


BIBL. NAZ.
Vitt. Emanuele III
II
SUPPL.
PALATINA
B
168 (1
NAPOLI



NOUVEAU

VOYAGE

EN SUISSE.

CET Ouvrage se trouve chez les Libraires suivans :

BERLIN, METRA.

BORDEAUX, AUDIBERT BURCKEL et Compagnie, Allée de Tourny, près l'Académie.

BRESLAU, G. T. KORN.

HAMBOURG, P. F. FAUCHE.

MILAN, BARELLE fils.

NAPLES, MAROTTA.

ORLÉANS, BERTHEVIN.

VIENNE, DEGEN.

NOUVEAU

VOYAGE

EN SUISSE,

CONTENANT UNE PEINTURE DE CE PAYS, DE SES MŒURS ET DE SES GOUVERNEMENS ACTUELS;

AVEC quelques traits de comparaison entre les Usages de la Suisse et ceux de Paris moderne;

PAR HÉLÈNE-MARIA WILLIAMS;

Traduit de l'anglais, par J.-B. SAY.

TOME PREMIER.



PARIS,
CHARLES POUGENS, Imprimeur-Libraire, rue St.-Thomas-du-Louvre, nº. 246.

AN VI. (1798.)

LE TRADUCTEUR A L'AUTEUR.

Mademoiselle et respectable amie,

En vous fesant hommage de ma traduction, j'imite les peuples de l'antiquité, qui portaient sur l'autel des Dieux les fleurs et les fruits que leur puissance avait fait naître. Mon culte, comme le leur, est celui de la reconnaissance. Je vous en dois pour le plaisir que m'a procuré l'agréable occupation de revêtir des formes françaises votre dernière production. Mon imagination a parcouru la Suisse avec vous. J'ai partagé l'enthousiasme que vous ont inspiré ses sites

surprenans ; avec vous, j'ai admiré d'excellentes institutions qui, j'espère, nous serviront de modèle ; avec vous j'ai gémi des abus dont ce pays, contre l'opinion commune, n'est pas plus exempt que les autres.

Mais indépendamment de ces impressions générales, il est, dans votre Voyage, des passages qui m'ont particulièrement frappé. Si ma faible copie pouvait donner aux Français une légère idée de l'original, qui ne partagerait l'émotion que la vue des Alpes, encore éloignées, vous causa, lorsque vous les apperçûtes pour la première fois des environs de Zurich? Qui ne croirait assister avec vous à la cataracte du Rhin? Qui ne voguerait avec vous sur le lac de Lucerne, sur ce

*lac que la Nature a embelli de ses plus riches accidens, et que l'affranchissement des Suisses au XIV*e *siècle a peuplé des plus touchans souvenirs? J'ai cru descendre avec vous du haut du Saint-Gothard dans ces vallées italiennes qui, sujettes des Suisses, en sont si loin par le langage, les mœurs, le climat et la barrière des montagnes qui les en séparent; j'ai de nouveau franchi avec vous la chaîne des Alpes, visité les glaciers où le Rhin prend sa source, traversé les Grisons, et, des sommets élevés du canton de* Glaris, *joui du plus magnifique tableau qu'il soit permis à l'homme d'embrasser de ses regards.*

Que de charmes votre ame sensible a su répandre sur des objets déjà si riches

de leur beauté primitive ! Elle s'empreint dans toutes vos réflexions ; une idée chez vous est presque toujours un sentiment. C'est ainsi que les tombes simples et riantes de Balstal *vous conduisent, par un retour affligeant, vers les usages d'un peuple voisin où les restes de l'homme demeurent privés d'une dernière habitation ; c'est ainsi que la tranquillité qui s'empare de toute la Suisse au jour du repos, vous attendrit sur le sort réservé chez nous à ces serviteurs de l'homme, ces animaux si patiens et si utiles, à qui notre active inquiétude, notre insatiable cupidité ne laisse aucun relâche, et qui n'ont jamais connu les bienfaits du Décadi, non plus que ceux du Dimanche. Et qui ne serait ému en*

lisant votre récit de la situation cruelle de madame de C. . . . . , de cette émigrée qui, sans aimer les principes contre-révolutionnaires, va rejoindre par devoir, dans les vallées italiennes des Alpes, son mari, et s'en trouve abandonnée au moment où elle arrive ?

Non, ce n'est point un froid journal que votre voyage ; on peut le lire après avoir lu les autres Voyageurs, de même qu'après avoir déjà visité un pays, s'il se présente une occasion favorable de revoir les mêmes lieux, si un aimable compagnon s'offre pour faire la route, on part ; et les douceurs d'une agréable compagnie font trouver dans cette seconde tournée, encore plus de plaisirs que dans la première. C'est sans doute ce qui est

arrivé à vos lecteurs anglais ; mais je n'ai pas la présomption de croire que je vous ai dignement représentée aux yeux de mes compatriotes : je sens trop combien mon imitation est imparfaite. Ce qui ne l'est point, c'est l'estime sentie, la respectueuse amitié que je vous ai vouées pour toujours.

J.-B. SAY.

AVERTISSEMENT

DU TRADUCTEUR.

Au moment où je mettais la dernière main à cette traduction, et pendant qu'elle était sous presse, les événemens les plus importans se passaient en Suisse. Le gouvernement français, garant des droits du pays de Vaud, a accordé sa puissante intervention aux patriotes de ce pays, et il en résultera, selon toutes les apparences, un changement total dans le système politique de la Suisse. J'ai pu craindre un instant que cette révolution ne diminuât l'intérêt d'un voyage qui l'a précédée; mais ce voyage même l'explique, la justifie, et fait connaître le lieu de la scène; il peut éclairer les jugemens divers qu'on porte sur ces événemens; enfin, il intéresse sur-tout les Français, dont les relations avec leurs voi-

sins les Suisses, vont se mutiplier, et dont les armes invincibles brisent les liens qui enchaînaient encore la portion la plus considérable de ce peuple.

Je me garderai bien de faire l'apologie de l'ouvrage, encore moins de la traduction; c'est au livre à se recommander lui-même. Il me suffira de prévenir le lecteur que l'amour de la liberté, celui de l'humanité, de la tolérance religieuse, qui y percent à chaque page, ne sont point dans l'auteur des sentimens nés des circonstances. Miss Williams avait publié en Angleterre, avant notre révolution, un poëme en six chants, intitulé *le Pérou*, qui avait ajouté beaucoup à la réputation littéraire qu'elle s'était acquise par de charmantes pièces fugitives. Ce poëme et un autre qu'elle a fait paraître depuis, sur le commerce des esclaves, ont eu un grand nombre d'éditions, et l'ont placée à la tête des femmes poëtes que possède actuellement l'Angleterre. C'est

même à cette habitude d'écrire en vers qu'on doit attribuer peut-être cette abondance d'images, cette profusion d'épithètes auxquelles se livre l'auteur, lorsque son sujet le comporte.

Mais, comme écrivain politique, la réputation de miss Williams se fonde principalement sur neuf volumes, publiés successivement, de *Lettres sur la révolution française*, qui ont donné aux Anglais de justes idées des événemens dont la France a été le théâtre depuis neuf ans. Ces lettres où respirent un enthousiasme raisonné pour la liberté, et en même tems une haine profonde contre toute espèce d'injustice et de cruauté, n'ont pas peu contribué à multiplier en Angleterre les partisans des principes français, et doivent placer miss Williams au rang des auteurs à qui l'on devra l'affermissement de notre République. Cet hommage qui nous est rendu par une étrangère, sera, je l'espère, un des

motifs qui feront accueillir favorablement ce nouvel ouvrage par tous les Français attachés à leur pays, et susceptibles de quelqu'orgueil national.

PREFACE.

En offrant au public une nouvelle description de la Suisse, pays déjà si souvent décrit, il serait injuste de me supposer la présomption d'avoir fait mieux que tous ceux qui m'ont précédée dans la même carrière.

On s'appercevra d'abord que j'ai rendu avec enthousiasme ce que je voyais, ce que je sentais, en essayant de faire passer dans mon écrit, de fixer, pour ainsi dire, le coloris, la force de ces sensations fugitives ; ce n'est qu'après avoir satisfait à ce premier besoin de mon admiration, que je me suis rappelée avec regret, que ces tableaux imposans que j'aimais tant à décrire, avaient aussi été tracés par d'autres ; cependant, mes esquisses, si elles sont imparfaites, sont au moins originales et tracées, non d'après les livres, mais d'après la nature, et sous la chaude influence d'une première impression.

Cependant je n'aurais pas osé produire

aux yeux du public ce faible ouvrage, s'il n'avait dû contenir en même tems quelques nouveaux thèmes à ses méditations. C'est la position politique et morale de la Suisse moderne, qui pourra en justifier la publication : on y verra, je crois, les importans effets qu'a produits et doit produire encore sur ce pays voisin, le feu électrique de la Révolution française, qui renverse ou franchit tous les obstacles ; les gouvernemens des cantons sentent combien son active étincelle trouve un facile conducteur dans l'esprit de leurs sujets, comme dans celui de tous les hommes, et ils en ressentent la commotion, même en voulant s'y soustraire.

J'ai taché de donner un nouvel intérêt à mon écrit, en mettant en opposition la peinture des mœurs actuelles de Paris avec celle des usages de quelques villes de Suisse ; mais, je l'avoue, en le soumettant au grand jour de l'impression, l'indulgence que les lecteurs m'ont précédemment accordée, me donne bien moins d'espérances que le désir d'obtenir leur future faveur ne m'inspire d'inquiétudes.

24 Frimaire, an VI.

NOUVEAU

NOUVEAU VOYAGE EN SUISSE.

CHAPITRE PREMIER.

Introduction. — Motifs de mon voyage en Suisse. — Route de Paris à Bâle. — Réflexions sur la Suisse. — Mœurs et occupations des Bâlois. — Tabagies. — Sociétés de femmes. — Amusemens publics.

PENDANT cette tyrannie d'une nouvelle espèce, et qui prenait le nom de *gouvernement révolutionnaire*, je n'étais point simplement enveloppée dans le danger qui menaçait tous les habitans de la France : j'avais des droits à une proscription spéciale. Plusieurs des satellites de Robespierre se rappelaient

que j'avais été l'amie de la Gironde, de madame Roland, noms frappés d'anathême, et qui portaient la mort. On n'ignorait point que je venais de publier en Angleterre un ouvrage où j'avais peint sans ménagement le caractère de nos féroces oppresseurs, que la vive sensibilité de *Lasource*, la brûlante éloquence de *Vergniaud*, avaient tant de fois développé à mes yeux.

Le dangereux honneur d'avoir, une des premières, signalé leur barbarie tandis que j'étais en leur puissance, rendait ma position extrêmement critique, lorsque je parvins à obtenir un passe - port pour la Suisse. Un passe-port ! Qui pourra concevoir ce que ce mot renfermait de bonheur ? Ce ne seront pas ceux qui, hors de la portée de ces tyrans, ne connaissent que par ouï-dire leurs manières expéditives et barbares ; mais ce seront ceux qui, dans le même instant, placés sous leur griffe sauvage, ont eu le bonheur de s'y soustraire. Combien, hélas ! à cette époque, auraient acheté au prix de tous leurs biens, ce privilége que je venais d'obtenir, celui de quitter un pays où l'on ne voyait plus que des bourreaux et des victimes.

Je partis donc. De Paris à Bâle je parcourus un pays qui offrait presque par-tout la consolante image de la félicité, mais peu de sites remarquables, si ce n'est dans une chaîne des Vosges que nous traversâmes près de Béfort. Ces montagnes qui s'élevaient graduellement et bornaient notre horison en s'étendant le long des plaines de l'Alsace, nous donnèrent un faible avant-goût de celles que nous devions contempler bientôt.

Nous trouvâmes la ville de Bâle remplie d'étrangers de tous pays et de tous rangs. Une guerre presque générale avait interrompu toutes les communications. Bâle seul était resté ouvert aux transactions du commerce, à l'effroi des fugitifs, et aux faibles espérances d'une pacification future.

La première vue de la Suisse dilata mon ame et excita mon enthousiasme. « Enfin, me disais-je, il m'est permis de contempler ce pays dont je n'ai jamais entendu parler sans éprouver une douce émotion ! Je vais voir la Nature dans toute sa magnificence et admirer des tableaux sur lesquels mon imagination errait long-tems à l'avance. Mes esprits fatigués du désordre moral dont j'ai été

témoin, vont prendre un nouvel essor à la vue des sublimes et tranquilles beautés de la Suisse ; et l'aspect du bonheur de ses habitans me frappera d'autant plus, qu'il aura pour moi le mérite d'un heureux contraste. Je ne verrai plus la liberté souillée et profanée ; ici elle respire sur les côteaux, elle sourit dans les vallons et trouve de plus sures défenses dans la simplicité, dans les mœurs du peuple, que dans l'escarpement de ses roches énormes, ou dans les neiges éternelles de ses glacières. »

Telles étaient mes pensées lorsque je mis le pied sur le sol helvétique. L'aspect du pays répondit pleinement aux rêves brillans de mon imagination. Quant au caractère et aux mœurs des Suisses, un séjour de quelques semaines à Bâle tempéra un peu mon enthousiasme. J'eus plusieurs occasions de me répandre dans leurs sociétés, et ne pus découvrir chez eux ni l'amour des arts, ni celui de la littérature, ni celui de la liberté, ni celui d'aucun bien terrestre, un seul excepté : l'argent. Je n'entendis parler de rien que de la valeur comparative du louis et de l'assignat ; et si je n'avais pas vu le Rhin rouler ses va-

gues turbulentes au-dessous de mes fenêtres, je me serais crue encore dans le voisinage du Palais-Royal.

Mais si j'eus un mécompte en ceci, ce fut peut-être ma faute, ou celle des voyageurs précédens. Enthousiasmée des beautés naturelles de la Suisse, mon imagination qui chérit de préférence les rêves du bonheur et de la perfection, s'était plue à peupler ce beau pays d'habitans dignes de lui. Elle répugnait à placer des usuriers et des agioteurs, au milieu des grands tableaux de la Suisse; de même qu'elle verrait avec dégoût une image gothique au milieu de l'architecture élégante d'un temple grec.

Il faut, à la vérité, convenir que l'amour de l'or est passablement répandu sur toute la terre; que les habitans de Londres et de Paris ne sauraient, sans injustice, être taxés d'indifférence à cet égard; que peu de riches, dans l'une ou l'autre de ces capitales, ont à se plaindre du délaissement de leurs concitoyens; mais quoique les habitans de tous les pays soient, relativement à l'amour du gain, un peu bourgeois de Bâle pendant la matinée, au moins consacrent-ils leurs soi-

rées aux douceurs de la société, à l'amitié, à l'amusement. Le sordide intérêt est laissé de côté jusqu'au lendemain ; et ce qui peut plaire à l'esprit, émouvoir le cœur, flatter les sens, a pour quelques instans la préférence. Ce n'est qu'à Bâle que les travaux du commerce ne laissent aucun relâche : ils commencent avec le jour, qui ne les voit point finir. Les seules diversions que se permettent les Bâlois sont celles qui peuvent être utiles à leurs intérêts, et au milieu desquelles ils peuvent traiter de leurs affaires, conclure leurs marchés, et s'occuper enfin de ce qui paraît être, suivant l'expression de Pope, *le but et la fin de leur être.*

Their Being's end and aim.

En conséquence les hommes ont formé différentes sociétés, appelées *tabagies*, ou clubs à fumer, parce qu'en effet tous les membres y fument à l'envi. Dans chaque tabagie il ne se rassemble que des personnes à-peu-près de même âge. L'amour de l'égalité a sans doute introduit cette coutume, qui, en excluant l'habitude des égards et de la politesse, et n'admettant aucune

émulation, a très-certainement nui à l'élégance des mœurs. Et à cet égard il ne faut pas attribuer cet effet aux seules tabagies de Bâle; car depuis ces réunions des sénateurs du louable corps helvétique, jusqu'à celle de *Brookes*, où se rassemblent les honorables membres du parlement d'Angleterre, toutes ont prouvé que les hommes qui fréquentent les sociétés de ce genre, ne réussissent à plaire dans aucune autre. Ils ne s'y plaisent pas eux-mêmes : toute autre compagnie est pour eux pleine de contrainte, parce qu'on n'y est pas à son aise autant que dans une taverne, où le tumulte passe pour gaieté, et où l'on trouve plutôt de la familiarité que de l'amitié véritable. Mais tandis qu'ailleurs le goût des sociétés d'hommes ne se rencontre que chez peu de personnes, à Bâle il est général; on y compte jusqu'à douze tabagies, qui ont chacune une soixantaine de membres. Toutes les après-midi ils y vont de bonne-heure prendre le thé, humer les vapeurs du tabac, discuter des questions politiques; mais par-dessus tout ils parlent d'affaires commerciales, calculent le gain et la perte de telle opération, forment des pro-

jets de spéculation qui puissent rapporter beaucoup d'argent ; et enfin se séparent avant d'avoir dit un seul mot sur aucune matière de goût ou de littérature.

Les dames, abandonnées par les hommes, établissent de leur côté des cotteries. Il n'est point rare de voir des assemblées de vingt femmes sans un seul cavalier, quoique ceux qui s'y présentent y soient fort bien accueillis. Aussi arrive-t-il assez souvent qu'un jeune étranger, profitant de l'usage qui fait considérer ses visites comme des faveurs, offre aux dames un hommage qu'on regarde comme d'autant plus agréable, que cette autre espèce d'encens, que leurs maris ne savent trouver que dans leurs pipes, ne les ont pas rendues difficiles.

Les sociétés des femmes, comme celles des hommes, se forment suivant les âges, suivant les états, et commencent dès l'enfance. Des sœurs, dont les âges ne diffèrent que de trois ou quatre ans, ont des sociétés distinctes, quoique souvent rassemblées dans la même maison. Ces associations de jeunes filles, et qui datent de leur enfance, me plaisent ; il me semble qu'elles offrent à notre

sexe, toujours sacrifié, un abri contre les tempêtes du monde. Ce sont bien souvent les ames qui ont le moins la force de leur résister qu'elles assaillent avec le plus de furie ; alors une femme éprouve quelque consolation, en jetant un regard en arrière sur les momens qu'elle a passés avec ses premières compagnes ; et quelquefois elle peut trouver dans l'une d'elles, qu'une liaison plus étroite lui rendait particulièrement chère, des consolations et des secours.

Les sociétés soit de jeunes filles, soit de femmes mariées, se rassemblent tour-à-tour chez chacune d'entr'elles, vers les trois heures. C'est une heure de la matinée à Londres et à Paris, où l'on dîne à l'heure où nos ancêtres soupaient; mais la journée est alors fort avancée à Bâle, où l'on se met à table lorsque les horloges de la ville sonnent midi ; c'est-à-dire lorsqu'il est onze heures par-tout ailleurs ; car en vertu d'un usage de plusieurs siècles, et dont l'origine est perdue, (sans doute parce qu'elle ne valait pas d'être conservée) ces horloges sont l'avant - garde du tems, et annoncent le midi, une heure avant que le soleil soit arrivé au méridien.

Les dames se rendent à leurs sociétés avec leurs sacs-à-ouvrages suspendus à leurs bras, et le tricot commence en même-tems que la conversation, si l'on peut appeler conversation un commérage qui ne s'étend guère au-delà des nouvelles du quartier et des détails domestiques. Lorsque les petites médisances, les petits rapports, les historiettes scandaleuses ne fournissent plus d'aliment au babil, on se met à jouer aux cartes. Quelle autre ressource resterait-il? les heures ne sauraient s'écouler ici comme dans les cercles mêlés, en manéges de coquetteries d'une part, et de l'autre en fadeurs.

La place d'honneur est près de la fenêtre à laquelle se trouve attaché, presque dans chaque maison, un miroir convexe qui répète tout ce qui se passe dans la rue à une distance fort considérable. Ces miroirs, consultés à chaque instant par les Bâloises, non pour voir leurs figures, mais celles de leurs voisins, auraient fourni à Thompson un exemple de plus des manières de tuer le tems, qu'il aurait pu placer dans son *Château de l'Indolence*.

A quatre heures on apporte le thé ; il est accompagné d'une abondante collation, com-

posée de pâtisseries, de fruits, de crêmes, de confitures, et quelquefois de jambon et d'autres viandes froides. Ces solides rafraîchissemens ne paraissent point de trop, même après un copieux dîner et malgré la perspective d'un souper tout aussi substantiel. En général les Suisses sont doués d'un fort bon appétit, qu'ils doivent sans doute à la vivacité de leur atmosphère. Une triste partie de jeu de commerce se prolonge ensuite jusqu'à huit heures; alors les dames se retirent, non sans beaucoup de cérémonies; elles sont encore loin d'avoir adopté la méthode française, de s'esquiver d'une assemblée sans faire de bruit et sans déranger personne. Quelquefois leurs *seigneurs et maîtres* leur sacrifient deux ou trois heures de leur fumée de tabac; et dans ces grandes occasions, la partie de cartes est suivie d'un souper assez splendide, mais peu amusant; et comme la loi défend aux carrosses de rouler après onze heures, on se retire communément avant cette heure-là.

Les pères et mères dont les enfans sont mariés, fixent un jour de la semaine, qu'ils appellent leur *jour de famille*, et où ils invitent à dîner leurs enfans et petits-enfans, jusqu'à

la cinquième et quelquefois la sixième génération ; car les femmes se marient ici de très-bonne heure, et il n'y a pas long-tems qu'il y avait à Bâle six dames dont les petites-filles étaient grand-mères. Ces réunions patriarchales sont tout-à-fait respectables et touchantes. Elles resserrent les liens du sang, donnent à la faiblesse, aux besoins de l'humanité, l'appui des affections les plus pures ; les uns y apprennent à surveiller avec une tendresse inquiète les écarts de la jeunesse ; les autres à supporter avec des soins pieux, les infirmités d'un âge avancé.

Quant aux amusemens publics, ils étaient suspendus par ordre des magistrats ; et l'on nous dit que c'était à cause des calamités du moment, dont la principale était la cherté des denrées ; mal qui pourtant aurait dû pouvoir se supporter sans peine, attendu la riche moisson d'or que les malheurs des contrées voisines procuraient à celle-ci. Néanmoins une fois la semaine on permettait un concert ; mais on ne souffrait point de danse, tellement qu'une troupe de chiens-dansans furent compris dans la classe des étrangers inutiles, par une *commission des six* établie à cet effet, et congédiés sans pitié.

CHAPITRE II.

Mœurs actuelles des Français, mises en opposition avec celles des Suisses. —Bouleversement des fortunes. — Entreprises extraordinaires. —Amour des plaisirs. —Fureur de l'agiotage. — Leurs causes; leurs effets. —Édifices religieux changés en magasins, en ateliers. —Les femmes font le commerce. — Leur influence plus grande que jamais. — Infortune de plusieurs.

La France, bien rapprochée de la Suisse par sa position géographique, en est bien éloignée par le caractère de ses habitans; et quoique les Français se soient adonnés depuis peu à l'usure et à l'agiotage, néanmoins leur manière de gagner de l'argent et de le dépenser, diffère totalement de celle de leurs voisins.

La révolution n'a pas seulement renversé la monarchie, le sacerdoce et la noblesse; elle a fait plus : elle a détruit l'empire des opinions et des habitudes anciennes. Jadis la vanité était le ressort qui fesait mouvoir le

Français. Le premier but et l'aliment de cette vanité étaient les rangs et les titres. Un commerçant travaillait pour gagner ce qu'il lui fallait d'argent pour acheter une charge de trésorier de France ou de secrétaire du roi ; et après qu'il était ainsi *anobli*, il regardait comme au-dessous de lui de continuer le commerce auquel il devait son élévation.

Tout est changé. Les titres n'existent plus ; les fortunes mêmes ont été *révolutionnées ;* le pauvre s'est enrichi ; le riche est devenu pauvre ; le travail est le besoin de tous ; l'industrie se relève en foulant aux pieds les hochets de la vanité. Et comme les Français se jettent toujours dans l'extrême, leur ancien dédain pour les occupations mercantiles s'est changé en une espèce de rage pour le trafic. Ce n'est pas seulement la nécessité qui l'a fait naître ; c'est aussi l'amour des jouissances de toutes espèces. Les Français, ardens à tous les plaisirs, se dédommagent avec une sorte de fureur, des momens de terreur et de d solaiion perdus pour leur aimable gaieté ; les dangers qui marchent avec les révolutions leur font regarder le moment présent comme tout ; et l'avenir, enveloppé plus que jamais à leurs

yeux, des voiles de l'incertitude, n'existe point pour eux.

L'étendue, la situation, la fertilité, les besoins de la France, ouvrent un vaste champ au commerce; mais il est curieux d'observer les directions variées, bizarres, qu'a prises ce goût de trafic et de spéculation. On s'avise de tout: on se livre aux genres d'industrie les plus étrangers à l'état, aux goûts qu'on avait, aux études qu'on a faites. Les inventeurs pullulent: tous assurent que le bien et la prospérité de leur pays a été leur unique but; et comme la révolution a relevé à ses propres yeux chaque individu, tout homme, en mettant en avant ses idées, insiste sur le droit qu'il a d'être entendu par ses concitoyens et protégé par l'administration.

D'autres ne se piquent pas d'être inventeurs et d'éclairer le monde par leurs découvertes; ils suivent les sentiers battus des industries ordinaires. Dans toute l'étendue de la France, on voit de gothiques abbayes transformées en manufactures, des cloîtres en ateliers, des chapelles en magasins. Quelle confusion d'idées n'excitent pas ces récentes antiquités! Les retraites de la superstition sont par-tout

envahies ; et ces majestueux édifices, où ne résonnaient jadis que des chants solennels et religieux, retentissent actuellement du tintamarre des outils et des chansons de l'ouvrier. L'esprit était accoutumé à les voir peuplées d'habitans silencieux, se promenant avec calme, en habits flottans, dans ces longs corridors. Qu'y voit-on maintenant ? Des manouvriers, la face barbouillée, les manches retroussées, allant à leur besogne en sifflant; des femmes qui préparent le dîner ou lavent le linge ; des enfans qui traînent leurs sabots sur les escaliers, dans les passages, et qui prennent leurs bruyans ébats dans l'asile du silence et de la tristesse. Ah ! sans doute un artisan est plus utile qu'un moine ; mais un moine, sous une arcade à moitié ruinée, près des vîtreaux délabrés de ce temple, debout sur les décombres de son couvent, offre à l'imagination un tableau plus pittoresque.

Pendant que, dans les campagnes, des spéculateurs transforment des monastères en ateliers, d'autres spéculateurs, dans Paris, donnent à leurs calculs une base peut-être plus assurée, l'amour du plaisir ; ils transforment

forment des palais en lieux d'amusemens si neufs, si variés dans leurs plans, que pour en tracer une esquisse, il me faudra un des chapitres suivans tout entier.

Le papier-monnaie contribua beaucoup à faire naître en France cet esprit de spéculation, en permettant à l'imagination de s'égarer dans les régions d'une richesse imaginaire. Dans ces momens-là le plus mince marché semblait être une transaction importante. Une paire de souliers valait mille francs, une aune de rubans en coûtait cinq cents ; et comme l'esprit des Françaises a encore plus d'activité que celui des hommes, toute femme qui possédait cinquante ou cent mille francs dans son porte-feuille, se regardait comme une espèce de capitaliste ; et après avoir entendu répéter de toutes parts que le commerce était la route la plus sure pour arriver à la fortune, elle se mettait à faire un commerce. Telle dame spéculait sur des fichus, telle autre sur des souliers d'hommes. Les unes vendaient des chandelles, les autres du tabac ; toutes étaient tourmentées du désir de gagner et colportaient leurs échantillons de maisons en maisons. Mais ce genre de commerce dura

peu. Sterne a dit que les Français conçoivent mieux qu'ils ne combinent. Cette observation est encore plus vraie, appliquée aux Françaises, qui étaient charmées de l'augmentation fictive de leurs richesses, jusqu'à ce qu'elles découvrirent que ce n'étaient point les marchandises qui avaient augmenté de prix, mais bien les assignats qui avaient diminué de valeur; et que leur or, comme s'il avait été touché par une baguette de fée, s'était changé en pierre.

Ce que la révolution française n'a point détruit, c'est l'influence des femmes. Les comités républicains ne fesaient point contre elles une meilleure défense que les boudoirs de l'ancienne cour. Ils étaient remplis d'habiles négociatrices qui y déployaient les pouvoirs que leur donnaient de tendres regards, de doux sourires, la folle gaieté, les saillies pleines de graces. Ce sont des armes que les Françaises savent mieux manier que les femmes de quelque pays que ce soit. Les commissaires, agens, ministres, n'y savaient nullement résister; et je crois qu'à tout prendre, le sexe féminin, auquel l'acte constitutionnel ne confère aucun droit, exerce encore une

autorité à-peu-près despotique sur le peuple souverain.

Quel douloureux contraste offrent, d'un côté, ces industrieuses commerçantes, ces habiles solliciteuses, et de l'autre ces infortunées qui, jouissant autrefois de toutes les douceurs que peuvent procurer le rang et la fortune, étaient réduites à vivre du travail de leurs mains, à tirer un profit de leur aiguille, qu'elles ne touchaient jadis que par amusement, ou à trafiquer des talens qu'elles n'avaient acquis que comme le complément d'une élégante éducation ! La musique, la peinture ont offert à plusieurs des ressources, et telle femme a trouvé dans son crayon sa subsistance et celle de sa famille. Un paysage destiné, dans ses loisirs, à orner un brillant boudoir, a procuré souvent une croûte de pain, mais trempée de larmes et dévorée dans un grenier. Hélas ! quel long et lugubre chapitre de contrastes n'offre pas la révolution !

CHAPITRE III.

Amusemens de Paris. — Bals ; fêtes. — Souper donné par un fournisseur. — Ajustemens. — Parallèle d'un fournisseur et d'un rentier. — Nouvelle aristocratie. — Nouveaux royalistes. — Odéon. — Bals à la victime. — Élysée ; Bagatelle et autres Jardins publics. — Glaciers de Paris.

Si, à Paris, le matin est consacré aux affaires, le soir appartient aux plaisirs. Que de temples sont consacrés à ce dieu ! que de prêtres pour les servir ! quelle variété dans les cérémonies de son culte !

L'hiver dernier, aux amusemens des vingt-quatre théâtres, ouverts tous les jours, succédaient ceux de deux mille bals. Ce nombre n'est point imaginé à plaisir : tel il était inscrit sur les registres de la police qui, comme on sait, étend ses regards vigilans sur tous les lieux où l'on se rassemble, depuis ceux où des lustres embrasés réfléchissent leur éclat sur des beautés *à la grecque* ou *à la sauvage*, jusqu'à la modeste lampe qui, dans

une cave, ou bien dans une mansarde, fait danser en sabots les membres du souverain au bruit d'un violon d'aveugle.

La révolution a exalté le courage des Français, sans changer leurs goûts. Les soldats de la République franchissent avec Bonaparte le pont embrasé de Lodi; mais si, rentrés dans leur caserne, une chambre se trouve libre, alors les vainqueurs d'Arcole deviennent les émules des muscadins de Paris:

Se tenant par les mains, et sautant en cadence,
D'une ronde folâtre ils animent leur danse (1).

Les fêtes de la cour, s'il faut en croire les personnes qui avaient coutume de les fréquenter, et qui sont maintenant en petit nombre, n'étaient que du clinquant comparées à celles où nos républicaines modernes étalent leur élégance *classique*. Pour donner un échantillon de ces dernières, je vais décrire un bal donné il n'y a pas long-tems par un fournisseur dans son spacieux hôtel. Là, conformément à la mode régnante, tout est à l'antique; là tout ce qui n'est pas grec est

(1) *All knit hands aud beat the ground,*
In a light fantastic round. MILTON.

romain. Les meubles dorés, les lits de soie garnis en plumes, les sophas brodés, et les tapisseries des Gobelins, sont mis de côté avec mépris, comme des antiquailles; tous les lits ressemblent à ceux de Periclès, toutes les chaises à celles de Cicéron; les murailles sont décorées d'arabesques comme les bains de Titus; chaque table, chaque console porte un vase étrusque, ou une statue d'après la Vénus de Florence, ou l'Apollon du Belvédère. Jusqu'aux chenets représentent des sphinx ou des griffons; et si une pendule ose se montrer, la honte de ce meuble récent est au moins rachetée par un char du Soleil, que les Heures accompagnent en dansant.

L'ajustement des femmes était en parfaite harmonie avec les ameublemens; car si les Parisiennes sont au-dessus du soupçon de chérir la forme des Gouvernemens de la Grèce, au moins professent-elles d'aimer prodigieusement la forme de ses parures. Comme les contemporaines d'Aspasie, elles ont des vêtemens artistement drapés, les bras nus, le sein découvert; leurs pieds sont chaussés avec des sandales; le haut de leurs bras est orné de bracelets, et leur taille d'une ceinture,

Leurs cheveux tournent en nattes autour de leurs têtes. Les coiffeurs à la mode possèdent des assortimens de bustes antiques, et demandent aux dames si elles veulent être coiffées à la Cléopatre, à la Diane, ou bien à la Psyché. Quelquefois la nymphe inconstante veut être une Vénus ; d'autres fois, pour la singularité du fait, une Vestale. C'est Niobé qui a été en vogue la dernière, et maintenant les perruques à petites boucles sont laissées aux boutiquières.

Ces belles Grecques, bien décidées à ne point gâter les contours de la nature, se débarrassent de tout attirail incommode ; aucune élégante à Paris ne porte des poches. Elle enfonce son éventail dans sa ceinture. Si elle porte de l'argent, c'est tout au plus quelques louis dans une mince bourse de maroquin, qui se loge dans son sein ; mais le plus souvent elle fait usage de la bourse des cavaliers de sa connaissance. Quant à son mouchoir, elle le tient dans la poche de quelqu'un de ses courtisans, à qui elle s'adresse lorsqu'elle en a besoin.

Pendant une partie du dernier hiver, en dépit des frimats et de la neige, le costume

de quelques belles élégantes était, non pas à la grecque, mais *à la sauvage.* S'habiller à la sauvage, c'était vêtir en couleur de chair ce qui n'était pas tout-à-fait découvert. Le corset qui était sur la peau (car il y a long-tems que la chemise est bannie par les Parisiennes, grecques ou sauvages); le corset était en tricot de soie qui collait sur la taille dont il laissait ainsi, non pas deviner, mais appercevoir tous les contours. Le jupon était relevé d'un côté par une guirlande; et les pieds qui étaient nus, ou couverts seulement d'un bas couleur de chair, qui, pareil à un gant, en séparait tous les doigts, étaient parés avec des diamans. Ces sauvages polies se trouvant néanmoins quelquefois exposées aux grossières plaisanteries de la multitude, ont enfin abandonné les modes d'Otahiti, et la Grèce seule a conservé son empire.

Pour en revenir au fournisseur et à son bal; après plusieurs heures passées à danser des contre-danses où les jeunes femmes de Paris déploient une précision, une légèreté, une grace vraiment enchanteresse et inconnue par-tout ailleurs; et après la valse, qu'on n'oublie point dans les bals de Paris, et qui

prouve qu'on ne fait pas facilement tourner la tête à ses nymphes, la compagnie fut conduite à un souper où le goût attique était combiné avec la profusion orientale.

Après le souper, les deux battans d'une porte s'ouvrirent sur un vaste jardin, magnifiquement illuminé en verres de couleur, et dont les arbres ployaient sous des fruits de toutes les saisons et de tous les climats, mais en glaces, tandis que des fontaines versaient avec abondance l'orgeat, la limonade, ou des liqueurs.

Que penser de ces pauvres gens qui, au milieu de tout ce luxe asiatique, ne cessent de se lamenter piteusement sur la chute de l'ancien régime ; régime qui les aurait tenus dans les antichambres des salons qu'ils occupent maintenant ? On est forcé d'appeler tout bas à son secours la patience, lorsqu'on est condamné à écouter de certains personnages déclamer contre un ordre de choses auquel ils doivent tout. Ah ! s'il est permis à quelqu'un de se plaindre, c'est au pauvre rentier qui vend pièce à pièce d'abord ses meubles d'agrément, puis ensuite ses meubles nécessaires, pour se procurer les alimens les plus

communs. Celui-là, s'il se plaint, excite encore la pitié : s'il renferme ses plaintes, il mérite du respect.

Je reviendrai sur ce sujet ; mais dans ce moment je me bornerai à cette seule remarque. Le règne de la terreur, comme tous les grands fléaux, non-seulement a balayé des milliers d'hommes dévoués par le sort ; mais il a laissé après lui des traces de son passage : il a fait une blessure profonde à l'esprit public. Le commun des esprits a confondu d'abominables abus de liberté avec la liberté elle-même : il s'est imaginé que les mêmes principes devaient toujours entraîner les mêmes conséquences. Les victimes du gouvernement révolutionnaire, du moment qu'elles ont pu se plaindre, ont élevé des voix lamentables. Tout le monde ayant souffert, ou du moins redouté pour soi-même de pareilles douleurs, les cœurs étaient ouverts à toutes les impressions ; de là une compassion générale, profonde, une vive indignation. Les partisans du régime ancien n'ont laissé tomber aucun de ces moyens de soulever les esprits contre le gouvernement nouveau. Il en est résulté un débordement de plaintes,

de colère, qui a entraîné la tourbe des esprits médiocres. Deux classes seules sont restées fermes ; d'abord celle des fanatiques de la liberté, et ensuite celle des penseurs, des ames d'une trempe forte et à l'épreuve des événemens.

Les personnes que la révolution a trop promptement enrichies, se sont efforcées de cacher, de déguiser leur origine, en prenant les airs, le ton de celles qui avaient des titres et des honneurs à regretter. Il en est résulté que l'aristocratie est descendue si bas, que, de même que les autres modes qui sont dédaignées dès l'instant qu'elles se répandent chez le vulgaire, elle ne sera bientôt plus considérée comme du bon ton. Ces belles et fières épouses d'émigrés titrés où de nobles massacrés, se voyant rivalisées avec tant de succès dans leurs dédains pour la République, par leur marchande de modes et leurs femmes de chambre, chercheront d'autres moyens d'inspirer de l'intérêt. D'ailleurs, comme l'a très-bien observé l'auteur d'un pamphlet politique récemment publié, la révolution compte déjà sept années ; or, sept ans sont une période assez longue dans l'histoire d'une jeune

beauté, et bientôt l'on ne pourra plus regretter la monarchie sans courir le risque de passer pour une vieille femme.

Dès-lors plus de ces éventails adroitement semés de fleurs-de-lys, plus de ces anneaux, de ces bonbonnières mystérieuses, où un secret découvre habilement les enseignes proscrites de la royauté. Ces bijoux seront offerts en sacrifice sur les autels de la République, du moment qu'il sera bien connu qu'être républicaine c'est être jeune. Ah! la plupart de celles qui portent si religieusement des reliques de cette espèce, ne sont pas autorisées à affecter de si douloureux regrets! Vécurent-elles dans l'intimité, furent-elles même admises à quêter la faveur d'un sourire chez les grands personnages dont elles portent les portraits? Ces grands personnages auraient à peine jeté sur elles un regard dédaigneux. Les véritables regrets, les seuls qu'on puisse estimer, ce sont ceux qu'accordent à ces illustres et tristes victimes les cœurs compatissans et généreux de tous les partis.

Des concerts ont été donnés pendant le même hiver au théâtre français, qu'on a rouvert après l'avoir réparé, embelli et baptisé

du nom grec d'*Odéon*. On y a donné aussi des bals ; et afin que ceux-ci ne fussent point jaloux des concerts à cause de leur dénomination classique, les bals ont porté le nom de *Thiases*. Mais l'espèce d'amusement la plus bizarre dont le même hiver ait fourni l'exemple, ce sont les bals *à la Victime*. Des personnes dont les parens étaient morts sur l'échafaud, avaient institué, non des jours d'affliction solennelle et commune, où, rassemblées en habits de deuil, elles se seraient rendues processionnellement et en silence, jusqu'aux lieux où les corps mutilés de leurs proches avaient été déposés par les bourreaux, et où elles auraient humecté de pleurs le sol dépositaire de ces restes sacrés ; mais pour consacrer de si mélancoliques souvenirs, elles avaient ouvert un bal, une orgie. On n'y pouvait être admis si l'on n'avait perdu un père, une mère, un mari, une femme, un frère ou une sœur, sous le fer de la guillotine. Mais aussi en présentant le certificat de leur exécution, on pouvait danser, valser, boire et manger à cœur-joie. Si *Holben* avait assisté à un pareil spectacle, il aurait sans doute enrichi sa *danse des morts*

de quelques nouvelles images : peut-être aurait-il montré chacune de ces nymphes folâtres, ayant pour danseur un spectre sans tête. —A la fin le cri de l'opinion publique étouffa celui de leurs violons, et le bal à la victime n'existe plus. Ce n'était pas seulement une légéreté coupable : c'était une honteuse dépravation.

Si l'hiver, à Paris, on a eu des concerts dans un *Odéon ;* si les *Niobés*, les *Titus* y ont dansé dans des *Thiases*, l'été n'a rien eu à lui envier. On n'a pu se rendre dans un lieu d'amusement public sans être transporté dans quelque région de l'antiquité. On errait des *jardins de Tivoli* aux *bosquets d'Idalie ;* et des campagnes fleuries de l'*Élysée* au *vallon de Tempé*, ou dans la *grotte de Vénus.* Lieux enchanteurs ! avec quelles délices ces amans de l'antiquité se rendaient en foule dans votre enceinte ! Sous des arbres en berceaux, semés d'innombrables lampions diversement colorés, leurs oreilles étaient flattées du son d'une musique harmonieuse, ou leurs yeux savouraient les graces d'une danse animée. Le soir les horloges, en sonnant la dixième heure, donnaient le signal général qui fesait

de tout Paris le théâtre d'un vaste feu d'artifice. Un étranger qui serait entré à cette heure-là dans Paris, par les Champs-Élysées, aurait supposé que son arrivée était signalée par quelqu'un de ces évènemens heureux qui mettent tout un peuple en réjouissances. Dès le pont de Neuilly, il apperçoit sur sa droite, à travers les feuillages du bois de Boulogne, les illuminations de *Bagatelle ;* et un instant après, il passe devant l'entrée brillante des jardins d'*Idalie.* Plus loin, sur sa gauche, l'éclat de l'*Élysée* attire ses regards ; et à mesure qu'il avance, il voit tous les quartiers de cette immense cité couronnés de brillantes fusées, de bombes éclatantes, tandis que l'explosion des boîtes, le fracas des palais enchantés qui s'écroulent, rappellent à son esprit l'incendie et la ruine de Troye :

Ilicet ignis edax summa ad fastigia vento
Volvitur, exuperant flammæ : furit æstus ad auras. Æn.

Le seul *Bagatelle*, autrefois la riante retraite du comte d'Artois, a eu la permission de conserver son ancien nom, en faveur des idées royales qu'il rappelle. Que de réflexions peut faire un esprit un peu actif, lorsqu'en

se promenant dans les sentiers de *Bagatelle*, il compare le goût moderne et gai de cette maison de plaisance avec la gothique tristesse des bâtimens de *Holy-Rood* (1) !

Pourquoi les gens qui se plaignent sans cesse de la chute de l'ancien régime, ne s'interdisent-elles pas de donner l'encouragement de leur présence à ces palais transformés, l'un après l'autre, en spectacles? Comment peuvent-ils acheter pour un écu, le privilége de fouler gaiement avec la multitude, ces magnifiques jardins, ces hôtels somptueux, que leurs anciens possesseurs ont, pour la plupart, payés de leur vie? Ah ! tandis que ces chauds partisans du despotisme oublient leurs regrets au sein des plaisirs, le philosophe ami de la République, se promène pensif au milieu de ces fêtes ; les idées les plus diverses viennent se confondre dans son esprit; les ébats de l'insousiance ne l'empêchent point de sentir les maux particuliers qui

(1) *Holy-Rood* est un ancien palais des rois d'Écosse, à Édimbourg, dans l'enceinte duquel on ne peut saisir un prisonnier pour dettes, et où le comte d'Artois est obligé de se confiner pour éviter les poursuites de ses créanciers.

marchent



marchent à la suite des systèmes généraux ; il déplore les larmes que la liberté fait répandre, et les crimes qui ont souillé sa cause.

Lorsque l'emploi des soirées ne permet pas une excursion jusqu'à *Tivoli* ou *Idalie*, on trouve au moins, entre le spectacle et le petit-souper, une demi-heure à consacrer au *glacier* à la mode. La maison d'un *glacier* est l'hôtel de quelqu'émigré, splendidement éclairé et décoré, où les deux sexes viennent se montrer avec avantage, et où l'on ne paye sa place qu'en mangeant des glaces. Le débit de ces glaces est maintenant si considérable, que si par malheur l'hiver n'était pas rigoureux, les pourvoyeurs de cette froide denrée seraient forcés d'aller jusqu'au Mont-Blanc pour faire leurs provisions et satisfaire les amateurs.

Mais laissons les *glaciers* de Paris comme les tabagies de Bâle, et parcourons des images plus riantes et plus belles, celles que présentent les sites superbes de l'Helvétie. Celles-ci plaisent davantage à ma fantaisie. Qu'il est doux de quitter quelquefois les occupations, les soucis, les événemens, et même les plaisirs de tous les jours, pour ces scènes impo-

santes, qui agrandissent le monde à nos yeux et font paraître si petits, les détails de la vie! Voyons ensemble le premier grand objet qui frappa mes yeux en Suisse : la cataracte du Rhin à *Schaffhouse*. Je fus obligée, pour y aller, de prendre un long détour par *Zurich ;* car avec des passe-ports français, les possessions autrichiennes étaient pour nous une terre de proscription. Un Bâlois, pour m'épargner les peines du voyage, m'avait pourtant annoncé bonnement que la cataracte du Rhin valait à peine d'être vue ; « car après tout, disait-il, ce n'est qu'une chute d'eau. »

CHAPITRE IV.

Route de Bâle à Zurich. — Jardins suisses. — Visite d'une ferme. — Cérémonies rurales. —Tradition de la chute d'un tyran. —Baden. — Zurich. — Première impression produite par la vue lointaine des Alpes. — Cataracte du Rhin à Lauffen. —Pont de Schaffhouse.

QUEL délicieux pays nous traversâmes en passant des cantons de Bâle et de Soleure dans celui de *Zurich !* Quelle variété dans ces rocs, dans ces monts couverts de sapins, de cultures verdoyantes, agréablement combinés, et quelquefois couronnés par un pic nu et dépouillé qui élève sa tête pyramidale comme pour ajouter à l'effet du tableau !

Que ces riantes cascades, que ces ruisseaux limpides murmuraient agréablement à mon oreille ! Ces scènes étaient encore plutôt jolies que sublimes ; mais elles remplissaient mon ame d'émotion, lorsque je songeais qu'elles n'étaient que le prélude de celles où la cascatelle deviendrait un torrent, et où le modeste courant d'eau s'étendrait en un lac

pompeux. Je n'étais encore que dans le vestibule de la Suisse, et il me semblait que la Nature soulevait par degrés le voile dont elle cachait ces imposans objets. Mon ame impatiente s'élançait vers eux, mais leur grandeur m'aurait oppressée si je les avais apperçus sans gradations.

Nous passâmes auprès de plusieurs maisons de campagne et de jardins d'agrément ; mais, faut-il l'avouer ? dans le domaine de la Nature, ces jardins osaient l'outrager ; ils retraçaient toutes les formes symétriques et disgracieuses, fruit d'un goût suranné :

Ces arbres bien peignés,
Ces petits salons verds, bien tondus, bien soignés ;
Ce plant bien symétrique, où, jamais solitaire,
Chaque allée a sa sœur, chaque berceau son frère.

DELILLE.

Qu'un Hollandais équarrisse le feuillage de ses arbres, qu'il aligne ses bosquets, on le lui pardonne : c'est de la même main qu'il trace ses digues, qu'il creuse ses canaux ; chez lui tout est l'ouvrage de l'art. Mais dans ce pays-ci, dont les habitans n'ont qu'à promener les yeux autour d'eux pour rencontrer des modèles de tout ce que la Nature renferme

de gracieux et de noble, que penser de ces jets-d'eaux, de ces buis taillés, de ces colonnes de bois, risibles parodies des puissantes cataractes, des sapins gigantesques, des hardis rochers qu'offre le voisinage. Du milieu de ces maussades parterres, on voit des monts agrestes qui en font une terrible satire.

Nous nous arrêtâmes quelques jours dans une ferme du canton de Bâle, située dans un fond. Des montagnes allaient en s'élevant tout autour de la maison qui était blanche, et leur pente était couverte de pâturages semés d'arbres, de taillis, et de ruisseaux qui descendaient en bondissant à travers la verdure. Un de nos amis habitait ce lieu champêtre; il avait loué un appartement dans la ferme et s'était amusé à tracer, de ses propres mains, des sentiers sinueux sur le flanc de ces montagnes, et à semer des inscriptions italiennes, latines ou françaises, sur les arbres des réduits les plus reculés. Lorsque le bon cultivateur, propriétaire de ces terrains, en fit l'acquisition, il ne songea probablement qu'au profit ou au désavantage qui résulterait pour sa culture de

ces bouquets d'arbres, de ces escarpemens, de ces ruisseaux, de tous ces accidens enfin qu'un riche Anglais aurait achetés de la moitié de sa fortune. Pendant notre séjour dans cette retraite, nous vécûmes dans la famille du fermier; nous mangeâmes à sa table, qui était propre et bien servie, et nous fûmes traités par lui avec une cordiale hospitalité. Ce bon et loyal Suisse était fier de son pays, et surtout de ses priviléges comme bourgeois de Bâle. Il pouvait, disait-il, devenir bourguemestre! Il nous déploya une espèce de pancarte qu'il assurait appartenir à sa famille depuis plusieurs centaines d'années, et où nous apperçûmes en effet une date du milieu du quinzième siècle. On y voyait dessinés, pas très-mal en vérité, les hauts faits des Suisses depuis leur affranchissement, avec des vers au-dessous, qui les expliquaient. Notre bon fermier sentait son ame enflée et s'animait d'une ardeur martiale en contemplant ces glorieux exploits de ses ancêtres.

Je fus frappée de cet enthousiasme, peut-être à cause que c'était la première fois, depuis mon arrivée en Suisse, que j'en eusse

observé un pareil. Dans les villes commerçantes de ce pays, les habitans n'éprouvent plus ce sentiment d'orgueil au souvenir des grandes actions de leurs ancêtres ; il est aussi-bien mort que les ancêtres eux-mêmes. Mais dans quelques parties des petits cantons qui sont le berceau de la liberté helvétique, ces généreux sentimens brûlent encore dans toutes les ames ; le paysan transmet à ses enfans la tradition des principaux événemens historiques, et nourrit dans leur ame une haine invétérée contre l'Autriche. Il décore son logement de mauvaises peintures qui les retracent ; et elles sont si grandes, qu'elles doivent quelquefois être exposées au même inconvénient que le tableau de famille dans le Ministre de Wakefield.

Le même homme me décrivit quelques-unes des cérémonies rustiques en usage dans le canton de Bâle. Les paysans y couronnent de fleurs la première ruche dont il sort un essaim. Lorsque les vaches, au printemps, quittent leurs étables pour passer toute la belle saison aux champs, on forme une longue procession de vaches sur deux files, à la tête desquelles on en place deux blanches. Toutes

ont les cornes entrelacées de guirlandes ; mais ce sont les deux premières qui sont couvertes sans mesure de fleurs et de rubans de toutes les couleurs. Théocrite ornait, dit-on, sa vache favorite de nattes et de bouquets.

L'intérêt des sites pittoresques de ce pays est souvent relevé par les traditions qui y sont attachées. Dans une des promenades à cheval que nous fîmes durant notre séjour à la ferme, nous passâmes par un défilé au-dessus duquel s'élevaient des rochers à pic à une hauteur de plusieurs centaines de pieds. A la cime de l'un de ces rochers, nous vîmes les ruines d'un gothique château dont il ne reste debout que deux fenêtres. « Là, nous dit notre guide, demeurait un tyran ; il se plaisait dans la désolation et le meurtre. Lorsque quelques-uns de ses vassaux l'avaient offensé, il les fesait venir et forçait ces malheureux de se précipiter du haut de ce rocher. Il y a trois cents ans que ses vassaux prirent leur revanche. Ils s'armèrent, montèrent par des sentiers presqu'inaccessibles jusqu'au château, qu'ils surprirent et mirent en feu ; le tyran périt dans les flammes. »

Nous quittâmes à regret la maison blanche du fermier ; et traversant une branche des montagnes du Jura, nous arrivâmes à *Baden*, ville renommée pour ses eaux minérales, et où l'on se rend en été, mais sans y jouir des agrémens de ces sortes de rendez-vous. La ville est entourée de montagnes vertes, aux pieds desquelles coule le *Limmat*, avec une rapidité, une vivacité qui réalisait à mes yeux la fiction poétique des fleuves animés. Nous nous promenâmes le long de la rivière, dans un étroit sentier, jusqu'à une fontaine où des filles, avec le costume bizarre du pays, allaient chercher de l'eau. C'était un tableau du Poussin.

Nous dîmes adieu à *Baden*, où nous fûmes parfaitement bien reçus par l'ambassadeur français Barthelemy, et nous arrivâmes bientôt à *Zurich*.

Cette ville propre et riante est partagée par le *Limmat*, et elle se trouve délicieusement située à l'extrémité septentrionale de son beau lac, qui étend sa nappe argentée à perte de vue. La rivière sort de ce lac. De chaque côté des collines cultivées en vignobles, sont parsemées de nombreux villages et de beaucoup

de maisons éparses ; tandis que vers le Midi, les Alpes, couvertes de leurs neiges éternelles, terminent l'horison et confondent leurs cimes avec les nuages.

Ce ne fut pas sans une grande émotion que, pour la première fois, mes yeux apperçurent les Alpes ! L'idée de ces *vieux ossemens du monde*, suivant l'expression d'un poëte, avait souvent rempli mon ame d'une respectueuse curiosité. Je désirais, je brûlais de les contempler ; je ne m'en approchais qu'avec ce battement de cœur qu'on éprouve lorsqu'après avoir long-tems entendu parler d'un grand-homme, d'un héros dont le nom remplit l'univers, on va pour la première fois être admis en sa présence. Les Alpes ! Depuis si long-tems j'enviais l'instant de les voir, que je ne puis assigner le moment où le premier désir s'en éveilla dans mon sein. Rians paysages de Zurich, je languis de vous quitter ; je languis de percer les sublimes mystères de ces montagnes imposantes, de m'y trouver seule avec la Nature. Dans ces augustes solitudes, elle n'admet l'homme qu'en visite ; et pendant une partie de l'année lui ferme les passages que voudrait en vain franchir son

avide curiosité. Hâtons-nous...... mais il n'était pas tems encore. Il fallut contenir cette impatience excitée par les grands objets que je n'avais fait qu'entrevoir. Des affaires particulières me rappelaient à Bâle, et ne me laissaient que le tems de visiter la cataracte du Rhin. Mais je pouvais me flatter de l'espérance de repartir bientôt de Bâle, pour chercher les sublimes merveilles des Alpes et les riches beautés des bailliages italiens de la Suisse.

Cependant nous traversâmes rapidement Zurich afin d'arriver à *Schaffhouse ;* car, bien qu'on m'eût assurée que la cataracte du Rhin n'était qu'une *chute d'eau*, j'étais fort impatiente de la voir, et je n'aurais certainement pu, avant de m'être satisfaite sur ce point, m'occuper avec plaisir ou avec fruit d'aucun autre.

Parvenus au sommet d'une colline qui borde le Rhin, nous mîmes pied à terre et descendîmes une pente rapide d'où nous découvrîmes le fleuve roulant avec fracas sur son fond rocailleux. Nous entendions même le bruit de la cataracte, sans la voir ; et ce bruit augmentait comme nous avancions. —

Mon cœur palpitait d'impatience..... Notre sentier, comme s'il avait été trace pour ménager à cette scène tout son effet, nous cacha pendant quelques instans la rivière, jusqu'au moment où nous arrivâmes à une espèce d'échafaudage, de balcon en bois, qui s'avance au-dessus de l'eau, et d'où, à peine à l'abri des fureurs de la cataracte, on la découvre dans toute sa majesté.

Ce fleuve, tout entier, se précipitant au travers de rochers rompus, irréguliers, dont quelques-uns élèvent leurs têtes aiguës au-dessus d'une mer d'écume ; le mugissement des eaux arrêtées dans leur chûte impétueuse ; cette combinaison de bruits divers qui n'avaient jamais frappé mon oreille ; ces lames d'eau panachées me montrant cet élément sous une forme toute neuve ; cette poussière humide s'élevant en nuages et réfléchissant les couleurs de l'arc-en-ciel avant de s'évaporer dans l'air ; jamais, non jamais je ne pourrai oublier toutes ces sensations : elles s'emparaient de moi, de ma mémoire ; tout ce qui était passé n'existait plus ; et l'impression que je ressentais était si vive, qu'il me semblait impossible de la supporter long-tems. O spec-

tacle imposant, tu m'as montré la Nature sous un nouvel aspect, tu fais époque dans ma vie, ton souvenir en frappera tous les instans, et tu étonneras l'étranger long-tems après que mon admiration et moi auront cessé d'exister ensemble!

Mais comment, après un coup-d'œil passager, quitter une vue auprès de laquelle un long espace de tems devient une minute? Mes compagnons voulaient que je partisse; je leur demandai encore un instant, un moment de plus; et après bien des momens de plus, il fallut enfin m'arracher du balcon. Nous traversâmes la rivière en bateau, afin de bien considérer le cadre de cet étonnant tableau. Je jetais les yeux tout autour de moi; mais un pouvoir secret les ramenait toujours sur le même objet. Au-delà de la cataracte, à travers le voile bleuâtre qu'élèvent ses vapeurs, on apperçoit une montagne aride. On voit à droite, au haut d'un escarpement considérable et couronné de bois, le château de *Lauffen*, avec ses créneaux et ses tours menaçantes. Sur la gauche l'industrie de l'homme s'est emparée d'un filet égaré dans la chute du fleuve, et l'a forcé de rendre des services

au commerce. Des fonderies, des moulins, des usines de toute espèce, sont établies sur ce bord de la rivière ; et le vaste bassin qu'elle forme, après sa cataracte, est bordé par une digue qui garantit les magasins et les habitations, du ravage des eaux encore turbulentes. On voit le batelier, l'artisan, sans s'occuper de la cataracte, sans être détournés par son bruit de tonnerre, qui semblerait devoir suspendre toutes les facultés et les remplacer toutes par un muet étonnement, décharger tranquillement leur marchandise, poursuivre leurs travaux ordinaires, tandis que le voyageur reste frappé de la petitesse de l'homme et de la futilité de ses occupations, à côté des vastes et imposantes opérations de la Nature (1).

---

(1) M. Coxe ne donne que cinquante pieds à la hauteur de la chute du Rhin ; mais le citoyen Ramond, dans son élégante traduction française du *Voyage de Coxe*, ajoute à cette observation la note suivante : « La » quantité d'eau, qui varie suivant les saisons, influe » un peu sur la hauteur, et beaucoup sur les aspects de » cette chute. Ceux qui l'ont vue pendant les grandes » fontes de neige, la reconnaîtront à la description » que M. Coxe regarde comme exagérée, et qu'il croit » faite pour des tems plus reculés. On m'a assuré

Nous traversâmes le célèbre pont de bois de *Schaffhouse*. Sa construction, à-la-fois simple et hardie, passe pour un effort de génie. N'ayant point les connaissances nécessaires pour le juger ou le décrire, je me bornerai à remarquer que la Nature, en donnant aux Suisses de rapides rivières, des torrens furieux, des gorges profondes, leur a donné un talent tout particulier pour la cons-

---

» qu'alors sa hauteur n'était guère moindre de quatre-
» vingts pieds. Il serait téméraire à un étranger de vouloir l'estimer à la simple vue, et son jugement serait
» certainement *au-dessous* de la vérité. J'ai reconnu,
» et l'on s'appercevra que M. Coxe a fait par la suite
» la même remarque; j'ai reconnu, dis-je, que des
» yeux qui ne sont pas suisses ne sont pas compétens
» pour juger certaines dimensions, qui, excédant tout
» ce que l'on a vu, et ne pouvant être comparées à
» rien, ne trouvent point dans notre cerveau de module proportionné. Ceux qui voyagent pour la première fois dans ce pays, ont souvent éprouvé, à
» leur grand étonnement, qu'au lieu de s'exagérer les
» hauteurs et les distances, ils les diminuent de la
» moitié, ou des deux tiers, jusqu'à ce qu'une longue
» habitude leur ait appris à étendre leurs idées, en
» leur fournissant de plus grands objets de comparaison. »

truction des ponts. On en voit chez eux de si hardiment jetés, et suspendus sur des courans ou sur des précipices si effrayans, qu'il ne faut point être surpris que la superstition leur ait donné une origine fabuleuse.

Quelques personnes de notre compagnie, n'ayant que des passe-ports français, nous laissâmes *Schaffhouse*, sans avoir visité ni le lac de Constance, ni cette ville ancienne et renommée. A cette époque, elle était peuplée de gens qui avaient quitté la France à la vérité, mais n'y avaient point pris de passe-ports.

CHAPITRE V.

CHAPITRE V.

Lavater. — Chute de l'incrédulité en France. — Dévotion à la mode. — Conversion de Laharpe ; ses lectures. — Désertion de ses prosélytes. — Théophilantropes.

Nous restâmes à *Zurich* assez long-tems pour y voir son principal ornement, le célèbre *Lavater.* Comme on sait qu'il ne répugne point à recevoir les étrangers, il est peu de voyageurs instruits qui passent par cette ville sans lui rendre l'hommage d'une visite.

Il nous reçut dans sa bibliothèque, où il a rassemblé une foule de portraits et de gravures pour servir à l'étude de la figure humaine et de ses innombrables variétés. Quelques hommes fort sages, mais qui ne permettent rien à cette faculté de l'esprit qu'on appèle *imagination*, et veulent soumettre toute espèce de théorie à l'équerre et au compas, considèrent son système de physionomie comme la vision d'une tête exaltée ; mais s'il est difficile, n'est-il pas intéressant, ingénieux, d'essayer de découvrir les règles d'une

science qui paraît tout au moins avoir ses fondemens dans la nature ? Il est très-certainement curieux d'analyser ce qu'il est si facile de sentir : le charme de cette expression qui émane des qualités morales ; cette grace indéfinissable qui n'est pas la beauté, qui vaut mieux, sans laquelle elle ne peut exercer aucun empire, et qui peut au contraire faire briller une étincelle divine sur les traits mêmes de la laideur. *L'ame, l'ame seule est la source de la beauté* (1).

Lavater est un vieillard vénérable ; sa mine est longue et effilée ; ses traits prononcés, son front sillonné ; il est grand, mince, sa figure intéresse ; lorsqu'il est sérieux, elle est empreinte de mélancolie et presque d'inquiétude ; mais lorsqu'il sourit, elle prend une expression de douceur et d'intelligence. Il y a dans sa conversation une éloquence simple, une franchise bienveillante qui la rend extrêmement attachante. Il parle français

(1) Mind, mind alone, bear witness earth and heaven,
The living fountain in itself contains
Of beauteous and sublime.
AKENSIDE, *Pleasures of imagination.*

avec peine, et lorsqu'il ne trouve pas le mot dont il a besoin, il a recours à l'allemand. Je priai un Suisse de notre compagnie, de me traduire ceux-là ; il me répondait que les mots allemands dont *Lavater* se servait, étaient, pour la plupart, des épithètes composées qu'il créait lui-même, qui avaient une énergie singulière dans sa bouche, mais n'étaient point susceptibles d'être traduites.

Lavater nous dit qu'après Dieu, il ne connaissait rien de plus respectable que le tems ; que de tous les trésors de l'homme, il regardait celui-là comme le plus précieux, et la perte de ses moindres parties comme une grande inconduite. Il se lève tous les jours à cinq heures du matin, et quoiqu'il aimât à déjeûner tout de suite, il s'est fait une règle de gagner ce repas par quelque travail, afin que si dans le reste de la journée les choses s'arrangent tellement qu'il ne puisse plus rien faire d'utile, il ait au moins sauvé cette portion de son tems.

Il rendit un éclatant témoignage aux mœurs de *Zurich* ; il nous dit qu'il avait été ministre du saint évangile dans cette ville pendant trente ans, et que ses citoyens étaient si in-

capables d'être corrompus à prix d'argent, ou par une autre espèce de séduction, qu'il se serait rendu ridicule, si pendant ce long espace de tems il avait prêché une seule fois contre ce vice qui y était totalement inconnu. Je m'apperçus que j'avais fait bien du chemin depuis que j'avais quitté Londres et Paris.

Quand nous prîmes congé de *Lavater*, il nous supplia d'écrire nos noms et nos demeures sur un livre destiné à cet usage. Une heure après que je l'eus quitté, il vint me rendre ma visite, et l'on me fit remarquer cette politesse inusitée ; car il n'en rend point ordinairement aux étrangers qui viennent le voir. Il causa sur la religion, et parla avec tant de plaisir, d'enthousiasme, des consolations et des espérances qu'elle donne, qu'il était facile de voir combien ce sujet intéressait son cœur, et combien ses sentimens religieux tenaient à sa sensibilité. Quoiqu'il fût impossible de lui supposer un zèle aveugle, il n'était pas facile de découvrir quelle était exactement sa croyance, et s'il suivait la religion de Calvin telle qu'elle est établie dans les cantons protestans, ou

s'il n'était pas lui-même l'auteur de sa propre doctrine.

Un de mes compagnons de voyage qui désirait beaucoup lui arracher sa profession de foi, fit passer en revue devant lui les opinions diverses des pères, orthodoxes ou hérétiques, depuis Justin le martyr et Origène, jusqu'au docteur Priestley. *Lavater* ne parut point avoir fait une étude de la controverse; il eut l'air de croire que le vrai et le faux, relativement aux faits historiques, étaient bien moins importans que le vrai et le faux relativement à la croyance religieuse ou aux actions humaines. Il y a plus de sentiment que de logique dans ses conclusions, et il ne paraît s'être donné autant de peine pour examiner les fondemens de la religion, que pour en appliquer les préceptes, à régler nos passions dont il croit pouvoir découvrir les plus délicates nuances dans les formes extérieure du corps humain. Quant à moi, j'avoue que j'éprouvai une sorte de plaisir à entendre le solennel, le doux langage de la piété, après avoir été si long-tems étourdie des clameurs de l'incrédulité.

Au surplus, cette irrévérence pour la re-

ligion, que M. Burke regarde comme une des principales causes de la révolution de France, n'est pas, quant à présent, de bon ton et de mode dans ce pays-là. La philosophie a été profanée par l'attouchement impur du vulgaire et des jacobins ; et d'un autre côté, lorsque les royalistes furent convaincus que la foi catholique et les prêtres réfractaires étaient les meilleurs appuis de leur cause, toutes les élégantes de Paris devinrent des dévotes ; dans les salons les plus galans, on n'entendit plus que des protestations de respect et d'attachement pour le *culte de nos pères* ; bien-entendu que l'esprit devait aider à la lettre, et comprendre dans cette phrase le *gouvernement* aussi bien que le *culte*.

Le grand directeur des consciences de ces belles converties *à la Psyché*, était M. *de Laharpe*, littérateur distingué sous l'ancien régime, disciple et ami de Voltaire, de Dalembert, de Diderot, et en quelque sorte, chef de secte après eux. Le *Gamaliel* de Laharpe était madame de C....... T....... ; ce fut à ses pieds, dans l'horreur d'un cachot, pendant la tyrannie décemvirale, que ce phi-

losophe fut éclairé par la foi et ramené dans le giron de l'église. J'ai déjà eu occasion de remarquer que les plus beaux exemples de de courage et de dévouement pendant le gouvernement révolutionnaire, furent donnés par des femmes. C'est sans doute la sérénité, la tranquillité d'esprit de madame de C....... T....... dans l'attente de l'échafaud, qui conduisirent *Laharpe* à admirer les effets d'une conviction qu'il finit par adopter lui-même.

Ce n'était point dans les temples que Laharpe prêchait sa doctrine : il voulut combattre le diable dans son domaine. Sa conversion était un phénomène si curieux, le catholicisme était si à la mode, que tous les entrepreneurs de Lycées, d'Elysées et autres lieux d'amusement, trouvèrent que c'était une fort bonne spéculation que de lui faire réciter chez eux ses homélies contre l'abominable philosophie, contre le brigandage révolutionnaire. Cela dura jusqu'au moment ou un autre personnage vint lui ravir les faveurs de la mode ; ce fut *Esseyd-Aly*, ambassadeur de la Porte. A son arrivée l'essaim léger du beau monde quitta de nouveau le culte de ses pères, édifice gothique et

ruiné, dont ces papillons, de leurs aîles brillantes, avaient un instant doré les décombres.

Un autre culte s'éleva, et celui-ci menace la religion catholique plus dangereusement que tous les arrêtés des jacobins n'ont jamais fait. Quelques hommes respectables et bien intentionnés, persuadés que, sans religion, l'esprit humain éprouve un vide qu'il vaut mieux remplir par autre chose que par le système des atomes ou le culte de la déesse *Raison*, ont établi une secte, où, mettant de côté les dogmes catholiques qu'ils croyent fondés sur l'ignorance et la superstition, on n'admet, comme vérités, que ces points sur lesquels s'accordent toutes les religions, le gouvernement moral de l'univers par un être suprême et l'immortalité de l'ame. Ces sectaires ont pris le nom de *Théophilantropes*, amis de Dieu et des hommes. La simplicité de leur culte le rend très-semblable à celui des dissidens d'Angleterre, et le but louable de leur doctrine leur a valu des encouragemens de la part de plusieurs personnes éclairées et même influentes, dans le gouvernement. Un membre du Directoire, *Réveil-*

tière-Lépaux, a publié un écrit dans lequel il approuve les deux dogmes qui sont le fondement de leur croyance, et fait sentir combien celle des catholiques est peu compatible avec la liberté. Le savant et patriote *Grégoire*, évêque de Blois, a répondu avec chaleur à cette brochure, soutenant que l'auteur calomniait non-seulement la nation, dont la grande majorité était, selon lui, catholique et républicaine, mais encore les gouvernemens les plus démocratiques de l'Europe, les petits cantons de la Suisse.

Les théophilantropes dans leurs prières, invoquent l'Etre-Suprême, comme auteur de l'Univers ; ils célèbrent ses bontés dans des hymnes, et remplissent le tems de leur culte, par un discours sur quelque sujet de morale, dans lequel l'obligation de soutenir la liberté et d'observer les lois de la République n'est jamais oubliée. Plusieurs d'entr'eux sont chrétiens en même tems que théophilantropes, tandis que d'autres théophilantropes parlent avec dédain de ce qu'ils nomment la *secte chrétienne*, ne sachant pas, ou voulant ignorer que la doctrine de l'évangile est le seul fondement de leur propre croyance. Les

chambres modestes où ils s'assemblaient d'abord, sont maintenant remplacées par de somptueuses églises, qui ne peuvent contenir la foule qui se rend à leur assemblée. Aussitôt que l'heure où l'on adore le mystère de l'hostie, est passée, les théophilantropes commencent la célébration de leurs rites ; le lieu est commun ; souvent les partisans d'un culte assistent à l'autre, et ils gagnent au moins à cela d'apprendre à se tolérer mutuellement.

CHAPITRE VI.

Aspect du pays de Bâle à Zurich. —Bremgarten, —Balstal. —Tombes ornées de fleurs et d'arbustes. —Des funérailles en France. — Solennité du Dimanche en Suisse. —Digression sur la barbarie dont on use envers les animaux à Paris. —Religions géographiquement séparées en Suisse.

En allant à *Schaffhouse* nous avions passé le *Hauvenstein*, montagne qui n'est qu'une continuation du Jura, et qui sépare le canton de Bâle de celui de Soleure. Au haut de cette montagne, qu'on atteint difficilement, nous trouvâmes un poste militaire où l'on examina et enregistra notre permission de voyager en Suisse. Ce passage est une des clefs du pays et paraît pouvoir être gardé facilement contre des forces très-supérieures, tandis que le canton de Bâle qui est en deçà, n'a aucune espèce de défense naturelle.

En descendant l'autre flanc de la montagne, par un chemin taillé dans le roc, nous jouîmes de plusieurs points de vue que dans ce mo-

ment-là nous jugions sublimes ; mais nous n'avions pas encore vu ces imposans spectacles de la nature, dont la magnificence éclipse tous les autres.

Après avoir quitté *Olten*, ville du canton de Soleure, qui est à une demi-lieue après avoir passé la montagne, dans une vallée qu'arrose l'*Aar*, nous suivîmes cette rivière jusqu'à *Arau*, qui est du canton de Berne. Quelques milles plus loin, nous trouvâmes *Lentzbourg*, jolie petite ville du même canton; et à *Mellingen*, nous passâmes la *Reuss*. Cette rivière, un peu au-dessus de l'embouchure de la *Limmat*, se jette, comme elle, dans l'*Aar*, qui dès-lors enflé des principales rivières de la Suisse, ne tarde pas à verser dans le Rhin le riche tribut de ses eaux.

D'*Olten* à *Schaffhouse*. le pays, quoique rempli de ces beaux paysages dont la Suisse abonde, offre peu d'aspects qui m'aient fait une profonde impression, si ce n'est pourtant la vue du lac de Zurich.

En revenant de Zurich, nous traversâmes une chaîne de collines, et descendîmes dans la riche vallée *Bremgarten*, et au lieu de repasser le *Hauvenstein*, nous dirigeâmes notre

marche le long du pied du Jura pour joindre la route qui vient de Soleure, et en franchit la chaîne.

A *Balstal*, village au pied de ces montagnes, nous allâmes voir une chute d'eau dont on nous avait fait une brillante description. Le saut était assez hardi, mais la chaleur de la saison avait desséché l'eau. Nous fûmes dédommagés en traversant le cimetière du village, où le pieux hommage qu'on doit aux morts était acquitté, non-seulement par des tombeaux peints et par des croix dorées; mais encore par des fleurs odorantes, des œillets, des violettes, qui couvraient les monticules verdoyans, asiles de ces humaines dépouilles. Bien différent de ces réceptacles de mort qui repoussent les sens et effrayent l'imagination, ce cimetière entouré de rochers garnis d'arbustes, et de collines champêtres, exhalant le parfum des fleurs fraîchement écloses, éveillait les doux songes de l'espoir, favorisait la consolante méditation, et donnait à la sépulture elle-même, l'air de la vie et la chaleur du sentiment. Je me rappelai alors le souhait d'*Ossian*: « Et vous, pour qui la » lumière brille encore, déposez-moi auprès

» d'un des rochers de nos collines. Que l'épais
» coudrier soit autour, que le chêne mugis-
» sant soit auprès ! Qu'il se montre verdoyant
» sur le lieu de mon repos, et que le murmure
» du torrent lointain s'y fasse entendre. »

Qu'il y a loin de ces tendres soins de l'humanité en deuil, à la manière dont on traite les morts en France ! Elle semblerait un retour vers la barbarie, si les barbares eux-mêmes n'honoraient pas les restes de leurs parens par des cérémonies, symboles de leur respect et de leurs regrets. Sans doute il fallait réprimer cette ostentation qui avant la révolution décorait un chagrin factice de toutes les pompes de la vanité. Mais fallait-il pour cela écouter cette froide philosophie qui confie ceux à qui nous étions attachés par les liens de la parenté ou de l'affection, au sec procès-verbal d'un officier public, qui, pour aller à d'autres affaires, se dépêche de conduire un corps, n'aguères animé, à la fosse commune, qui n'offre à l'imagination troublée des vivans qu'une affreuse et inévitable perspective.

Je conçois que pendant le gouvernement révolutionnaire, la crainte pouvait faire ap-

prouver tacitement cette destruction des préjugés vulgaires. La mort et le tombeau, monstres avides, *levaient leurs narines béantes et humaient l'air infecté, en quête de leur proye* (1). Mais à présent que le salut public n'est plus compromis par l'indulgence et les tendres affections, quand même l'égalité pourrait quelquefois se croire blessée par les distinctions que l'opulence se plaisait à accorder aux morts ; il y aurait sans doute de la barbarie à combattre une si louable faiblesse, et à arracher brusquement, impitoyablement à un ami, à un époux, les derniers restes visibles d'un être qu'il vient de presser contre son cœur et auquel il tient encore par les regrets.

Nous rentrâmes à Bâle un dimanche matin, assez tôt pour nous joindre à la foule qui se rendait à l'église protestante française. Le respectueux silence, le maintien réservé,

---

(1). . . . . Upturned
» Their nostrils wide, into the murky air,
» Sagacious of their quarry. »

MILTON.

l'air religieux de tout le monde, contrastaient avec les bacchanales dont nous avions été témoins à Paris, où nous venions de voir les autels renversés, les surplis et les aumusses transformés en housses de chevaux, et des têtes d'ânes coëffées avec des mîtres; où des membres de comités révolutionnaires se vantaient de s'être enivrés dans des vases sacrés, et où l'expression d'un sentiment religieux était le plus grand des blasphêmes politiques.

La piété des Suisses, quoiqu'incommode aux voyageurs, puisqu'elle ferme les portes de leurs villes pendant le service divin, afin d'interrompre le roulement des voitures, est néanmoins agréable par l'image de la tranquillité parfaite qu'offre le jour du dimanche, tranquillité dont on ne jouit à Paris, ni le dimanche, ni le décadi, aussi peu respectés l'un que l'autre.

Ce n'est pas à nous seuls qu'un peu de relâche est nécessaire. Les animaux aussi, ces serviteurs, ces compagnons de l'homme, si utiles et si soumis, si opprimés et si patiens, demandent, trop souvent en vain, un peu de repos. La voix de la pitié crie aux législateurs de la France, d'interposer leur autorité

entre l'inquiète, la perpétuelle activité; la cupidité du maître, et la soumission de ses bêtes de somme. Tandis qu'en Suisse, les soins, la tendresse même, sont prodigués à ces bonnes créatures, en France, la malédiction originelle du travail pèse sur elle de tout son poids. Le dimanche, comme le décadi, le cheval, accablé des fatigues de la veille, traîne encore son fardeau assommant; le fouet impitoyable fait encore entendre dans les rues ses déchirans éclats, et les personnes dont les nerfs ne sont pas endurcis contre toute espèce de maux, hors les leurs, sont privées du soulagement de penser qu'un jour au moins fait trêve aux souffrances de cette race misérable.

Parmi les diversités morales de la Suisse, aucune n'est plus remarquable que celle des croyances religieuses entièrement réglées par les divisions territoriales. Dans l'espace de deux ou trois heures, en passant du canton de Bâle dans celui de Soleure, et d'une branche de celui de Berne dans celui de Lucerne, nous nous trouvâmes alternativement en pays catholiques et protestans. Quelle que soit l'origine de l'enchevêtrement de ces religions

géographiques, qui jadis allumaient si facilement l'incendie des discordes civiles, on voit néanmoins avec plaisir que depuis le commencement de ce siècle, les Suisses paraissent convaincus que l'épée n'est pas l'arme de la persuasion.

Deux religions, celle de l'église romaine, et cette réunion de dogmes connue depuis le seizième siècle sous le nom de *confession helvétique*, sont les seules reconnues par la confédération. Hume a dit que la haine des disputeurs est d'autant plus grande, qu'ils diffèrent moins dans l'objet de leur dispute. Il n'est donc pas surprenant que les dissentions des Suisses aient été si violentes, car la foi pour laquelle les deux partis combattaient, portent le même caractère d'intolérance et d'incompréhensibilité.

CHAPITRE VII.

Prérogatives des bourgeois à Bâle.—Dégradation des autres classes. — Les paysans attachés à la glèbe. — Comparaison entre les paysans suisses et français, avant la révolution. — Etat de ces derniers depuis la révolution. — Manufactures du canton de Bâle ; restrictions oppressives. —Juifs bizarrement persécutés à Bâle, jouissant en France des droits de cité ; leur cause plaidée par un évêque catholique. — Réflexions.

DES quarante mille habitans qui composent la population de la ville et du canton de Bâle, les *bourgeois*, qui en forment la cinquième partie, jouissent seuls, ou pensent jouir des droits de l'égalité. Le peuple est divisé en deux classes ; les bourgeois au nombre à-peu-près de huit mille personnes, et les simples habitans. Cette dernière classe augmente chaque année en proportion que la première diminue. Elle est exclue de tous droits politiques, ne peut exercer aucun commerce, et les individus dont elle est composée ne

sont regardés que comme des étrangers à qui l'on accorde le privilége de résider dans la ville. Les manufacturiers, commerçans, ou artisans qui répondent de la plupart d'entre eux, sont tenus de veiller à ce qu'ils ne deviennent point dangereux ou à charge à l'état.

Les personnes de cette classe ont beau être nées à Bâle, de même que leurs parens, depuis plusieurs générations, elles n'obtiennent pas pour cela la moindre prérogative, et l'admission de quelqu'une d'entr'elles aux droits de bourgeoisie est accompagnée de tant d'obstacles, que les exemples d'une pareille promotion, sont très-rares. Peu de gens dans cette classe deviennent riches. Néanmoins l'augmentation de leur nombre, leur constance à rester dans cette humiliante situation, les fortes taxes auxquelles ils sont assujétis et dont les bourgeois sont exempts, le peu de protection qu'ils obtiennent de la part du gouvernement qui ne leur garantit que leur sureté personnelle, tout cela prouve qu'ils trouvent à Bâle des avantages dont ils ne jouissaient pas auparavant, et donne une idée du malheur de leur position dans les pays qu'ils ont abandonné pour venir s'établir dans celui-ci.

Ce qui est assez remarquable, c'est que dans cette terre de liberté, où, selon un de nos poètes, *chaque paysan se vante de connaître ses droits et apprend à révérer dans lui-même la dignité de l'homme* (1), tous les paysans (excepté ceux de la petite ville de *Liestal*, qui ont quelques priviléges municipaux) sont exactement des *serfs*, attachés à la glèbe. Dans le tems de la féodalité, ces pauvres gens furent successivement vendus par les chefs à qui ils appartenaient, à la ville de Bâle, alors ville impériale. Il en est résulté des prérogatives qui sont à la vérité depuis long-tems tombées en désuétude; il est à présumer qu'on cherchera moins que jamais à les faire revivre, maintenant qu'on est à un quart de lieue seulement des droits de l'homme et de l'égalité politique.

Un étranger qui passe de la France dans la Suisse, ne peut manquer d'observer une très-grande différence dans l'aspect général des habitations des gens de la campagne. En France, sous l'ancien régime, leur pauvreté

(1) " Even the peasant boasts his rights to scan,
" And learns to venerate himself as man.

empreinte dans leurs demeures, dans lenrs vêtemens et même dans leurs traits, était le signe certain d'un détestable gouvernement. Trop peu de tems s'est écoulé pour qu'on puisse y reconnaître, quant à présent, beaucoup de changemens ; les marques extérieures de la misère existent toujours. On voit encore le château écraser de sa triste magnificence la hutte modeste aux murailles de terre, qui cependant l'égale en priviléges ; tandis qu'en Suisse la plus pauvre chaumière a un certain air d'aisance et de commodité : le petit jardin, où le champêtre verger l'entourent, le limpide ruisseau coule auprès.

Les paysans du canton de Bâle, comme presque tous les paysans de Suisse, sont bien habillés, bien nourris ; ils sont armés ; et ce qui n'est pas un petit avantage, ils ont le privilége de juger en première instance leurs propres différens, sans l'intervention du baillif, dont la bourse n'est que trop souvent enflée par des amendes, lorsque la faculté de les prononcer lui est abandonnée.

Mais ces paysans ne doivent plus être désormais pour leurs voisins, ceux de France, un objet d'envie ou de regrets. Jusqu'à pré-

sent la révolution semble avoir été faite pour le cultivateur français. Pendant que le clergé, la noblesse, les rentiers ont été ruinés ; pendant que le commerce, ami de la paix, a été contrarié, interrompu par de continuelles secousses politiques ; le laboureur, émancipé de toutes les gênes féodales et de la servitude personnelle, déchargé de taxes onéreuses multipliées sous mille formes différentes et dont quelques-unes entraînaient le déshonneur, délivré des vampires du fisc qui semblaient sucer le cadavre de la misère avec d'autant plus d'acharnement qu'il était plus épuisé ; le laboureur, dis-je, plus que tout autre, doit saluer l'aurore de la liberté. La tempête de la terreur elle-même n'a pas éclaté au-dessus de sa tête ; il n'en a reçu que de faibles blessures. Le château était livré aux flammes : sa chaumière était respectée ; presque toutes les propriétés étaient violées: celle du cultivateur à l'exception de quelques requisitions, demeurait intacte ; les villes regorgeaient de bourreaux et de juges : la plupart des campagnes ne les ont jamais vus.

Pendant la longue durée de la dépréciation du papier-monnaie, le fermier payait avec

le travail d'une semaine, le fermage d'une année; et ce bénéfice désordonné le mettait souvent à portée de devenir lui-même acquéreur de la terre dont il n'était auparavant que le locataire. Assez égoïste pour tirer tout le parti possible des circonstances, en même tems qu'il s'acquittait du fermage en papier il ne vendait ses denrées que pour de l'argent, et le propriétaire affamé était forcé de se défaire de son argenterie, de ses meubles, pour acheter le blé de ses propres terres et nourrir sa famille et lui. Le retour des espèces l'a délivré de la misère; les fermiers payent en argent, et cela doit leur être facile après ce qu'ils en ont amassé sous le règne du papier. Ces fermiers forment à présent une classe de paysans aisés, inconnue jusqu'à ce moment en France, et leurs femmes, leurs filles qui allaient autrefois nu-pieds, à présent montrent fièrement une bonne chaussure, des dentelles, des boucles d'oreilles, et surtout des croix d'or, témoignages de leur vanité encore plus que de leur foi.

La population du canton de Bâle excédant de beaucoup ce qu'exige la culture des terres, un grand nombre d'habitans y sont adonnés aux

arts industriels; on y fabrique des toileries, des cotonades et des rubans avec une grande perfection. Les bourgeois ne se départissent pas de leurs droits de souveraineté sur le produit de ces manufactures. Un père de famille cultive son chanvre et le prépare, la mère le file et les enfans tournent les roues qui le tordent ; il est ensuite tissu dans la famille, et, quand l'étoffe est achevée, elle n'est point à la libre disposition de ceux qui l'ont produite à la sueur de leurs fronts et par l'industrie de leurs mains. Le chef de la famille est obligé de porter sa marchandise dans la capitale du canton ; c'est-là seulement qu'il lui est permis de la vendre, après que les acheteurs ont déjà fixé entr'eux le prix qu'il fallait en donner. Je ne sache pas que le code du despotisme ait jamais renfermé une disposition plus vexatoire.

Si tels sont les soins *paternels* que les patriciens de Bâle accordent à *leurs enfans*, qu'en doivent attendre les étrangers qui n'ont nuls droits à leur protection? C'est ce qu'on peut supposer. Mais aucune espèce d'étrangers n'est exposée à leur républicaine oppression autant que les perpétuelles victimes du courroux des chrétiens : les juifs.

Malgré le funeste héritage que leur ont légué leurs ancêtres, ils ont trouvé dans quelques pays de l'Europe un asile: ce n'est qu'en France qu'ils ont trouvé une patrie. Là, relevé de l'humiliation où les tenait plongés notre barbarie anti-chrétienne, le juif, citoyen, peut acquérir des propriétés, s'enrichir en paix des produits de son travail, élever la voix dans le sénat, et remplir même les premières fonctions de la République. Divine tolérance ! tu n'es point cette complaisance orgueilleuse qui se borne à étendre un bras protecteur sur les objets de son mépris, qui, fière de ses priviléges, accorde comme une faveur ce qui n'est que l'exercice d'un droit; mais tu regardes du même œil ceux qui n'ont d'autre foi que celle des anciens patriarches, ceux qui suivent les dogmes de l'église romaine, de Calvin, ou simplement de l'évangile.

Avant que la révolution de France eût donné la liberté aux juifs, *Grégoire*, un des ministres les plus distingués de l'église gallicane, non moins recommandable par une stricte adhérence à sa propre foi, que par la généreuse bienveillance de son ame qui lui fait toujours

trouver un frère dans un homme, quelles que soient ses opinions religieuses, *Grégoire* s'était fait l'avocat de cette race opprimée et avait préparé les voies de leur affranchissement, en donnant, d'une bouche non suspecte, à leurs persécuteurs, des leçons de générosité. Déjà même les protestans pouvaient sans danger célébrer leurs rites, et quelques-uns même de ces rites étaient reconnus par les lois monarchiques ; les Turcs eux-mêmes, les disciples de Mahomet qui ont de tout tems accablé les chrétiens d'un si profond mépris et dont la croyance est si altière, si exclusive, ont laissé pénétrer chez eux un rayon de la céleste tolérance, et les mystères des chrétiens ne sont plus odieux aux yeux du Muphti. Mais dans le canton protestant de Bâle le culte catholique n'est point encore toléré, et celui des juifs y est en horreur. Non-seulement les bourgeois de Bâle ne permettent point à ces frères aînés de leur foi, de séjourner dans leurs murs ; mais aucun Israélite ne peut y reposer sa tête une seule nuit sans la permission du premier magistrat, ou sans s'exposer à la peine d'une forte amende. Un acte de commerce passé entre

un juif et un bâlois sans la ratification du bourguemestre, n'est point obligatoire pour le chrétien, quoiqu'il le soit pour le juif. On a méchamment prétendu que la sureté du commerce exigeait cette précaution; mais l'habileté des gens de Bâle en matière de commerce la rendait superflue. Non, non; la véritable raison est que dans l'opinion des chrétiens de Bâle, toute cette secte impie est vouée à une éternelle damnation, et que ce n'est que justice de la faire commencer dès ce monde ci. Un juif ne peut s'attendre à jouir dans un pays libre des avantages qui sont accordés à ses frères par des gouvernemens despotiques et même par des inquisiteurs; il est fondé à s'écrier comme le juif de Venise dans Shakespeare : *Père Abraham ! quels chrétiens sont ceux-là* (1) !

---

(1) O father Abraham ! what these christians are !

CHAPITRE VIII.

Gouvernement du canton de Bâle. — Mode d'élection pour les membres des conseils et les professeurs de l'université. — État ancien et moderne des connaissances à Bâle.

Après avoir vu avec peine que dans le canton de Bâle qui compte quarante mille habitans, plus de trente mille ne jouissent d'aucuns droits, nous trouverons peut-être de quoi nous consoler en observant que la vraie liberté habite au moins chez le reste.

Le nombre actuel des bourgeois n'excède pas sept mille, et parmi eux, trois cent seulement sont appelés à manier le sceptre du pouvoir, sous le nom de grands et petits conseils. Ces places sont à vie; quand elles viennent à vaquer, le membre à élire est choisi parmi les bourgeois, mais non par eux. L'embarras de cette élection retombe sur les conseils eux-mêmes, qui connaissant par expérience les fatigues et les difficultés du gouvernement, savent mieux que la masse des bourgeois, quelles têtes sont propres à en remplir les importantes fonctions.

Le droit de cité ne s'acquiert point, comme chez les français, par la résidence. L'ambitieux qui aspire à tant d'honneurs, après en avoir obtenu la permission du grand conseil, doit acheter cette distinction d'une grosse somme d'argent, à moins cependant qu'il ne devienne amoureux de quelque jolie *bourgeoise*. Alors il lui est permis de transiger pour son affranchissement; il paie moitié de la somme, et la femme est considérée comme un impôt suffisant pour équivaloir à l'autre moitié. Voilà notre homme bourgeois, cependant il ne peut encore être élu à aucun emploi, mais sa postérité, à la troisième ou quatrième génération, y pourra parvenir, ce qui lui donne, comme on voit, beaucoup de part au gouvernement de l'état.

La forfaiture entraîne la perte de tous les droits civils; l'état de faillite même, qui ailleurs n'est considéré que comme un malheur, suffit pour faire encourir cette dégradation, qui atteint jusqu'aux premiers magistrats de la République.

De peur que trente neuf mille sept cent personnes ne murmurent d'être toujours gouvernées par trois cent autres qui sont toujours

les mêmes ou se recrutent par elles-mêmes, on a pris quelques soins pour déguiser cette usurpation aux yeux du peuple. Par exemple, lorsqu'une place vient à vaquer, six candidats sont choisis par le grand conseil, et ensuite ces candidats tirent la place au sort.

Ce mode d'élection peut être fort raisonnable lorsqu'il s'agit de nommer aux places des grands et petits conseils, et même si l'on veut à celles de bourguemestre et de tribuns, qui n'exigent pas des talens bien rares; d'ailleurs l'opinion qu'il ne faut pas des qualités éminentes pour gouverner, est en faveur maintenant dans l'Europe, et tout le monde, avec grande raison, veut s'en mêler. Mais ce qui paraîtra un peu plus extraordinaire, c'est qu'à Bâle on consulte aussi le sort pour remplir les chaires de professeurs à l'université. De sorte que les talens éminens nécessires pour sonder les profondeurs des sciences, y restent souvent sans emplois. Le sort aveugle peut couronner la stupidité et laisser le génie avec sa boule noire user inutilement son flambeau dans la solitude. Il y en a des exemples dans les annales de cette université. Les deux illustres mathématiciens *Bernouilli*, après avoir

été souvent mis de côté par la boule noire, obtinrent enfin d'une boule blanche, l'un une chaire de réthorique, et l'autre une chaire de botanique !

Au reste, cette coutume a maintenant peu d'inconvéniens; il n'est pas nécessaire de savoir enseigner beaucoup de choses, là où il n'y a personne pour les apprendre. Les chaires de professeurs ne sont plus à Bâle que des bénéfices simples; et cependant cette ville fut autrefois le centre des connaissances. Le célèbre Erasme la choisit pour sa résidence; son université comptait les plus savans hommes du siècle au nombre de ses professeurs, et les noms d'Euler, de Bœhmen l'avaient entourée de quelque éclat.

M. Coxe qui y voyageait en 1786 dit qu'il y trouva des boutiquiers qui lisaient Virgile, Horace et Plutarque; d'où il tira cette conclusion très-juste, qu'il n'y avait point de pays au monde où le peuple fût plus heureux. Mais il faut convenir que ce goût des lettres, cet amour du savoir a furieusement dégénéré depuis le passage de M. Coxe. Les Suisses eux-mêmes conviennent que Bâle est la Béotie des Treize-Cantons; et Virgile, Horace, Plutarque

Plutarque ont perdu toute considération non-seulement dans les boutiques, mais encore chez les marchands en gros.

Il est peu de pays où la science conduise aux richesses, mais les modernes législateurs de celui-ci ont voulu qu'elle conduisît inévitablement à la misère. Tandis que les heureux citoyens dont les talens ne vont pas au-delà de la règle de trois, qui ne lisent que leur grand-livre et ne comprennent rien que le cours des changes, jouissent avec profusion de toutes les douceurs de l'opulence, le pauvre diable que le genre de ses études, l'impulsion du génie, poussent vers le professorat d'un collége, est forcé de se contenter d'une très-mince indemnité qui, au milieu de l'augmentation générale des richesses et des besoins, n'est plus qu'un monument des goûts simples et peu nombreux du tems passé.

Cette portion du louable corps helvétique qui préside aux destinées de Bâle, ne s'est pas contentée de frapper d'indigence la profession des lettres; elle a jugé à propos de lui imprimer la honte d'une exclusion odieuse. Un tailleur, un batelier, un cordonnier, s'ils

sont bourgeois, peuvent parvenir aux premières dignités de l'état : les professeurs de l'université seuls en sont exclus. Le génie est traité, à Bâle, de même que tous les autres étrangers : on lui refuse le droit de bourgeoisie.

Cependant, et je prends plaisir à le dire, on y peut trouver quelques esprits choisis qui n'ont point fléchi le genou devant l'idole de l'ignorance et qui cultivent la littérature avec cette ardeur, ce plaisir, qui caractérisent les esprits élevés. Mais leur nombre ne suffit pas pour garantir leur ville d'un reproche général. Ces exceptions servent de preuves à la règle ; ce sont quelques fleurs solitaires répandues çà et là dans la bruyère, et qui avertissent le voyageur de l'aridité du désert.

Lorsque je promène mes idées sur le petit nombre d'hommes, supérieurs pour les connaissances et le mérite, que la ville de Bâle peut se vanter de posséder, l'image de mon vénérable ami le colonel *Frey* se présente naturellement à mon esprit. Ce respectable vétéran de la littérature, aussi bien que des armes, joint à la politesse acquise pendant cinquante ans de service en France, les qualités

plus solides du jugement et du savoir. Il possède une belle bibliothèque et un cabinet d'histoire naturelle, riche en pétrifications, en marbres et en minéraux, qui mérite l'attention des curieux. L'étude répand son charme sur le soir de sa vie, de même qu'un crépuscule brillant, riche en couleur, embellit la fin d'un beau jour. Je dois encore citer ici M. *Le Grand*, conseiller d'état; cet ami zélé, éclairé, de la République Française, enseignait à ses enfans, avec un enthousiasme si vrai, à bégayer les sons chers à la Liberté et à préluder à ses airs favoris, que sa maison me parut être une chapelle dédiée à Guillaume Tell. Quoique le nombre de ces hommes éclairés soit peu considérable, néanmoins, dans la résurrection à la liberté que la Suisse est prête à éprouver, le canton de Bâle, à cause de sa position morale et géographique, sera le premier à secouer les entraves de sa mort politique.

CHAPITRE IX.

Curiosités de Bâle: arsenal; cathédrale; bibliothèque publique; danse des morts. — Départ de Bâle. —Bataille de Sempach. — Réflexions sur l'amour de la liberté.

PENDANT notre séjour à Bâle nous visitâmes, comme font tous les voyageurs, l'arsenal qui est orné de boucliers, d'épées, de cuirasses dont chacun écraserait dix citoyens de Bâle et qui nous rappelèrent l'exclamation du vieux Nestor dans Homère: *Je connus autrefois des hommes égaux aux dieux et tels que mes yeux près de s'éteindre n'en verront plus !*

Nous allâmes de-là à la cathédrale qui est un beau morceau d'architecture, mais défiguré par la peinture rouge dont il est revêtu. Ce que l'intérieur offre de plus intéressant, est une tablette fort simple, de marbre ordinaire, appliquée contre la muraille : c'est le tombeau d'Erasme.

A la bibliothèque publique on nous montra avec une extrême politesse les objets

curieux et variés qu'elle renferme. La collection des manuscrits est très-précieuse ; on y voit entr'autres choses des manuscrits autographes d'Erasme, et des esquisses originales de la plupart des belles peintures de *Holbein*, la *passion*, qui est du plus beau style de ce maître, et beaucoup d'autres morceaux dignes de la bibliothèque nationale et du muséum de Paris.

Nous vîmes la belle collection de gravures de M. *Mechel*; celles qu'on voit à Paris ou à Londres ne la surpassent point. Nous allâmes voir encore la hideuse suite de figures qu'on appelle la *danse des morts*, et qui sont peintes par *Kléber*, élève de *Holbein*.

Après avoir visité ces curiosités et quelques autres moins remarquables, nous prîmes congé de nos amis de Bâle, dans la vue de jouir de plus près des magnifiques spectacles dont la nature a gratifié la Suisse et que nous n'avions encore qu'entrevus.

Nous retraversâmes de nouveau le *Havenstein*, et nous dirigeâmes notre course du côté d'*Arbourg*, petite ville sur la rivière d'*Aar*, commandée par un château qui est la bastille septentrionale du canton de Berne ;

celle du midi est le château de Chillon sur le lac de Genève. Deux lieues plus loin nous trouvâmes *Zoffingen*, endroit vivant et peuplé; et après avoir traversé un pays délicieux où des coteaux rians alternaient avec des prairies abondamment arrosées, nous parvînmes à *Sursée*, bourg du canton de Lucerne et un demi mille plus loin au lac de *Sempach* que nous cotoyâmes dans presque toute sa longueur; il prend son nom d'un bourg situé sur son bord oriental et où fut livrée cette bataille mémorable qui donna la liberté à la Suisse.

Le duc Léopold, à la tête d'une armée imposante et de la première noblesse de l'empire, attaqua la petite armée des Suisses, forte seulement de treize cents hommes, des quatre cantons confédérés, Lucerne, Uri, Schweitz et Underwald. Le duc commandait des troupes qui joignaient aux avantages du nombre et d'une bonne discipline, celui d'être garanties par d'excellentes armes défensives. Au moyen de leurs boucliers, de leurs cuirasses et de leurs casques, leur front n'offrait qu'un mur de fer hérissé de lances et qu'il paraissait impossible de rompre. Pour entamer ce

front redoutable, les Suisses disposèrent leur petite armée en pointe: si le sommet de l'angle réussissait à percer l'ennemi, le reste ne pouvait manquer de pénétrer et de séparer ses rangs, mais le guerrier qui formait seul le sommet de l'angle, devait nécessairement être sacrifié. Ce fut *Arnold de Wilkenried* qui se dévoua, après avoir recommandé aux soins de ses concitoyens sa femme et ses enfans. Il se précipita sur l'ennemi, et sans songer à lui porter des coups inutiles, il embrassa les premières lances qui se dirigeaient vers lui, et écartant les soldats autrichiens, ouvrit à ses soldats le chemin de la victoire. Lui et les premiers qui forcèrent la ligne de bataille, périrent, mais l'ennemi étonné, effrayé de cette valeur inouie, désuni par le torrent des Suisses, fut mis en déroute et laissa Léopold et la fleur de son armée, étendus sur le champ de bataille.

Sur le lieu où les Suisses remportèrent cette importante victoire, une chapelle est érigée pour en consacrer le souvenir. On y voit les portraits du duc et des principaux nobles qui l'accompagnaient et périrent avec lui. Leurs

corps furent ensevelis dans une abbaye à quelque distance de-là, tandis que les cendres des Suisses qui ont sanctifié ce champ d'honneur par leur dévouement héroïque, y sont encore déposées. On voit en Suisse plusieurs de ces chapelles, monumens de la piété comme de la valeur des premiers helvétiens. On s'y rendait autrefois en procession le jour de l'anniversaire de ces grands événemens pour y offrir à Dieu de solennelles actions de grâces. Cet usage depuis longtems inobservé dans les autres endroits de la Suisse, est encore en vigueur dans celui-ci. Tous les ans, le 9 de juillet, on dit une messe dans la chapelle et on y prononce un discours de commémoration. La République de Lucerne fait les frais de cette cérémonie et quelques-uns de ses magistrats y assistent.

Les habitans des environs ne sont point insensibles à la gloire obtenue sur ce champ de bataille. Notre *Cicerone* était une gentille hôtesse d'une auberge de village. « Là, dit-elle, sur le haut de cette colline, NOUS étions postées, vêtues de sarraux de charretiers, et les Autrichiens NOUS prirent pour

une armée de réserve. „ *Nous*, voulait dire les femmes d'alors, qui, suivant une tradition locale, (car il ne paraît pas que le fait soit rapporté dans les histoires) s'étaient avisées de ce stratagême pour multiplier, aux yeux de l'ennemi, les forces des confédérés. Notre *Cicerone*, à en juger par la chaleur de son récit, aurait sans doute voulu être à l'avant-garde de cette armée femelle, si elle avait vécu du tems de Wilkenried.

Le souvenir d'illustres ancêtres est chéri même chez les nations esclaves, même chez les nations dégénérées. Elles paraissent vouloir cacher leur propre honte sous la gloire de leurs anciens. Quand les français sont entrés dans la Grèce en dernier lieu, un patriarche vint au devant des vainqueurs, et quel bouclier opposa-t-il à leurs armes toute-puissantes ? Les livres d'Homère. Il avait senti que c'était-là ce qui fesait la force et la gloire de son pays.

Le feu sacré de la liberté ne saurait s'éteindre, il brûle jusque dans le cœur de l'infortuné Péruvien qui se dérobant aux regards jaloux de ses tyrans, court se joindre aux danses mélancoliques par lesquelles ses com-

patriotes célèbrent, en la pleurant, l'antique splendeur de leur patrie (1).

L'esprit humain, même lorsqu'il est glacé par des préjugés de plusieurs siècles, est prompt à s'ouvrir aux douces impressions du souffle de la liberté. La révolte passagère de Rienzi fut regardée comme le retour des beaux jours

(1) J'ai souvent été entretenue de ce touchant exemple du patriotisme des Péruviens, par des Français qui ont résidé long-tems sur cette partie du globe, et qui, sous le faux prétexte qu'ils avaient pris part à une conspiration en faveur de la liberté, furent jetés dans les cachots de *Mexico*, où ils sont restés chargés de fers jusqu'après la conclusion de la paix entre la France et l'Espagne. On leur ordonna alors de quitter le pays. Le vice-roi du Mexique, qui est frère du prince de la Paix, en récompense de la persécution qu'il avait exercée contre des citoyens français, fut décoré par sa cour des titres de *Reconquestador* et de *second Cortez*. Lorsque, dans mon Poëme du Pérou, une de mes premières productions, je formai l'ardent souhait que ce peuple, jadis heureux, pût recouvrer son antique indépendance et redevenir une florissante nation, cela pouvait être considéré comme le songe d'une imagination ardente. Cette révolution n'avait pas encore eu lieu, qui semble destinée à changer la face de la terre, et depuis laquelle ce qui n'était que fictions poétiques, peut devenir l'objet d'espérances raisonnables,

de Rome ; et les sujets du pontife italien se réjouissent maintenant en voyant l'éclat de l'indépendance Cisalpine se réfléchir jusque sur les murs du Capitole.

Les fêtes en faveur de la liberté, si elles s'étaient perpétuées jusqu'à présent en Suisse, y auraient été probablement défendues dans ces derniers tems. Les gouvernemens se seraient bien gardés de conserver des élémens si inflammables à côté d'un vaste incendie. Mais là où l'on veut entretenir ou exciter l'esprit de liberté et l'orgueil national, comme en France, il n'existe pas pour y parvenir, de moyen plus efficace, que la commémoration périodique des grands événemens. Quel français pourra jamais célébrer sans émotion les journées de *Fleurus*, de *Lodi*, de *Kell*, d'*Arcole* et du *Tagliamento* ? Mais s'il fallait que toutes les victoires des français fussent annuellement célébrées, tous les jours de l'année y suffiraient à peine.

CHAPITRE X.

Lucerne. — Voyage sur le lac de Lucerne. —Gersau.—Schweitz.—Brunnen.—Chapelle de Guillaume Tell.—Lac d'Uri.

Nous montâmes ensuite sur les collines qui nous séparaient de Lucerne. De leur sommet nous vîmes pour la première fois de près ce grand, ce majestueux spectacle que nos yeux n'avaient encore contemplé que de loin. Le *Mont-Pilate* se développa tout entier à nos regards. Il élevait sa tête sourcilleuse bien au-dessus des nuages qui nous la dérobaient souvent, et ses flancs d'une verdure noirâtre, contrastaient avec la brillante végétation dont nous étions immédiatement entourés.

Les approches de *Lucerne* sont pittoresques au suprême degré. A environ une demi-lieue de la ville nous traversâmes l'*Emmen*, qui se jette près de-là dans la *Reuss*, dont les eaux abondantes, limpides et d'un verd de pré, viennent de s'échapper du lac de Lucerne. Cette rivière sépare la ville en deux portions inégales, qui communiquent facilement

entr'elles par quatre ponts. L'un d'une construction ordinaire, sert au passage des voitures. Les trois autres ne sont destinés qu'aux piétons. Ces ponts, dont l'un a six ou sept cent pieds de long, et un autre trois à quatre cents, servent de promenades et procurent de charmantes vues du lac et des montagnes. On y est à l'abri de la pluie et du soleil, car ils sont couverts d'un toit, supporté, de dix pas en dix pas, par des piliers entre lesquels il y a des panneaux peints qui représentent des sujets tirés de l'histoire du pays, de l'Ecriture Sainte, ou bien de la fable; on y voit des dragons aîlés, des griffons, des diables, des centaures :

> Monsters, and hydras, and chimæras dire.
>
> Milton.

Quelques-unes de ces peintures sont passables; mais l'ombre du toit empêche de les bien voir. Un de nos amis de Lucerne nous en fit remarquer une qui représente une exécution. L'instrument de mort ressemble à celui qui a fait tant de ravage en France durant la terreur. Cette peinture reporte à d'autres tems l'honneur de l'invention, et ravit à l'un

des membres de la première assemblée nationale, M. Guillotin, un des fleurons de sa couronne.

Comme nous étions tourmentés du désir de traverser promptement les Alpes, nous ne nous arrêtâmes que fort peu à Lucerne, nous proposant de revoir plus à notre aise en revenant, ce délicieux pays. Nous voulûmes cependant faire visite au général *Pfyffer*, dont le plan en relief, des petits cantons, est un chef-d'œuvre d'adresse et de patience. Il nous raconta, avec son affabilité accoutumée, toutes les difficultés, tous les périls qu'il avait bravés pour l'exécution de cet ouvrage : c'est une admirable miniature, une création en petit où sont accumulés des torrens d'argent, des forêts de mousse, des habitations de fer-blanc et des lacs de verre.

Nous embarquâmes nos chevaux, et quittant Lucerne de bonne heure, par un beau matin sans nuages, nous prîmes la voie du lac pour aller à *Altorf*. Les coteaux qui bordent la côte, sont, surtout dans le voisinage de la ville, couverts de maisons de campagnes et de jardins. Mais ici les habitans, au lieu de joûter contre la nature avec des lignes droites

et des arbres tondus, ont ajouté à ses charmes par des dispositions pleines de grâces et peu chargées d'ornemens.

A trois milles de *Lucerne*, le lac s'ouvre et étend un de ses bras, à gauche jusqu'au canton de *Zug*, et un autre, à droite, jusqu'à celui d'*Underwald*. D'un côté le *Mont-Pilate*, sortant brusquement des eaux, laissait voir sa tête élevée et dégagée de nuages ; de l'autre le *Mont-Rigi*, considérable, mais moins superbe, versait ses nombreux torrens, dont les ondes animées, frappées des rayons du soleil, traçaient sur ces flancs des sillons d'argent et de feu. Pendant que nous admirions ces magnifiques objets, nous passions aux pieds de rocs menaçans dont les ombres, noires et vastes, se prolongeaient au loin sur la surface du lac. A mesure que nous avançions, les bords se rapprochaient et semblaient vouloir nous fermer toute issue.

Ce n'était qu'un détroit, et après que nous l'eûmes passé une nouvelle mer s'ouvrit à nos regards et nous laissa appercevoir sur la droite les hautes sommités du canton *d'Uri*,

tandis qu'à l'occident elle allait baigner au loin les rochers d'*Underwald*.

Sur notre gauche, au pied des escarpemens inaccessibles du *Rigi*, est situé l'état indépendant de *Gersau*, où nous nous arrêtâmes. Cette République, en y comprenant sa régence, ses conseils simple, double, triple, ses trésorier, grand pseautier, secrétaire, juges, ministres, officiers de marine et militaires, forces de terre, forces navales, enfin généralement tous les gouvernans et les gouvernés, de tous états, de tout sexe, de tout âge, contient bien de neuf cent à mille personnes environ.

Cet état n'a nul besoin de cavalerie; les rochers qui le couvrent au nord étant inaccessibles aux chevaux, aussi bien que le lac qui le baigne du côté du sud. Mais il possède une flotte nombreuse de batelets qui étaient à l'ancre à l'entrée du port, et qui arrêtèrent même pendant quelque tems notre bateau. Après qu'on nous eut laissés débarquer, nous parcourûmes quelques parties de cet état pour en voir les curiosités. Tout-à-coup nos oreilles furent assaillies du vacarme harmonique que produisaient

produisaient les voix d'une foule assemblée dans une église à l'autre extrémité de la République, et qui chantait les louanges de Saint-Zénon et de Sainte-Brigitte.

Le principal objet d'importation à *Gersau*, est les soies crues qu'on y prépare pour les manufactures de Bâle et de Zurich ; ses exportations consistent en fruits et en poisson, dont la capture occupe les forces navales que nous vîmes à l'ancre dans le port.

Gersau s'allia aux cantons démocratiques au commencement du 14e siècle et adopta la forme de leurs gouvernemens. Les guerres et les traités, les dissentions domestiques et étrangères de cette petite République ne font pas une grande figure dans l'histoire du monde, et cependant remplissent quelques pages dans les annales des quatre cantons ses voisins.

Ses premières entreprises militaires paraissent avoir été dirigées contre Lucerne. Mécontens d'une décision que le canton de Zug rendit comme arbitre en faveur des Lucernois, les habitans de *Gersau* firent comme les héros d'Homère ; ils commencèrent par dérober les bestiaux de leurs voisins du village de *Wiggis*,

et il ne leur a manqué qu'un poète épique pour pouvoir dire : « Nous enlevâmes de ces » campagnes une immense proie, deux cent » troupeaux tant de bœufs que de brebis, » de porcs et de chèvres, cent cinquante ju- » mens à la crinière dorée, ayant un poulain » à la mamelle ». (Iliad. Liv. XI.)

Des représailles s'ensuivirent, et la querelle aurait peut-être coûté autant de sang que celle du sage de Pylos avec les puissances Eliennes, si les cantons alliés n'étaient pas intervenus : ils imposèrent aux Gersoviens une forte contribution.

La République de *Gersau*, malgré sa petitesse, eut cependant l'honneur de maintenir la foi catholique dans une partie de la Suisse ; à la fameuse bataille de *Cappel*, où périt le fameux réformateur *Zuingle*, ce fut elle, assure-t-on, qui décida la victoire en faveur des Papistes.

Cette République, qu'on dit être la plus petite de toutes celles de la Suisse, et qui l'est sans doute de toutes celles de l'Europe, est à peine connue au-delà des monts et du lac qui bornent son horison. Au lieu d'y trouver les signes du bonheur, de la sécurité qui habi-

tent, dit-on, les petits états, nous y vîmes plusieurs traces des maux, des vices qui sont communs chez des nations plus considérables. De belles maisons entourées de méchantes cabanes, des rues infestées de mendians, indiquaient d'une manière certaine que le pouvoir et les richesses n'y sont pas, à beaucoup près, également distribués.

Après avoir vu ce que *Gersau* pouvait nous offrir de curieux, nous remontâmes sur notre barque et continuâmes notre voyage. Le canton de *Schweitz* se montrait alors en perspective au-devant de la proue de notre bateau. C'était un vaste amphithéâtre de coteaux s'élevant pittoresquement les uns au-dessus des autres, et sur la pente desquels se déployait la ville de *Schweitz*; ils étaient couronnés d'immenses forêts de sapins, couronnés à leur tour par deux pics gigantesques. Le port de ce canton sur le lac est *Brunnen*; le chemin qui conduit de ce dernier endroit à *Schweitz* n'est qu'une promenade agréable. Il est peu de voyageurs de ceux qui prennent la route du lac, qui se refusent le plaisir de se détourner un peu de leur route et d'aller par ce che-

min délicieux , visiter le lieu qui a donné son nom à la Suisse.

Les côtes du lac sur lequel nous voguions, ont été le théâtre des actions les plus importantes pour la Suisse ; de même que les bords de la Méditerranée ont été celui des événemens les plus mémorables qui se soient passés dans le monde. A *Brunnen* fut ratifié le traité d'alliance entre les cantons de *Uri*, de *Schweitz* et d'*Underwald* qui les premiers proclamèrent leur indépendance. A *Grutlen* , village sur la côte opposée au pied du Selisberg , les trois braves à qui la Suisse doit son indépendance, arrêtèrent le plan de leur glorieuse insurrection. La chapelle de *Guillaume Tell*, que nous vîmes bientôt après sur notre gauche, suspendue parmi des rochers, consacre l'endroit où *Tell* s'échappa après avoir sauté à terre et repoussé de son pied nerveux la barque du gouverneur *Geisler*. Ce fut au milieu d'une tempête excitée pas ces vents souterrains qui rendent quelquefois la navigation de ce lac dangereuse.

Quel lieu dans le monde peut en effet mieux que celui-ci inspirer un projet vaste et généreux ! Lequel peut offrir un plus beau théâtre

pour une action désespérée et sublime ! Le lac dont la direction est, en général, jusqu'à *Brunnen*, de l'ouest à l'est, subit ici un étranglement très-marqué et tourne au sud. Cette dernière branche qui prend le nom de lac d'*Uri*, passe pour avoir une profondeur de six ou sept cent pieds. Dès son entrée, des rocs aigus, bizarres dans leurs formes et dans leurs couleurs, sortent immédiatement des eaux. Après les avoir passés, on entre dans un golfe imposant, effrayant. Ce n'est plus qu'un abîme, resserré entre des rochers noirs, menaçans, tantôt nus, tantôt revêtus par intervalles de touffes de pins ou de hêtres. Quelquefois au travers de ces bords inégalement découpés, on entrevoit, par échappées, des montagnes habillées de forêts jusqu'à leur ceinture et dont les sommets s'élèvent ensuite en montrant tantôt des escarpemens, tantôt des végétations. Leur énorme hauteur retrécit le lac.

Nous avancions en silence. Notre attention fixée sur tant d'objets nouveaux, sur une nature si sauvage, nous rendait muets. Nous avions peur de distraire ou d'être distraits par une communication mutuelle de nos pensées.

Ayant oublié que la fin de notre navigation était plus périlleuse que le commencement, nous avions perdu plusieurs heures de la journée à *Brunnen*. La nuit s'avançait et les ombres en variant les aspects, les rendaient plus terribles. Heureusement l'air était tranquille et le lac immobile : le silence du soir n'était troublé que par le bruit monotone de nos rames, et par le son lointain des cloches d'Altorf qui venait mourir en rasant la surface de l'eau. Nous avions passé par toutes les gradations de la lumière depuis l'éclat embrasé du soleil couchant, jusqu'aux plus sombres ténèbres de la nuit, avant que la lune fût parvenue à escalader les sommités qui nous entouraient. Elle montra enfin son globe radieux, et sa clarté argentine frappa en même tems les flancs rembrunis des rochers, le verd foncé des arbres et le miroir brillant des eaux. Ses rayons sereins auraient dissipé nos craintes, si notre navigation nocturne, parmi des sites si sauvages nous en avait par hasard inspiré.

Ce fut presqu'à regret que nous arrivâmes à *Fluellen* où nous devions débarquer et monter à cheval pour nous rendre deux milles plus loin, à *Altorf*.

CHAPITRE XI.

Altorf. — Guillaume Tell. — Montée du Saint-Gothard. — Wassen. — Vallée de Schellenen. Pont du Diable. — Vallée d'Urseren.

MALGRÉ notre impatience de gravir le *St.-Gothard*, nous aurions été impardonnables de ne pas nous arrêter quelques heures à *Altorf*, capitale du canton d'*Uri*, berceau glorieux de la confédération helvétique.

Il n'y a que deux cents ans que l'arbre au pied duquel fut lié le fils de Guillaume Tell existait encore. Dans cet endroit sacré on a bâti une espèce de tour peinte ; et à peu de distance, à la place d'où l'on dit que le père lança la flèche qui abattit la pomme de dessus la tête de son enfant, on a élevé une fontaine nommée la *Fontaine de Tell*, et décorée de la statue de ce libérateur de son pays.

Ah ! sans doute il manque quelque chose à l'homme dont le cœur n'éprouve aucun battement en foulant aux pieds cette terre sacrée. Un de ces gens qui mettent tout en problême, et qui sont perpétuellement en guerre avec

les traditions sublimes qui agrandissent notre ame en lui retraçant de glorieux souvenirs, a avancé dans un ouvrage publié à Berne, il y a environ trente ans, que toutes les actions romanesques attribuées à *Guillaume Tell*, appartiennent à un Danois nommé *Toko*, qui leva l'étendard de l'insurrection contre *Harold*, roi de Danemarck, vers le dixième siècle. Ce triste commentateur ne savait pas combien il causerait de regrets au voyageur philosophe, en lui apprenant que l'hommage que, dans son enthousiasme, il avait rendu à la statue de Guillaume Tell, devait être reporté à *Toko*. On prétend qu'à la vérité il y a une funeste ressemblance entre le récit des historiens danois et la tradition de *Guillaume Tell*. Il y a eu une pomme abattue, une mâle réponse adressée au tyran; mais une de ces actions n'exclut pas l'autre.

Quoi qu'il en soit, le conseil souverain de Berne fit brûler le livre; et j'avoue que je me sens portée à excuser cette vengeance. *Tell* est, en Angleterre aussi-bien qu'en Suisse, le héros de notre enfance. L'histoire merveilleuse de la pomme, entre dans les premières

leçons que l'on nous donne : qui de nous pourrait souffrir que ce tribut d'admiration payé, dès nos plus jeunes ans, au héros d'*Altorf*, fût transporté à un autre homme, à un autre pays, à un autre siècle ?

Ce qui plaide en faveur de l'historien Toko, ou plutôt de l'auteur qui le cite, est la modestie avec laquelle il exprime ses doutes. S'il avait vécu de notre tems il aurait fait peut-être, sans scrupule, de Guillaume Tell et de Toko lui-même, des êtres allégoriques, comme M. Dupuis et quelques-uns de ses disciples ont fait de plusieurs personnages de l'antiquité. A la vérité les idées extravagantes de ces Pyrrhoniens de nouvelle date, ont été traitées avec beaucoup plus de sévérité que la fable de l'historien Bernois ; car, comme l'a très-bien dit Rousseau, brûler n'est pas répondre, et l'infaillibilité d'un conseil souverain en matière de critique, peut être révoquée en doute ; mais qui relèvera les allégoristes écrasés de tout le poids de la logique du célèbre Priestley ?

Après être parti d'Altorf nous fîmes trois lieues le long d'une vallée au bas de laquelle

la *Reuss* roule avec la rapidité commune à toutes les rivières de Suisse. A six milles d'Altorf, environ, nous passâmes près d'une chapelle située dans une prairie, et dont la façade est ornée d'une peinture qui représente une chasse au cerf; c'est un bizarre ornement pour un édifice religieux. On nous apprit que la prairie fut autrefois une place d'assemblée du peuple; elle est appelée *Jag-Mat*, ou *le Pré de la Chasse;* et le jour de St.-Marc, tout le pays s'y rend en procession.

Des rochers revêtus de touffes d'arbres de diverses espèces, bordent cette vallée, qui a un air riant et fertile, jusqu'au village de *Stag*. Mais de-là les Alpes s'élancent dans les airs, et nous commençâmes alors à gravir cette masse qui n'est encore que la base du Saint-Gothard. La pente devient tout-à-coup si rapide, qu'il faut quelqu'adresse pour se tenir en selle. La rivière qui auparavant coulait mollement et à son aise dans la vallée, ici contrariée par des rocs, dispute son passage, et l'on ne l'apperçoit plus qu'à de grandes profondeurs. Des monts couverts de sapins s'élevaient de chaque côté à perte de vue, et ils étaient quelquefois sillonnés par des

torrens qui, croisant notre chemin, se pré-précipitaient dans la *Reuss*, dont les accidens nous fournissaient, à chaque minute, un nouveau sujet d'admiration.

Les montagnes se resserraient à mesure que nous avançions ; elles ne laissaient plus qu'un étroit passage à la rivière écumeuse qui semblait quelquefois s'irriter de l'obstacle, et, après l'avoir surmonté, s'échapper en fureur de cascades en cascades. Pendant long-tems la route est sur le flanc gauche du précipice ; mais un autre précipice l'interrompant brusquement, un pont d'une construction hardie nous transporta sur l'autre montagne, jusqu'à ce qu'un obstacle pareil nous força de retraverser encore le torrent.

Nous nous arrêtâmes au milieu d'un de ces ponts pour contempler les masses entre lesquelles nous étions resserrés et le gouffre qui s'enfonçait sous nos pieds. Lorsqu'on s'avance au bord du pont pour sonder cette vaste profondeur, le premier sentiment qu'on éprouve est celui de la terreur. On craint que l'appui qui vous retient ne s'écroule avec vous et ne vous plonge dans l'abîme ; il faut quelques instans pour calmer cette pénible sensation ;

alors elle est remplacée par une admiration plus douce, mais enivrante, qui remplit et gonfle le cœur à mesure que les yeux se promènent sur ces merveilles accumulées.

Le nom de ce pont est, dans le langage du pays, le *Saut du prêtre;* il reste à savoir si le saint homme sauta dans le précipice ou bien par-dessus; c'est un point de critique difficile à éclaircir. Quoi qu'il en soit, il est impossible d'entendre parler d'un saut dans cet endroit sans frémir de tous ses membres.

La route jusqu'à *Wassen* est on ne peut pas plus romantique. Quelques-uns de ces sauvages torrens, dont la plupart sèment, en mugissant, la dévastation sur leur passage, sont ici apprivoisés par la main de l'homme; des moulins à scie, et d'autres machines, sont mis en mouvement par leur rapide impulsion. Nous nous arrêtâmes dans ce village pour nous reposer des fatigues de la montée. Le vent frais des montagnes s'y fesait déjà sentir et nous causa une agréable sensation après la chaleur concentrée qui nous avait étouffés dans le fond du vallon. C'était un dimanche; le tems était beau, et le village était rempli des montagnards des environs, qui s'y étaient

rendus, non-seulement pour y faire leurs dévotions, mais pour tirer au blanc. C'est un exercice qu'ils pratiquent dans tous les cantons, non-seulement par amusement, mais par obligation; il faut, sous l'inspection des magistrats, qu'ils tirent un certain nombre de coups de fusil dans l'année, afin qu'on soit assuré que leurs armes sont en état, qu'ils n'ont pas perdu l'habitude de les manier, et qu'ils sont toujours prêts pour la défense du pays.

Nous n'appercevions encore près de nous aucunes traces de neige, si ce n'est les nombreux torrens qui roulaient du haut des montagnes, et qui étaient très-enflés par une cause qui, dans les pays sans glaciers, les aurait mis à sec : la chaleur et la sécheresse du tems occasionnait, à cette époque, des fontes considérables.

Les aspects autour de *Wassen* sont étonnans par leur variété aussi-bien que par leur beauté. On s'apperçoit, après avoir passé ce village, qu'on est dans un pays où l'homme est continuellement en guerre avec la Nature. D'un côté la montagne est dépouillée de son vêtement de sapins, et montre, au

lieu de leur sombre verdure, un flanc dépouillé, raboteux, de sable ou de gravier, semé du débris de quelques troncs d'arbres. Ce que nous voyions n'était que les traces d'une *avalanche*. Dans des lieux où des forêts entières d'arbres grands et robustes sont balayées en un instant, quelle défense l'homme peut-il opposer à de si puissantes causes de destruction ? Les habitans néanmoins vivent tranquilles au milieu de ces dangers. Ils bâtissent leurs maisons dans une position telle, et suivent une telle méthode de construction, que si le fléau vient à se diriger sur eux, il peut passer par-dessus leurs têtes sans leur faire de mal. Ils appellent à leur aide les rochers; ce sont leurs auxiliaires contre de pareilles invasions. Mais les rocs eux-mêmes, ces contemporains du tems, cèdent quelquefois à l'impétuosité des avalanches.

Jusqu'à présent la majesté des sites avait été adoucie par intervalles; quelques habitations, quelques bouquets de verdure répandus parmi ces déserts, en tempéraient l'austérité : ils commencèrent à n'être plus qu'imposans et terribles, surtout après le petit village de *Gestinen* et le torrent de *Meyen*,

qui croise la route pour aller grossir les eaux de la *Reuss*. Plus de pins ne balancent leurs têtes dans les airs ; aucun buisson ne montre plus son épine fleurie ; et l'aride chardon lui-même, avec son armure piquante, a cessé d'avertir le piéton de l'existence d'un être organisé.

Nous étions alors au milieu de l'été ; nous avions vu, trois lieues auparavant, de riches moissons qui appelaient la faucille, des arbres chargés de fruits, toutes les marques enfin de l'abondance, de la végétation, de la vie. Dans la nouvelle région où nous entrions, tout au contraire était mort ; c'était plus que l'hiver, c'était un hiver éternel. Aucun signe de reproduction ne fesait naître l'espérance ; l'impossibilité d'un changement était empreinte de toutes parts. Quelquefois d'immenses piles s'élevaient à nos côtés, non moins hautes que de grandes montagnes ; d'autres fois elles laissaient entre nous et leur base, de vastes espaces remplis de débris pierreux qui paraissaient détachés de leurs flancs, et n'offraient à l'œil que des champs de rocs labourés.

Cette route qui, en été, est passablement

effrayante, devient éminemment dangereuse pendant l'hiver, par les fréquentes avalanches qui se précipitent de ces hauteurs inaccessibles. Ces vastes agens de destruction sont quelquefois suspendus si légérement sur la tête du hardi voyageur, que les muletiers remplissent de foin les sonnettes de leurs animaux, et défendent aux gens de leur caravane de prononcer un seul mot. Le moindre ébranlement de l'air pourrait avertir le terrible ennemi qui les guette et n'attend qu'un signal pour les écraser. Dans tous les endroits où il a fait quelque victime, de petites croix, placées sur les côtés de la route, en conservent le triste souvenir. On tâche encore de prévenir des accidens de ce genre en tirant à l'avance des coups de fusil pour provoquer la chute de l'avalanche lorsqu'elle ne peut encore atteindre les voyageurs.

De gros fragmens de rochers s'avancent quelquefois fièrement comme pour barrer le passage. Il en est un de beau granit qui borde la route et qu'on appelle la *pierre du diable*, parce qu'à l'occasion d'un démêlé qu'il y eut entre les gens du pays et le diable, celui-ci l'apporta là, dans l'intention de renverser un des

des ouvrages qu'il avait eu la complaisance de construire, comme chacun sait.

Si la superstition est pardonnable quelque part, sans doute c'est ici où l'imagination croit voir par-tout les traces d'une agence surnaturelle. Si les poètes épiques, depuis le vieil Homère jusqu'à notre sublime Milton, avaient vu la vallée de *Schellenen* avant de décrire leur Tartare et leur *Pandemonium*, ils auraient pu y ajouter quelques traits d'horreurs et quelques gentillesses infernales. Le diable cependant n'est point, aux yeux de ces bons montagnards, un ennemi malfesant, ingénieux pour le mal, ainsi qu'il l'est pour les habitans des plaines et de nos pays *éclairés* ; quoiqu'il ait choisi pour sa demeure ce cahos de la nature, il est assez bonne personne, et loin de se dérober aux regards comme certaines autres puissances, il a pris tous les soins imaginables pour rendre son palais accessible, en perçant des rochers, en jetant des ponts à travers des précipices, etc. ; ouvrages que lui seul, selon les habitans, pouvait exécuter, et par lesquels il a très-certainement bien mérité de la patrie.

On ne peut rien imaginer de plus hardi, de plus audacieux que la route qui parcourt cette vallée de *Schellenen*. Les obstacles qu'elle offrait paraissent insurmontables. Quelquefois, entre deux précipices, s'avance une chaussée, si étroite, qu'on a placé des quartiers de pierre sur les deux bords pour empêcher les voyageurs de tomber, soit à droite, soit à gauche ; et lorsque le roc présente un rempart impénétrable et vertical, alors le sentier tourne autour de ses flancs, supporté par des arcades, par des piliers qui vont chercher leurs points d'appui bien loin au-dessous, dans quelque crevasse, sur quelque pointe saillante, dont l'industrie des constructeurs s'est emparée, et le chemin ressemble alors à un chapelet suspendu contre le roc au-dessus de l'abîme.

Ce chemin qui varie de largeur depuis dix jusqu'à quinze pieds, permet toujours à deux mulets chargés de se croiser ; il est pavé presque par-tout, et le citoyen *Ramond* le compare à un ruban jeté négligemment sur les montagnes qu'il franchit.

Après avoir suivi pendant quelque tems

tous les détours capricieux de cette route, et parcouru des sites que l'imagination la plus féconde n'aurait jamais su créer et dont la meilleure description ne peut donner qu'une imparfaite idée, nous arrivâmes à cette œuvre de Satan, qu'on appelle le *Pont du Diable*. Cette construction nous parut moins merveilleuse que le site où elle est placée ; peut-être au reste était-ce parce que nous savions, d'après Milton, que l'*art pontifical* est la partie de l'architecture dans laquelle sa majesté infernale excelle par-dessus toutes les autres.

Nous nous arrêtâmes pour considérer à loisir ce passage imposant et célèbre. Des montagnes droites et élevées semblaient avoir fixé là le terme de notre course. La seule issue qui paraissait s'offrir était le lit du torrent, mais par cette embrasure, les eaux irritées tombaient par cascades sur des rocs brisés et remplissaient l'air de leur fracas et de leur écume.

Nous nous arrachâmes à regret de ces grands objets, et à la sortie du pont nous tournâmes un angle de la montagne, et par un chemin montant et difficile, nous par-

vînmes au bas d'un escarpement qui semblait nous fermer tout passage. Jadis un pont attaché à des ferrures scellées dans le rocher, et jeté sur le torrent, était le seul moyen d'aller plus loin ; mais de nombreux accidens forcèrent le gouvernement de chercher un autre moyen de continuer le chemin. Comme il est aussi impossible de franchir cette masse que de la déplacer, on prit le parti de la percer. Le trou a deux cent pieds de long ; sa hauteur et sa largeur en ont douze. Presque dès l'entrée cette route souterraine est dans les ténèbres ; une faible lueur qui y pénètre par une crevasse, ne sert qu'à en faire appercevoir l'obscurité. L'imagination pleine de tous les objets, si nouveaux, qui m'avaient frappée pendant ce voyage, j'avoue que ce ne fut pas sans quelque répugnance que je me plongeai dans cette nuit profonde qui réveilla toutes les sensations de terreur que j'avais éprouvées.

Au sortir de cette caverne, le paysage qui se déploie aux yeux semble un prestige. Aucune baguette magique, aucun coup de théâtre ne peut changer aussi rapidement la scène, ni offrir un contraste plus marqué avec

ce qu'on vient de voir. Un instant auparavant nous étions au milieu du chaos ; c'était le bouleversement du monde ; et après avoir eu le tems de nous recueillir pendant une marche ténébreuse, lorsque toutes les impressions effrayantes que nous avions successivement éprouvées étaient venues s'amonceler à la fois dans notre cerveau, tout-à-coup la nature se montre à nous revêtue des plus aimables couleurs et de toutes les grâces de son enfance : tout est fraîcheur, vie et beauté ravissante. Le fond aride et pierreux qui séparait les montagnes devient un frais vallon, où des sentiers unis circulent dans de vertes prairies ; au lieu d'errer sur des précipices escarpés, des rocs décharnés, l'œil se promène sur la molle ondulation des côteaux ; le désert sauvage est remplacé par une plaine cultivée, fertile et habitée ; et le torrent écumeux et bruyant se change en un paisible courant dont l'onde limpide glisse sur un lit de sable, ou qui, sur un fond de cailloux, murmure de quitter un séjour si joli.

Vers le milieu de cette délicieuse vallée, qui a environ trois milles de long et deux de

large, et qu'on nomme la vallée d'*Urseren*, est le village d'*An-der-matt*. Il ne paraît pas ancien et il est préservé de la chute des avalanches par une petite forêt de pins que les habitans conservent avec un respect religieux. Les bois sacrés chez nos ancêtres n'étaient pas plus inviolables; on nous dit même que le profane qui oserait porter la hache dans celui-ci, serait puni de mort.

Un de mes compagnons de voyage présuma que cette vallée était originairement un lac. Il en donna plusieurs raison géologiques, il supposa que le desséchement de ce lac avait été occasionné par quelque fracture, et que les eaux, en s'échappant, avaient laissé à découvert la vallée actuelle. Elle est très-bien cultivée, si l'on peut dire cela de pâturages garnis de troupeaux; mais il y manque cependant une production bien nécessaire pour une contrée si élevée: le tems avait été fort beau toute la journée et le soleil n'avait cessé de verser sur nous ses plus purs rayons, depuis le moment de notre entrée dans la vallée, jusqu'à celui où nous atteignîmes le village de *Hospital* à son extrémité; eh bien! malgré cela, l'offrande la plus agréable que

nous reçûmes en arrivant, ce fut un fagot pour nous réchauffer; mais ces fagots, les villageois sont obligés de les aller chercher à grand-peine dans les gorges inférieures, car leur vallée ne produit point de combustibles.

Suivant la tradition populaire cette vallée n'a pas toujours été si dépourvue de bois: les paysans prétendent que leurs collines en étaient couvertes autrefois, mais qu'un puissant magicien, demeurant dans quelque lieu plus élevé et moins agréable, avait été jaloux de leur bonheur; que non-seulement il avait brûlé les forêts, mais qu'il avait encore enchanté le sol de manière qu'il a toujours été depuis incapable d'en produire. Ce magicien ne pouvait pas leur jouer de plus vilain tour, car chez eux le bois est de première nécessité. Quelques écrivains ont conjecturé que le feu pouvait en effet avoir, par accident, consumé les bois de ce canton et que les nouveaux arbres qu'on avait essayé d'y planter, n'ayant plus pour abri d'autres arbres anciens et vigoureux, n'avaient jamais pu opposer aucune résistance aux vents violens

qui, descendant des monts, s'engouffrent dans cette vallée.

On a remarqué que la plupart des vallées de la Suisse sont dans le même cas. Le terrain qui garnit le penchant des montagnes, cède ; les arbres qui ont leurs racines au-dessus, n'étant plus appuyés, s'éboulent ; les bois inférieurs, après avoir perdu ce rempart contre la violence des ouragans, sont renversés. Alors la neige s'amoncèle sur ces montagnes ; au retour du printemps, elle se fond en torrens qui entraînent ce qui reste de terre végétale, et la montagne nue, décharnée, devient dès-lors le domaine des avalanches qui menacent continuellement l'habitant, s'il en reste dans ces régions et le voyageur s'il est obligé de les traverser.

La vallée d'*Urseren* est sous la protection, ou plutôt elle est sujette du canton d'Uri. Elle fesait autrefois partie de l'empire, et l'abbé de *Dissentis*, dans les grisons, exerçait sur elle plusieurs droits seigneuriaux. La maison d'Autriche en disposa, au commencement du quatorzième siècle, en faveur de Henri de l'Hospital, gentilhomme d'Uri, puis elle fut violemment transférée à Conrad

de Moos, autre gentilhomme du même pays. Le passage qu'elle offre a souvent été un sujet de querelles, une fois les habitans, aidés par l'abbé, firent la guerre à leurs voisins du canton d'Uri; une autre fois, aidés du canton d'Uri et de deux autres, ils traversèrent le St.-Gothard, et combattirent les habitans de la vallée Levantine, qui sont maintenant sujets de la même République.

D'autres débats s'étant élevé entr'eux et l'abbé, débats où il y avait toujours du sang répandu, ils finirent par traiter avec leurs alliés d'Uri, et au commencement du quinzième siècle se débarrassèrent du soin de défendre leurs droits, en les mettant entre les mains de ces voisins plus puissans, auxquels d'ailleurs ils devaient de la reconnaissance pour l'appui qu'ils en avaient toujours reçu. Ils se réservèrent toutefois quelques priviléges municipaux, tels que l'élection de leurs propres magistrats, et le droit de juger leurs causes civiles et criminelles, sauf l'appel au canton.

La vallée renferme deux villages autres que ceux dont j'ai parlé, qui sont les communes les plus élevées de l'Europe. Les affaires spirituelles de la vallée sont sous la direction

de l'évêque de *Coire*. Jadis les habitans choisissaient leurs prêtres qui étaient sujets à la confirmation de l'évêque et de l'abbé Dissentis. Depuis peu c'est un capucin d'Uri qui est administrateur des choses saintes.

CHAPITRE XII.

Sommet du St.-Gothard. —Étymologie de ce nom. —Descente de cette montagne. —Torrent du Tésin.

NOUS passâmes la nuit au village de *Hospital*, et le jour suivant nous commençâmes à gravir ce qui est véritablement le *Saint-Gothard*, dont les monts que nous avions franchis jusques-là n'étaient, à proprement parler, que la base. Nous n'étions plus environnés d'horreurs et plongés dans le chaos comme auparavant ; la montée n'était ni très-rapide, ni dangereuse. Nous vîmes par-tout des traces de végétation ; le myrte des montagnes, l'hellébore blanc, et d'autres plantes buissoneuses, particulières à ces régions élevées, étaient alors en fleurs.

La *Reuss*, qui devenait toujours plus modeste à mesure que nous approchions de sa source, ne se trouvant plus alimentée par les eaux de la vallée d'Urseren et des hauteurs qui la dominent, n'était qu'un humble ruisseau. Elle présentait de tems en tems des

cascades bizarres qu'on pouvait franchir d'un saut sans risque et sans frayeur. Nous avions souffert du froid pendant la nuit ; ce qui nous fesait craindre d'en souffrir davantage avant d'atteindre le sommet de la montagne ; mais l'exercice et les rayons bienfesans du soleil nous en préservèrent.

Nous avions toujours espéré que des hauteurs où nous nous élevions, nous pourrions découvrir de vastes et magnifiques étendues de pays ; mais nous étions bientôt parvenus à la cime d'une des plus hautes montagnes de l'Europe, sans jamais avoir vu à plus de deux lieues de distance. A quelqu'endroit de notre route que nous fussions, si nous regardions en avant, nous n'appercevions rien que la montagne qu'il nous fallait gravir ; et quand nous étions au haut de celle-là, une autre lui succédait ; quand nous regardions en arrière, les accidens naturels que nous avions passés, les détours des gorges, les croupes saillantes bornaient également notre vue ; sur la droite et sur la gauche, nous étions resserrés entre les masses qui formaient les flancs du vallon. Mais entre *Urseren* et le sommet du St.-Gothard, nous eûmes la jouissance d'entrevoir,

par une échappée, du côté du Nord, le riche amas de tous les monts que nous avions parcourus, et de beaucoup d'autres, à une distance considérable; quelques-uns étaient dorés par le soleil; d'autres étaient enveloppés de nuages qui roulaient comme une mer agitée, loin dessous nos pieds.

En dépit du soleil, nous nous apperçûmes pourtant que nous étions parvenus au séjour des frimats. Aux riches herbages d'*Urseren*, avait succédé une herbe rude et noirâtre, remplacée à son tour par des mousses ou par le roc pelé. Quelques arbustes rabougris essayaient par fois de se montrer, et leurs efforts impuissans attestaient la proscription étendue à pareilles hauteurs sur tout le règne végétal.

Enfin nous parvînmes au sommet du *Saint-Gothard*. Un capucin vint au-devant de nous et nous offrit obligeamment des rafraîchissemens. Pendant trois ou quatre mois de l'année, ces bons capucins doivent avoir assez de distraction; il n'est pas de lieu sur la terre, de moitié moins élevé que celui-ci, où l'on voie autant de personnes de tous états et de tous caractères. Chaque hôte nouveau a beaucoup

à dire et beaucoup à apprendre ; et ces hermites, quoiqu'élevés au-dessus du monde, sont aussi à portée que personne de connaître les sottises et les folies qui y abondent. Ils nous dirent que la veille de notre arrivée un train nombreux de chevaux, de bœufs, de mulets et autres animaux, avait passé à la suite d'un grand personnage qui avait fait monter par eux sa voiture depuis le bas de la montagne, afin de jouir de la gloire d'avoir traversé le *St.-Gothard* en carrosse. Comme nos compatriotes sont connus pour être à-peu-près les seuls capables d'une telle expérience, le capucin conjectura tout de suite, à la vue de cette longue procession, que si ce n'était l'empereur d'Allemagne, ou bien un bourgmestre de Berne, les deux plus importantes personnes dont il eût jamais entendu parler, ce devait être un lord anglais. Il ne se trompait point dans cette dernière conjecture. C'était un lord qui, pour la raison énoncée plus haut, avait couru les risques de se rompre cent fois le cou parmi des précipices, qu'il aurait traversés sans danger à cheval ou en litière.

Une témérité du même genre avait, peu de

tems auparavant, coûté la vie à un autre lord anglais, qui, malgré les avis répétés de ses conducteurs, avait voulu descendre, en nageant, une cataracte du Rhin près de Reinfeld. Il fit l'expérience fatale et périt misérablement avec un camarade, brisés en mille morceaux sur les rochers.

Dans l'hiver la société de ces pères se borne aux visites des muletiers qui traversent cette chaîne de montagnes en toute saison, en dépit des neiges et des avalanches. Dans leur hospice, le pauvre voyageur, battu par la tempête, exténué, transi, trouve de la nourriture et du repos. Ils ne demandent rien en retour, pas même au voyageur opulent; à la vérité celui-ci laisse communément, avant de partir, une pièce de monnaie sous son assiette, afin de pourvoir aux besoins des voyageurs indigens. Mais la principale ressource de ces pieux cénobites pour entretenir leur louable établissement, est de quêter dans une tournée qu'ils font une fois l'an dans toute la Suisse. Les ordres monastiques auraient bien mérité de l'humanité et ils auraient subsisté plus long-tems, s'ils s'étaient voués tous à des fonctions aussi utiles, et s'ils avaient été les

bienfaiteurs de la société, au lieu d'en être les fardeaux.

Selon les historiens le nom de *Gothard* fut donné à cette montagne avant l'établissement du christianisme, d'après le nom de la divinité qu'on y adorait *Gothard*, qui signifie Dieu du sommet, Dieu élevé par-dessus tout. La canonisation de la montagne n'eut lieu qu'au douzième siècle, où le pape Clément II, fidèle à la politique de l'église romaine, enchaîna un Dieu païen désormais vaincu, au char de triomphe de la foi chrétienne. Les hautes montagnes sont appelées, dans l'Écriture, *montagnes de Dieu;* et quoique les sacrifices dans les lieux hauts soient regardés, dans ce livre, comme une idolâtrie; cependant si les temples les plus agréables au grand Être ne sont pas ceux qu'a élevés la main des hommes, quel autre, après un cœur pur, est plus digne de lui, que le sommet de ces masses énormes qui nous offrent sur la terre l'image, faible encore, mais la plus rapprochée possible, de sa grandeur et de son éternité?

Nous avions espéré qu'arrivés au sommet du *St.-Gothard*, notre vue s'étendrait d'un côté

côté sur toute la Suisse, et de l'autre plongerait en Italie, et que nous serions en un moment dédommagés de toutes nos fatigues ; mais cette plate-forme, si élevée au-dessus du niveau commun de la terre, n'est elle-même qu'une profonde vallée comparée aux pics, aux rochers qui la bordent. Tout ce qu'on voit dans ce désert, c'est l'habitation des capucins et les lacs qui en sont proches. Et quand même nous serions parvenus à atteindre la cime d'un de ces rocs qui nous entouraient, qu'aurions-nous apperçu sous nos pieds ? Un chaos de rochers, de montagnes entassées parmi des nuages et des vapeurs, et au-dessus de nous des sommets couverts de neige; car nous n'étions pas encore dans la région des glaces éternelles. On nous dit que les minéralogistes et ceux qui vont à la recherche des cristaux abondans dans ces montagnes, sont les seules personnes qui osent affronter le danger de ces terribles escarpemens.

A peu de distance de l'hospice, nous vîmes trois ou quatre petits lacs d'un quart de mille d'étendue, mais d'une profondeur considérable. Ce sont les sources du *Tésin*

et de la *Reuss*. L'un va joindre le Pô et se jeter avec lui dans l'Adriatique ; l'autre est une des nombreuses rivières qui grossissent le Rhin dans son cours vers l'Océan germanique.

Dans une de nos promenades autour de l'hospice nous vîmes les restes d'une avalanche, tombée de manière qu'elle formait une arche superbe par-dessus le torrent du *Tésin*; les eaux, par leurs efforts réitérés, s'étaient ouvertes un passage ; mais le ceintre avait résisté aux attaques de l'été ; il semblait se complaire sous la nouvelle forme qu'il avait adoptée, et s'être fixé là pour toujours. Nous passâmes sur ce pont de glace, et mes compagnons de voyage s'amusèrent à un jeu fort peu usité dans le mois de juillet : celui de se jeter des balles de neige.

La température de ce lieu, quoique variable, souvent dans l'espace d'un seul jour, était cependant en général plus constante que dans les régions inférieures, suivant ce que nous dirent les religieux.

Dans de certains instans les zéphirs de la chaude Italie surmontant les hauteurs infé-

rieures, parvenaient de sommets en sommets, au haut du *St.-Gothard*, et y répandaient en passant, de courtes sensations de l'été. D'autres fois les religieux, jouissant d'un tems serein et d'un soleil éclatant, voyaient arriver d'en-bas, des voyageurs trempés par la pluie. Mais quant aux rigueurs de l'hiver et aux orages qui les assaillent pendant six ou sept mois de l'année, il paraît, d'après les discours des capucins, que je ne peux m'en former aucune idée, et qu'il faudrait, pour pouvoir en parler ici, que j'eusse passé avec eux une saison comme celle-là. J'aime mieux n'en rien dire.

Nous dîmes adieu à notre moine obligeant, nous promettant de passer une journée dans son hospice à notre retour, et nous commençâmes à redescendre la montagne du côté de l'Italie. Cette descente, quoiqu'excessivement rapide, est néanmoins praticable à cause d'un excellent pavé; elle suit le flanc de la montagne, et, dans ses fréquens retours, conduit sans beaucoup de peine le voyageur jusqu'à sa base. Nous n'osâmes cependant pas risquer ce trajet à cheval, d'autant plus que nos chevaux n'étaient pas accoutumés aux

montagnes. Comme nous descendions à notre aise, nos mulets, que nous avions laissés au couvent, nous atteignirent et nous firent admirer leur pas ferme et assuré sous de si gros fardeaux. Nous vîmes ensuite une nombreuse caravane venant d'Italie : rien de plus agréable et de plus frappant que le tableau mouvant qu'elle nous offrait en circulant dans les détours des chemins tortueux qui montaient jusqu'à nous. Nous eûmes quelque peur que la rencontre d'un si grand nombre de mulets dont les flancs élargis par des paniers, semblaient tenir toute la route, ne leur devînt fatale ; en se croisant, le moindre petit choc pouvait en renverser quelques-uns à une immense profondeur. Mais ces animaux paraissent connaître le danger et les précautions nécessaires pour l'éviter. Ils passent d'un et d'autre côté de la route, sur l'extrême lisière du chemin ; et l'on voit avec étonnement le panier de celui qui est sur le bord extérieur, s'avancer suspendu au-dessus de l'abîme.

Après avoir descendu long-tems, nous tournâmes la tête pour considérer les hauteurs d'où nous venions : loin dans les airs nous apperçûmes le *Tésin*, qui semblait venir

du ciel, et qui s'élançait avec impétuosité sur des rochers escarpés. L'œil le perdait un instant, puis le retrouvait au-dessous, franchissant un autre précipice, où, arrêté par des rocs, des aspérités, il était contraint de se diviser en plusieurs branches écumeuses. Il disparaît de nouveau; mais tout-à-coup forçant son passage entre deux masses de granit taillées à pic, il sort, se déploie, et tombe en nappe environnée de vapeurs. Vous ne pouvez plus le suivre; mais à côté du lieu d'où vous le contemplez passent plusieurs petits ruisseaux tranquilles et sinueux : c'est encore lui. Tous ces courans se réunissent enfin, et fuient au loin en petites cascades.

Les alentours de ce lieu sont nus; on est encore à une grande élévation; mais la végétation commence à sourire. Les montagnes sont encore considérables et sauvages; mais leur aspect s'adoucit à mesure qu'on descend; et les précipices deviennent si peu dangereux, que des personnes de notre compagnie s'amusèrent à grimper sur les hauteurs qui bordaient la route, et nous rejoignirent plus bas, au passage d'un pont, avec une récolte de jolis cailloux qu'ils avaient ramassés sous

leurs pas ; ces montagnes sont des trésors inépuisables pour des minéralogistes. Nous eûmes de longues discussions sur le *mica*, le *quartz* et les *schorls ;* mais comme je commençais à n'y plus rien comprendre, je me mis de nouveau à contempler les sites pittoresques dont j'étais entourée et je laissai à nos naturalistes à décider si la montagne qui nous portait, contenait plus de *feld-spath* que de *granit verd.* Cependant sans être fort avancé dans la science des pierres, on ne peut s'empêcher d'admirer la profusion, la variété de ces objets inanimés. La route est en quelques endroits jonchée de fragmens de minéraux entraînés par les eaux du haut des montagnes et qui flattent la vue par leurs couleurs ; ou l'éblouissent par leurs étincelles.

A moitié chemin, entre l'hospice et le premier village italien, on passe sur un pont où le *Tésin*, enflé par un torrent qui vient le joindre d'une gorge voisine, et comme excité par son nouveau compagnon, roule de nouveau avec rage et en désordre parmi des rochers. Quelques végétaux essayent ici de se montrer : des mélèzes nains soulèvent leurs têtes modestes ; et la rose des Alpes, le myrte

de montagne, bordent agréablement le chemin et exhalent en vain leur faible parfum dans ces solitudes.

De-là jusqu'au bas de la montagne, la descente rapide qu'on parcourt est tout-à-fait pittoresque. La verte vallée dans laquelle *Airolo* est situé, s'ouvrit bientôt devant nous parsemée de villages; aux déserts dont nous sortions succéda tout-à-coup une région habitée par les hommes; agréable tableau avec lequel contrastait magnifiquement let sombres forêts de pins qui garnissaient un côté du vallon, et quelques montagnes, peu considérables à nos yeux, qui venaient d'être frappés par des masses plus grandes, sur lesquelles un soleil d'été poursuivait quelques restes de neige, dernières traces de l'hiver.

CHAPITRE XIII.

Vallée Levantine. — Airolo. — Nouvelles cascades du Tésin. — Prêtres joyeux.

NOUS entrâmes dans la vallée Levantine à *Airolo*, qui est un bourg bien bâti, en pierres, au pied du *St.-Gothard*, et le principal entrepôt des marchandises qui passent d'Italie en Suisse, ou de Suisse en Italie.

L'avidité commerçante que ne peuvent intimider ni les rochers suspendus, ni les subites avalanches, ni les gouffres profonds, fut la première à tracer l'audacieux sentier qui franchit le *St.-Gothard*, la plus haute montagne de l'Europe après le *Mont-Blanc*. On lui doit d'avoir lié par des relations réciproques, deux peuples entre lesquels la Nature semblait avoir élevé une barrière insurmontable.

La fille de l'aubergiste d'*Airolo*, personne gentille et bien tournée, nous parla d'elle-même comme d'une montagnarde sauvage, mais avec tant de coquetterie et en si bon italien, que je suis sure qu'elle aurait été désolée d'être crue sur sa parole. Elle me

rappela une expression de *J. J. Rousseau*, qui a dit quelque part qu'il avait quitté Paris pour s'aller civiliser dans les bois.

Après *Airolo*, nous voyageâmes pendant quelques heures sur un terrain plat; ce qui nous parut agréable après tant de routes escarpées. Le *Tésin* partageait le fond de la vallée, et accru des torrens que versent les montagnes qui la séparent du Haut-Valais et des Grisons, des vallées de Locarno et de Maggia, il forme déjà une belle rivière.

Un bruit de cascade nous invita à pénétrer dans un petit bosquet d'aulnes qui se trouvait sur notre droite, et nous vîmes un de ces torrens tributaires du *Tésin*, qui lui livrait ses eaux d'une façon singulière et gracieuse. Dans son état ordinaire un rocher le divise et il va se perdre dans la rivière en deux branches séparées; mais la chaleur avait en notre faveur augmenté son volume; il dédaignait de suivre son cours accoutumé; et ses eaux abondantes, franchissant l'obstacle, s'élançaient, par-dessus le rocher, fort avant dans la rivière, en formant une arche élevée et magnifiquement panachée.

La partie supérieure de cette vallée est

principalement cultivée en pâturages ; cependant nous vîmes en quelques endroits des paysans occupés à sécher du blé ; ils suspendaient leurs gerbes sur de longues perches attachées à d'autres perches plantées en terre, et disposées horisontalement les unes au-dessus des autres. Il y avait dans les mouvemens de ces Italiens une légéreté, une prestesse qu'ils n'ont point communiquées à leur souverain de l'autre côté des monts. Tous les quarts de mille, presque à chaque gorge des montagnes, une flèche blanche s'élance du sommet d'un clocher ; et à côté de ces hauteurs escarpées, parmi les paysages les plus agrestes, elles avertissent qu'on est dans un canton peuplé et civilisé. Bannie de toutes parts, réfugiée au sein de ces vallées champêtres, la religion paraît être le seul plaisir intellectuel de leurs habitans ; et le son monotone de la cloche lointaine, répété de vallons en vallons, berce le voyageur pensif dans de douces rêveries.

Le soir nous vit arriver à une maison où l'on perçoit un péage et qui est en même tems une très-bonne auberge. Depuis que nous avions quitté *Airolo*, nous avions suivi le *Tésin*, tantôt à droite, tantôt à gauche ; son

cours était égal et tranquille, et nous supposions que la jeune ardeur avec laquelle nous l'avions vu s'échapper de son lieu natal, était désormais appaisée, et qu'il allait constamment poursuivre sa marche sans écarts et sans bruit. Mais en descendant de cheval à *Dazio*, nous entendions le mugissement d'une rivière, et nous voulûmes profiter des dernières clartés du crépuscule pour envisager là cause de ce fracas.

Après avoir fait quelques pas, nous reconnûmes que la vallée que nous avions parcourue, était tout-à-coup fermée par d'immenses rochers à pic qui ne laissaient au *Tésin* qu'une étroite issue, avec un chemin à côté, conquis sur le roc par l'industrie de l'homme. Les eaux déjà contrariées par un pont construit en cet endroit, prenaient mille formes diverses, pour se faire jour au-delà de cet étranglement. Ici un bloc importun, énorme, s'opposant à la rapidité du courant, dans le milieu de son passage, élevait le niveau de l'eau et la forçait à s'élancer au loin pour retomber avec un bruit épouvantable dans un bassin inférieur. Là, le torrent s'échappant avec vélocité par une crevasse, allait se briser contre la

surface d'un roc ; et ses eaux, réduites en poussière humide, remplissaient l'atmosphère de vapeurs. Quelquefois les rochers creusés à leur base, pour procurer un passage au voyageur, avançaient au-dessus de nos têtes et du torrent leurs fronts gigantesques ; l'approche de la nuit augmentait encore le frémissement involontaire qu'ils nous causaient ; des bouquets de sapins variaient l'aridité des rochers ; le gracieux mélèze décorait, dans de certains endroits, le bord de l'eau ; et le saule pleureur, de ses branches flexibles et douces, venait de tems en tems caresser leur surface agitée.

La rapidité du courant a creusé le canal de la rivière à une grande profondeur au-dessous de la route, et nous vîmes confusément, à travers les ombres du soir, un pont suspendu par-dessus ce précipice ; mais il était trop tard pour poursuivre, et nous revînmes sur nos pas en suivant les bords escarpés et bizarrement découpés du torrent, et rapportant de notre promenade, une impression de crainte tempérée par celle de l'admiration.

En rentrant à *Dazio* nous y trouvâmes la joie et les divertissemens. On rentrait la

moisson du maître de notre auberge ; et comme nous nous rendions dans notre logement, nous fûmes retenus par un chœur plus harmonieux que ne le sont communément ceux des gens de la campagne. Usant du privilége des voyageurs, nous nous mêlâmes à la troupe joyeuse, et nous prîmes part à ses plaisirs. Le chef de la bande, et quelques-uns de ses principaux suivans, étaient une demi-douzaine de prêtres, dont les faces rubicondes et les yeux brillans, fesaient deviner qu'ils avaient invoqué un autre Dieu que celui de leurs bréviaires. Il faut accorder beaucoup aux mœurs locales ; cependant tant de saints personnages entonnant à plein gosier des chansons amoureuses et bachiques, nous surprirent un peu, nous qui n'avions vu jusqu'à présent, dans d'autres pays, les gens d'église que graves et réservés. Nous devions supposer pourtant, que ceux-ci n'étaient point sortis des bornes prescrites, en ce lieu, à leur caractère, puisqu'ils étaient plus intéressés que personne à ne point exciter de sentiment d'irrévérence dans leurs rustiques auditeurs, qui en effet les écoutaient toujours avec une respectueuse attention.

Le matin nous revîmes, en continuant notre route, les merveilles du soir précédent; elles avaient perdu quelque chose de leur aspect effrayant, mais rien de leurs traits imposans et hardis; nous les considérâmes de nouveau avec délices. Le soleil frappait maintenant le nu des rochers, et le bleu-foncé du ciel d'Italie étendait la draperie de son dais par-dessus ce majestueux et brillant tableau. Après avoir passé sur le pont aérien que nous n'avions fait qu'entrevoir la veille, nous continuâmes notre marche le long d'une descente rapide, mais bonne, qui suivait le *Tésin*. Le fleuve cheminait dans un lit étroit, sinon avec le fracas qui l'accompagnait dans le cœur des montagnes, au moins avec assez de turbulence pour n'être jamais oublié; l'œil enchanté ne pouvait se lasser d'errer alternativement sur ses eaux animées et sur ses bords variés.

Comme nous avançions, la vallée s'élargissait et s'enrichissait de plusieurs espèces de cultures, parmi lesquelles nous remarquâmes la vigne empourprée. Elle s'avançait quelquefois sur nos têtes, en berceaux chargés de grappes, et nous procurait le

soulagement de son ombre contre l'ardeur du soleil. Entre ses feuillages nous appercevions, par momens, des sommets couverts de neige, non sans quelques regrets de nous trouver si loin de leur fraîche influence.

CHAPITRE XIV.

Gouvernement de la Vallée Levantine.

LA vallée Levantine renferme plusieurs jolis villages, et l'on porte à douze mille environ le nombre de ses habitans, tous Italiens. Ils ont en général un air d'intelligence, et l'on retrouve dans leurs manières quelques traits de l'indépendance montagnarde ; cependant le canton démocratique d'*Uri* les tient dans un entier asservissement.

La vallée est divisée en huit *vicinanze* ou districts, ayant chacun environ une lieue de longueur. Le bourg de *Faido*, situé dans le milieu de l'espace qu'elle embrasse, est la résidence du baillif, ou gouverneur, que nomme le canton d'*Uri*, ou plutôt de celui qui, suivant l'usage, achète de ses concitoyens le droit d'occuper cette place, ceux-ci connaissant trop bien la valeur de l'argent pour ne pas faire un commerce de leurs droits. Tous les quatre ans les habitans de la vallée voient descendre, des sommets du *St.-Gothard*, leur nouveau maître et son cortége ; peut-être

cet

cet aspect leur fait-il éprouver ce que sent un oiseau timide et sans défense, lorsqu'il apperçoit un vautour armé de serres cruelles, se préparant à fondre sur lui.

Lorsque ces monarques rustiques sortent de leur canton pour venir gouverner un peuple dont ils ignorent le langage et les mœurs, ils ne paraissent pas animés de cette noble ambition qui fesait souhaiter à César d'être le premier dans un village, plutôt que le second dans Rome. Leurs désirs ont un objet plus solide; celui de remplir leur bourse épuisée par les marques de reconnaissance dont ils ont payé le libre suffrage de leurs collègues en souveraineté; et ils ne sont pas plutôt installés dans leur *barataria*, que les amendes, les exactions, les concussions de toute espèce s'emparent aussi du pays. Une punition sévère est le prix de toute résistance à l'autorité, comme le démontre l'histoire de ces vallées assujéties; car de telles extorsions ont quelquefois soulevé l'indignation de leurs habitans et poussé leur patience à bout.

Ceux de la vallée Levantine se révoltèrent contre le canton d'*Uri* au commencement de ce siècle; ils obtinrent quelques

priviléges, qu'une nouvelle révolte, arrivée il y a trente ou quarante ans, a fait perdre à leurs descendans. Un acte de la tyrannie proconsulaire avait provoqué leur désobéissance; ils prirent les armes et l'on vit éclater la plus violente insurrection. Dans un cas pareil le canton de Schweitz avait déjà réussi à réduire seul des insurgens; mais cette révolte-ci parut si alarmante, que tous les cantons armèrent pour l'étouffer. On suivit cette maxime adoptée par la plupart des gouvernemens, que les gouvernans ont toujours raison et les gouvernés toujours tort. Aucun canton ne peut prendre part à un différend entre des souverains et des sujets, si ce n'est pour punir la présomption de ces derniers.

Le corps helvétique tout entier vit sa propre cause dans celle du canton d'*Uri;* les Treize-Cantons unirent avec ardeur leurs efforts pour arrêter, d'une manière décisive, des prétentions aussi dangereuses, aussi *hérétiques*. Peut-être les rebelles seraient-ils parvenus à secouer le joug de leurs maîtres, s'ils n'eussent eu que ceux-ci pour adversaires; mais quand les insurgens virent les bataillons de tous les états de la Suisse paraître

auhaut des monts avec l'appareil de la guerre ; quand ils entendirent le son des trompettes que mille échos renvoyaient de rochers en rochers, ils comprirent que cette armée, précédée par la terreur, serait suivie de la destruction, et cessèrent une résistance qui aurait causé leur ruine.

Les griefs des insurgens furent redressés, comme on peut le deviner ; c'est-à-dire que l'on abolit la forme de leur gouvernement ; qu'on les priva de tous leurs priviléges municipaux, civils, judiciaires ; et qu'on leur interdit le port d'armes, droit dont jouissent les Suisses des plus basses classes. De si sages précautions ont raffermi la puissance d'*Uri*, en ôtant non-seulement les moyens, mais l'idée même de la résistance ; car celui qui ne manie jamais une arme n'en comprend jamais bien l'usage.

C'est ainsi que les habitans de la vallée Levantine sont redevenus des esclaves soumis ; le baillif est maintenant leur seul administrateur, leur seul législateur, leur seul juge. Qui oserait contester au canton d'*Uri* le droit de châtier ces rebelles ? Les titres de

la servitude sont par-tout écrits dans leur histoire.

Il est probable que ce peuple fut autrefois sauvage et libre, comme tous les habitans des montagnes; mais dans le douzième siècle, la vallée appartenait à des évêques, puis au chapitre de Milan. Au quatorzième, Charles IV vendit son droit de souveraineté sur ce pays, pour une très-petite somme, à Conrad ou Jean Moos, le même qui avait acquis, auparavant, la préfecture d'*Urseren*. Les chanoines de Milan, pour se délivrer des fatigues de l'administration, abandonnèrent leurs droits au duc de Milan, qui lui-même, au milieu du quinzième siècle, les transmit au canton d'*Uri*, sous des conditions que nous ne connaissons pas. Il paraît donc bien clairement que, soit qu'ils aient été gouvernés par des évêques ou par des empereurs; par des chanoines ou par Jean Moos; par des ducs ou par des démocrates, les habitans de cette vallée ont toujours été, depuis le douzième siècle, serfs ou sujets.

Pendant que le canton d'*Uri* prend soin de leurs intérêts temporels, l'archevêque de Milan pourvoit à leurs besoins spirituels; il

est le juge de toutes les affaires ecclésiastiques, et il a le privilége d'envoyer son grand-vicaire à *Faido* en qualité de recteur du séminaire. Les révolutions politiques n'ôtant point à cet archevêque sa mission sacrée, il continuera sans doute à gouverner le spirituel de la vallée Levantine, soit comme pontife dépendant de l'Empire, soit comme simple citoyen de la République cisalpine. Mais en même-tems le canton d'*Uri* ne négligera rien, sans doute, pour empêcher les idées de liberté de passer de la Lombardie sur le territoire de ses sujets ; car il n'a plus la ressource d'invoquer les secours spirituels d'un archevêque cisalpin, contre la propagation des principes républicains.

CHAPITRE XV.

Origine de la liberté helvétique. — Gouvernement des petits cantons. — Leur haine pour la Révolution française ; ses causes. — Superstition de leurs habitans.

APRÈS avoir ainsi tracé une légère esquisse de la manière dont les cantons démocratiques de la Suisse gouvernent leurs sujets, je dois peut-être dire quelques mots de la manière dont ils se gouvernent eux-mêmes.

Ces cantons démocratiques sont ceux d'*Uri*, de *Schweitz* et d'*Underwald*. Ils dépendaient d'abord de l'Empire comme les autres parties de la Suisse ; mais soit qu'on ne crût pas qu'ils valussent la peine d'être entièrement soumis, soit qu'ils fussent favorisés par cette politique qui portait les princes de l'Empire à donner des immunités particulières à différentes villes et districts, les habitans de ces contrées montueuses jouissaient du privilége de choisir eux-mêmes leurs magistrats et de faire leurs lois. Cette liberté était cependant quelquefois restreinte par la présence d'un baillif

de l'empereur, qui résidait chez eux comme juge suprême en matière criminelle, et qui possédait les autres prérogatives impériales.

Par la négligence de ces gouverneurs, les cantons restaient souvent abandonnés à leur propre administration ; et l'histoire nous apprend que dans un de ces intervalles d'indépendance ils s'unirent, au commencement du douzième siècle, pour défendre leurs droits contre les entreprises injustes des moines de la fameuse abbaye de *Einsidlen*. Le pouvoir civil vint inutilement à l'aide des foudres ecclésiastiques. Ni le ban de l'Empire, ni l'excommunication de l'église, ne purent ébranler les cœurs intrépides de ces montagnards, même dans ces tems de ténèbres et de servitude ; et leur résistance contre les moines, contre l'empereur, contre l'église, après un débat de près de quarante ans, fut couronnée d'un plein succès.

Cependant leurs ligues offensives et défensives ne purent leur conserver leur indépendance. En dépit de leurs pétitions, de leurs remontrances, *Rodolphe*, comte de Hapsbourg, fut envoyé, dans le commencement du treizième siècle, par l'empereur *Othon IV*,

comme préfet impérial ; et la bonne intelligence des Suisses avec le successeur de cet empereur, *Frédéric II*, montre qu'ils ne portaient pas leurs chaînes de mauvaise grace. Il ne paraît pas non plus que l'excommunication lancée contre *Frédéric*, par le pape, pendant ses guerres en Italie, les aient empêchés de lui prêter serment de moins bon cœur.

La mort de Frédéric, arrivée au milieu du treizième siècle, ayant jeté l'Empire dans une grande confusion, les habitans des cantons d'*Uri*, *Schweitz* et *Underwald*, qui pouvaient profiter de ces troubles prolongés pour récupérer leur courte indépendance, choisirent pour leur capitaine-général, protecteur ou gouverneur, un autre *Rodolphe*, comte de Hapsbourg. Il paraît que ce seigneur rendit aux trois cantons des services essentiels ; et que, lorsqu'il fut revêtu de la pourpre impériale, il confirma leurs priviléges ou leur en donna de nouveaux ; mais ce ne fut que sous le règne de son successeur qu'ils conquirent leur entière indépendance.

Albert avait réussi à joindre à ses états plusieurs cantons voisins ; la seule ville de *Zurich* sut résister à ses sollicitations et à

ses menaces; et en 1299, l'abbesse qui gouvernait la ville la défendit avec courage et succès. Cependant le nouvel empereur mettait en jeu divers expédiens pour forcer les habitans des trois cantons à lui céder leurs privilèges. Ses proconsuls, sous le nom de baillifs, les soumettaient à mille outrages, et commandaient chez eux avec aussi peu de modération et aussi peu de droits que les baillifs envoyés maintenant par eux dans les bailliages italiens. Enfin trois héros, *Stauffach*, *Furst* et *Arnold*, formèrent contre le tyran leur fameuse conspiration. Le premier jour de l'année 1307 ils saisirent et mirent hors de leur territoire tous les gouverneurs impériaux et délivrèrent ainsi leur pays; mais les trois cantons n'affermirent pas leur liberté sans avoir soutenu une violente guerre. La bataille de *Morgarten*, dans laquelle les Suisses, en très-petit nombre, mirent en déroute les Autrichiens, fut suivie de la confédération de *Brunnen;* cet acte devint la base de l'alliance des autres cantons, qui vinrent successivement joindre leurs efforts à ceux des trois premiers; et dans cette lutte, l'esprit de liberté défendit les Suisses plus puissamment

encore que leurs montagnes et leurs défilés.

En acquérant l'indépendance chaque canton choisit la forme de son gouvernement; et les trois d'entr'eux qui avaient été libres les premiers, adoptèrent celui dans lequel le pouvoir suprême réside dans le peuple. Chaque homme qui a plus de quatorze ans est membre du souverain. Ils se réunissent tous, le premier de mai, dans un conseil-général, pour faire les lois et élire les magistrats. Le pouvoir exécutif est remis à une régence qui, soumise à cette surveillance annuelle, doit chercher à gouverner de manière qu'à la prochaine assemblée elle puisse paraître sans crainte devant ses commettans.

D'anciens historiens vantent la franchise des habitans de ces cantons et leur affabilité envers les étrangers; mais le témoignage d'écrivains plus récens est bien contraire à celui des premiers. Madame de *Sillery* qui, après avoir été bannie de France, demeura quelque tems dans les cantons démocratiques, assure que, dans aucun pays du monde, les étrangers ne sont plus maltraités. Il n'est pas impossible encore que les voyageurs, en

général, rencontrent un meilleur accueil que celui dont se plaint madame de Sillery : on peut l'attribuer au rôle qu'elle a joué dans la révolution française. On nous avait avertis nous-mêmes de cacher avec soin, pendant notre voyage, que nous eussions des liaisons avec la France.

Les habitans des cantons démocratiques de la Suisse sont retenus sous un joug bien plus rigoureux que celui qu'imposent les classes privilégiées dans les autres cantons. Ce joug est celui de la superstition. C'est à l'aide de ce puissant levier, sous lequel on fait plier à volonté les passions, que les prêtres ont enchéri sur l'aristocratie même : à leur voix les Français ont été regardés comme des apostats, en guerre non-seulement avec la terre, mais avec le ciel. Enfin, aucune partie de la Suisse n'est moins éclairée, aucune par conséquent n'est plus ennemie du véritable esprit de liberté, que ces petits cantons où la démocratie et le despotisme semblent marcher de concert; car le nombre de ceux qui ont droit de siéger dans les assemblées générales, est fort petit en comparaison du nombre de ceux qui en sont exclus.

On a calculé depuis peu que la population des trois cantons d'*Uri*, *Schweitz* et *Underwald*, et de ceux de *Zug* et *Glaris*, aussi démocratiques, se monte à quatre-vingt-trois mille ames, parmi lesquelles on ne compte que vingt mille citoyens actifs; tandis que les pays sujets de ces cantons contiennent une population de trois cent trente-sept mille ames. Ainsi leur gouvernement, quoique démocratique à l'égard des individus qui partagent la souveraineté, est une véritable aristocratie héréditaire à l'égard de tous les autres. Dans d'autres états les différentes classes politiques sont distinguées entr'elles par des mœurs différentes, et la subordination en paraît moins à charge aux ordres inférieurs: ici, au contraire, le maître et le sujet sont camarades dès l'enfance. Avec quelle amertume, lorsque ce dernier devient homme, ne doit-il pas sentir qu'il ne jouira point des bienfaits de cette liberté, pour laquelle on vante tant son pays? Né au nord du St.-Gothard il est sujet, au sud il est esclave.

L'avarice autant que la superstition, a fait haïr la révolution française aux habitans des petits cantons; car elle a rompu un certain

traité d'amitié intéressée qui existait auparavant entr'eux et la France. Nous n'avons été que peu surpris de la répugnance que les cantons aristocratiques ont témoignée pour l'égalité française ; mais nous l'étions beaucoup de ne pas trouver des sentimens plus fraternels chez des peuples dont le gouvernement est, par sa forme, une approbation tacite du principe de la souveraineté du peuple, jusqu'au moment où nous avons appris que ces cantons daignaient recevoir de la France monarchique un tribut que les autres avaient rejeté avec dédain. Dans les trois cantons d'*Uri*, *Schweitz* et *Underwald*, chaque enfant recevait par an, dès sa naissance, six livres de France, et les magistrats une somme plus forte. En échange de cet argent, les Suisses donnaient leur amitié. Rien de plus équitable que ce marché ; et cependant les Français républicains l'ont rompu ! Aussi plus d'argent de leur part, plus d'amitié de celle des Suisses ; la conséquence était naturelle.

Il ne faut pas une grande pénétration pour prévoir que les abus des gouvernemens suisses seront réformés ; toutes les histoires sont pleines d'exemples de ce réveil inattendu et

fatal à la tyrannie, de ces explosions des cœurs contraints et poussés à bout. Les Suisses n'ont qu'à consulter leurs propres annales pour apprendre comment on s'affranchit de l'oppression ; ils n'ont qu'à se reporter à ces tems où, par l'énergie de leurs glorieux ancêtres,

On vit l'aigle cruel, loin d'une aire sanglante
S'enfuir ; et vers le Nord porter son épouvante (1).

Ils sentiront sans doute que le tems de l'héroïsme n'a pas fini avec celui de la chevalerie, et que ceux qui marchent sur les traces d'*Albert* peuvent rencontrer dans leur chemin un *Verner de Stauffeken* ou un *Guillaume Tell.*

(1) » *Forth from his eyrie rouzed in dread,*
» *The ravening eagle northward fled.*

COLLINS.

CHAPITRE XVI.

Giornico. — Bellinzone. — Le Mont Cenere — Lugano. — Lac de Lugano.

Après avoir quitté la ville de *Faido*, nous continuâmes notre route le long de la même vallée, qui sans cesse nous offrait quelque nouvel aspect d'une beauté sauvage et majestueuse. L'œil ne peut se lasser de parcourir ces imposans tableaux; ils se gravent d'une manière ineffaçable dans l'imagination ; la mémoire se les retrace avec enthousiasme ; mais la plume est inhabile à les rendre. Comment donner une idée juste de ces masses colossales, auprès de qui tout paysage paraît maigre et fade, tout objet mesquin, commun, rapetissé ?

La charmante petite ville de *Giornico* que nous traversâmes, est fameuse par une victoire que les Suisses remportèrent, vers la fin du quinzième siècle, sur un des Sforze, duc de Milan, qui, mécontent de la cession que ses ancêtres avaient faite de cette vallée, venait pour en reconquérir le territoire. On

conserve ici, comme des trophées, quelques pièces d'artillerie prises dans cette occasion. Arrivés à *Pollezio*, nous nous retrouvâmes dans un pays plat. Ce district est le dernier de la vallée. Sa largeur est considérable, comparée à celle des districts de la partie haute, et l'on y trouve toutes les productions des pays de plaines. Le *Tésin*, accru par de nombreux ruisseaux, enflé par les torrens du mont *Ucello*, et libre désormais des rocs qui resserraient son lit et contenaient son impétuosité, inonde fréquemment les terrains bas de la vallée. On nomme cette partie *Riviera*, vallée de la rivière ; elle est marécageuse et mal-saine. Plus loin les eaux de la *Moesa*, descendues des montagnes des Grisons, se jettent dans le *Tésin*, qui dès-lors rivière imposante, poursuit son cours plus tranquille jusqu'au lieu où il forme le *Lac majeur*. Quand nous eûmes passé la *Moesa*, nous nous trouvâmes sur le territoire de *Bellinzone*, et nous traversâmes deux ou trois villages agréables ; les maisons en étaient presque cachées par des treilles dont les festons empourprés, mûrs pour la vendange, flattaient la vûe plus agréablement que les grossières

grossières images de St.-Christophe dont la piété des habitans avait décoré les villages. Nous découvrîmes enfin la ville.

Bellinzone est situé près du mont *Cenere*, et son horison est, de plus, borné par cette chaîne de collines surbaissées, qui, rangées sans ordre, séparent la vallée Levantine basse des bailliages suisses de *Maggia* et de *Locarno*. Trois châteaux bâtis sur des hauteurs escarpées, dominent les murailles de la ville et servent successivement de résidence aux baillifs des trois cantons de *Uri*, *Schweitz* et *Underwald*, de qui *Bellinzone* et ses dépendances sont sujets. Nous avions alors quitté tout ce qui était Suisse, excepté leur domination, et nous trouvâmes un changement remarquable, non-seulement dans les mœurs, mais dans la physionomie du peuple. Les femmes ont ici la belle expression que les peintres donnent à la Vierge, expression dont nous avions déjà apperçu quelques traits à *Lucerne*. Nous trouvâmes, dans les hommes, les formes robustes des montagnards en général, adoucies par une teinte de la civilité italienne. Nous fûmes aussi avertis du voisinage de l'Italie par une imparfaite imitation de ses portiques, de ses

balcons dorés, par les colonnes peintes dont les maisons étaient décorées. L'église principale, édifice d'une belle construction et riche en ornemens, et beaucoup d'autres bâtimens religieux, donnent à cet endroit un air de majesté. Après nous être reposés peu de tems à *Bellinzone*, nous nous hâtâmes de nous rendre à *Lugano*, où nous étions curieux d'assister à l'installation du gouverneur, qui devait avoir lieu peu de jours après.

Nous eûmes à franchir le mont *Cenere*, dernière montagne de cette chaîne que les anciens nommaient *Alpes Rhétiennes*, et qui sépare les Grisons de la Valteline et du reste de l'Italie. Après avoir fait environ une lieue au sud de *Bellinzone* et le long de la vallée, nous commençâmes à gravir la pente rapide de la montagne. Nous étions au milieu du jour; et le soleil, dans toute sa force, nous aurait fort incommodés sans l'abri secourable que nous offraient des châtaigniers nombreux et de la plus grande taille, qui étendaient avec profusion leurs branches officieuses au-dessus de notre chemin.

On nous dit que les forêts du mont *Cenere* renferment des voleurs qui trouvent un refuge

dans leur sauvage épaisseur, et une garantie dans l'incertaine jurisdiction d'une frontière. Sa croupe méridionale s'étend jusqu'à la rivière qui va joindre les lacs de *Lugano* et de *Locarno* ; elle est tellement infestée de serpens dans cette saison, que les hommes ni les bestiaux ne peuvent s'en approcher sans danger. A mi-hauteur de la montagne nous jouîmes d'une vue magnifique ; nous découvrions le *lac majeur* jusqu'à *Locarno*, et nous pouvions appercevoir le revers de ces grandes montagnes, bases des glaciers qui séparent le Vallais de l'Italie.

Parvenus, après trois heures de marche, au sommet, nous commençâmes à redescendre du côté opposé, dans un pays pastoral et champêtre. De ce côté les Alpes s'abaissent et dégénèrent en collines qui, lorsqu'elles ne sont pas couvertes de bois, sont revêtues des plus riantes cultures et fournissent une multitude de ces accidens pittoresques, de ces groupes d'objets contrastés, que le paysagiste saisit avec avidité et transporte avec joie dans ses tableaux. Le petit ruisseau qui coule au bas de cette vallée, qu'on appelle la *vallée d'Agano*, emporte les dernières neiges

du *Gamoghera*, qui, dans le lointain, élève sa tête pyramidale, point central de ces montagnes frontières dont les embranchemens s'étendent, dans des directions diverses, au travers de la Valteline, des Grisons et des bailliages italiens. De son sommet on jouit, nous dit-on, de la vue la plus imposante; non-seulement elle embrasse toutes ces régions montueuses, mais les franchit, et s'étend jusqu'à Milan dont on apperçoit la cathédrale.

Après avoir voyagé délicieusement le long de cette vallée romantique et populeuse, nous apperçûmes la ville et le lac de *Lugano*, où nous ne tardâmes pas à arriver, et où l'on nous dit que le lendemain était le jour fixé pour l'auguste cérémonie de l'installation du gouverneur. Les *magnifiques* et souverains seigneurs de ces cantons, qui visitent, à cette occasion, le chef-lieu des jurisdictions ultramontaines, avaient pris possession de tous les grands appartemens de l'auberge principale où nous étions descendus. Ils étaient en assemblée, occupés à délibérer sur de graves matières de gouvernement, ou sur des points épineux de législation civile, hors de la portée des autorités municipales.

Comme ces discussions n'étaient pas ce qu'il y avait de plus divertissant dans les opérations des magnifiques seigneurs, nous louâmes une felouque afin de passer le reste de la journée sur le lac et de jouir de ses aspects délicieux. Ce lac, très-irrégulier dans ses contours, forme, du côté où la ville est située, une baie le long de laquelle de nombreuses maisons de campagne, d'élégans pavillons sont répandus jusqu'à une distance considérable ; ils sont, pour la plupart, soutenus par de légères arcades et de longues suites de colonnes corinthiennes. Ce mélange des formes les plus gracieuses de l'architecture grecque, avec les vertes draperies du paysage, est vraiment enchanteur. De l'autre côté des Alpes nous avions vu de lourdes habitations accompagnées d'un froid et sec parterre, gâter les mâles beautés de la Nature ; les seuls monumens pittoresques que nous rencontrions alors n'excitaient en nous qu'une sombre émotion : c'étaient de gothiques châteaux, épais de murailles, perchés sur des rocs escarpés, menaçant l'humble plaine de leurs fronts sourcilleux, et rappelant à l'esprit les scènes attristantes des

siècles féodaux. Tandis que les édifices élégans de la baie de *Lugano* rappelaient à notre imagination les chefs-d'œuvres du goût athénien et cette contrée, chère aux beaux arts, où, après une longue nuit, ils daignèrent renaître pour annoblir de nouveau la nature de l'homme et pour semer de fleurs durables le sentier épineux de sa vie.

Les délicieuses retraites qui bordent cette baie, appartiennent principalement à des familles nobles et riches du Milanais (1). Ce sont ou des patrimoines qu'elles ont conservés, ou des acquisitions qu'elles ont faites. Plusieurs de ces familles achetèrent le droit de cité dans ces bailliages privilégiés, mais non indépendans, afin d'y trouver un refuge pendant les guerres civiles qui désolaient leur patrie. Quelques-unes de ces belles habitations

(1) Une des maisons qui sont dans le voisinage de *Lugano*, est habitée par madame *Beccaria*, fille du célèbre auteur des *Délits et des peines*. Elle a hérité de l'esprit de son père, et unit aux charmes de sa personne et à des manières à-la-fois simples et engageantes, un amour éclairé de la liberté de son pays : sentiment qui n'habite jamais que dans une ame noble et élevée.

d'été semblent suspendues sur les eaux du lac ; d'autres se cachent avec grace derrière des jardins touffus qui descendent par une pente douce jusqu'au bord de l'eau. Les parfums qui s'exhalent des orangers, des citronniers dont cette côte est couverte ; les collines un peu plus élevées, où croissent l'amandier, l'olivier, le figuier, et la vigne, font connaître à un voyageur anglais un climat, des sites, un ciel dont il ne se formait aucune idée. Des clochers et leurs flèches aiguës percent çà et là des forêts d'arbres divers ; et plus loin, dans le fond, d'énormes, de vastes montagnes, des Alpes enfin, dont quelques-unes, coiffées d'une neige éternelle, semblent menacer de leur impuissant orgueil les campagnes riantes et fertiles qui servent de ceinture à ce lac limpide dont elles sont embellies.

A la gauche de *Lugano*, le lac dépasse le territoire suisse et s'avance beaucoup dans les terres de l'empereur et dans la Valteline dont nous vîmes de loin les villages. Étant descendus sur la côte opposée à la ville, d'où les montagnes s'élèvent brusquement ; semées d'arbres et de rochers, nous visitâmes des grottes rafraîchissantes que les habitans

ménagent dans cet endroit pour la conservation de leur vin pendant les chaleurs de l'été. Quelques-uns des propriétaires se trouvaient là et nous invitèrent à goûter à un vin savoureux et frais.

Cependant le soleil, en s'approchant de la cime des coteaux, et le lac, en nous renvoyant ses rayons prolongés, nous avertirent qu'il était tems de songer au retour. Nous descendîmes de la crête d'une montagne où nous avions gravi pour examiner un bizarre ravin, et nous nous joignîmes à une petite flotte où l'on fesait de la musique. C'étaient des dames et des cavaliers milanais qui se rendaient à *Lugano* pour assister à la cérémonie de l'installation.

CHAPITRE XVII.

Installation du baillif de Lugano. — Odes italiennes à la louange de son prédécesseur.— Promenade sur le lac. —Locarno.

Le jour suivant fut ouvert par le concert de toutes les cloches de la ville et des environs. Les rues étaient pleines de monde des deux sexes, en beaux habits ; on était venu de tous les points du pays, des extrémités du lac, pour voir cette fête. Après leur déjeûné, les *magnifiques* députés du *louable* corps helvétique, rangés en ordre, et précédés de leurs hérauts, porte-enseigne, trompettes et autres gens du cortége, montèrent en procession jusqu'à l'église de St.-Laurent où la cérémonie devait se faire. Nous trouvâmes dans l'église une nombreuse assemblée d'hommes et de femmes, mis avec élégance. On s'était emparé de la chaire à prêcher, du pupitre, de l'autel, et l'on écoutait avec décence les sons rauques proférés par le greffier du bailliage, ou si l'on veut, le commis de la magnifique députation, qui lisait en langage suisse

au nouveau souverain, les lois, coutumes et réglemens, suivant lesquels il devait gouverner, pendant deux ans, la noble ville et le district de *Lugano*. Pour la satisfaction des gouvernés, le même engagement que le gouverneur venait de prendre en allemand, il le prit ensuite en italien.

Aussitôt que le peuple fut assuré d'avoir un gouverneur, les voûtes de l'église retentirent des cris de *viva! viva! vive notre gracieux baillif et les très-illustres députés des magnifiques cantons!* A ces exclamations flatteuses, proférées dans la langue sonore des Italiens, la députation répondit en dur allemand : *Vive la noble ville et le bailliage de Lugano!* — Que les députés suisses priassent avec une sincère effusion, pour la longue durée de la noble ville de *Lugano*, cela se conçoit; mais les motifs d'attachement réciproque de la part du bailliage, ne sont pas tout-à-fait aussi évidens.

Au commencement du quinzième siècle, *Maximilien Sforze*, duc de Milan, fit une donation aux Suisses du territoire de *Lugano*, en reconnaissance du secours qu'ils lui prêtèrent pour chasser les Français de l'Italie.

Cette donation fut confirmée trois ans après par François Ier, lorsqu'il fit sa paix avec les cantons, à la suite de leur défaite à la fameuse bataille de Marignan. Les Suisses reçurent ce don, libre de toute condition ; nuls privilèges, droits ou immunités, ne furent stipulés en faveur du peuple. Ils ont religieusement, et sans la moindre altération, transmis leur souveraineté à leurs descendans ; le pouvoir des baillifs est presqu'illimité. Le baillif est le représentant du souverain, et lui-même cosouverain du bailliage ; il est la source de tous les honneurs et de tous les pouvoirs, le seul juge dans toutes les affaires civiles ou criminelles ; et il est assisté dans ses importantes fonctions par un syndic, un secrétaire, un lieutenant-baillival et autres officiers ; le peuple de ce pays ne peut certainement se plaindre de manquer de maîtres.

Cependant les réglemens municipaux des villes et des villages sont rédigés par des personnes que les habitans eux-mêmes choisissent ; mais jamais réglement n'est mis à exécution, s'il n'est parfaitement conforme à la volonté du gouverneur et soumis à sa sanction.

Le revenu constant de ces bailliages n'est

malheureusement pas considérable, et les émolumens du baillif ne sont fondés que sur les vices et les plus viles passions de l'humanité ; par exemple, sur les amendes en cas de crimes. Il y a beaucoup à dire sur la paternelle protection d'un gouvernement qui devient riche à proportion que les gouvernés deviennent méchans. Des spéculations fiscales de ce genre ne sont point rares dans l'histoire de ces proconsulats; le pouvoir des gouverneurs étant presqu'absolu, et l'amour de ceux de leur nation, pour l'argent, étant passé en proverbe, faut-il être surpris que le désintéressement ne soit pas la vertu de ces petites cours ?

« L'avidité des gouverneurs, dit un écri-
» vain qui peut passer pour leur apologiste,
» quand elle a passé de *justes* bornes, a fort
» souvent été réprimée par les députés-syn-
» dicaux envoyés par leur canton pour régler
» leurs comptes. » L'auteur n'explique pas exactement ce qu'on doit entendre par les *justes* bornes de l'avidité d'un baillif suisse ; mais on peut présumer qu'elle n'est pas punie avec une excessive sévérité par ces députés fraternels.

Le même auteur se plaint de ce que les habitans de ces bailliages sont fort adonnés à la chicane ; de fréquens procès y troublent la paix des familles. Ce goût est d'autant plus singulier, que les parties sont privées d'un des plus agréables plaisirs de la dispute, qui est de se disputer dans sa propre langue : toutes les causes civiles doivent être plaidées en allemand. Les baillifs qui, en géneral, n'entendent pas l'italien, ont des interprêtes quand ils en ont besoin ; mais les pauvres plaideurs Italiens n'ont point d'interprêtes pour leur expliquer le baragoin de leurs procureurs tudesques.

Quels qu'eussent été précédemment les effets de la rapacité proconsulaire, nous eûmes la consolation d'apprendre que l'âge d'or était revenu sous l'administration du « très-illustre seigneur don Francisco Saverio » Zeltner, conseiller et capitaine d'artillerie » de la très-excellente ville et république de » Soleure, qui, maintenant, quittait ses ho- » norables fonctions de capitaine-régent de » *Lugano*. » L'administration de ce gouverneur fut célébrée par des odes, des sonnets et d'autres pièces de vers qu'on distribua en

grande abondance dans l'église, à la fin de la cérémonie. Horace et Waller n'ont pas, en l'honneur d'Auguste ou de Cromwel, fait résonner sur leur lyre des accords plus louangeurs que ceux que les poètes de *Lugano* firent entendre pour leur immortel baillif.

Les noms des rois qui vivaient avant Agamemnon, ont péri dans l'oubli faute de poètes pour les chanter ; celui de *don Zeltner* n'est point exposé à un pareil malheur. Nous ne nous arrêterons pas aux éloges des poètes de profession, pour qui la fiction n'est qu'une chose de droit ; mais nous ferons mention des accords du *signor abate don Amatore Solari*, pro-régent, professeur extraordinaire, etc., etc., qui avait ajouté, selon ses propres expressions, une corde nouvelle à sa harpe antique et discordante, pour chanter toutes les vertus de Zeltner :

» *Da nuovo plettro l'agitata corda*,
» *Tutte di Zeltner le virtù ricorda*.

Nous compatirons, en passant, à l'affliction du noble fiscal *signor don Pietro Frasca*,

docteur dans les deux lois, qui demande à sa Muse désolée, non sans quelqu'élégance d'expression, pourquoi, les cheveux épars, elle frappe son sein de lys ? La Muse lui répond, avec des soupirs, que le héros va partir : *Sospiri all' etra. Ma, aimè ! ch' ei parte.* Nous passerons légérement sur l'ode immortelle du galant capucin *P. C. A. Griconi*, qui, pendant que d'autres chantent sur un ton sublime le célèbre Zeltner, gazouille avec grace les perfections infinies de la très-ravissante *signora donna Orsola Zeltner*, son épouse, sans oublier pourtant que le Dieu de la guerre avait confié à son mari son tonnerre et ses phalanges :

» *A te fulmini e falangi*
» *Marte affida.....*

C'est sans doute ce qui donne lieu au *signor Prelsocchi* de nous assurer, dans son Ode pindarique, que *don Zeltner* n'est pas d'une nature mortelle :

» *Dal ciel costui discende*
» *Che mortal non è.*

mais qu'il descendit à *Lugano* en droite

ligne, de l'empirée des Dieux : *Dal regno degli Dei.*

Toutes ces louanges sont encore mesquines, comparées à celles que les vertus de Zeltner ont fait jaillir du cerveau du vénérable collége des notaires, qui sont les seuls banquiers, avocats et procureurs de l'état. Ce corps respectable, sautant à pieds-joints sur l'aridité des formes, a, dans des chants héroïques, célébré les exploits du capitaine Zeltner.

« Lorsqu'Alexandre, vainqueur de l'Euphrate (disent ces notaires harmonieux), » revint chargé d'or dans sa patrie, au milieu des acclamations de son armée, des » soupirs partaient du fond de son cœur. Les » ossemens d'Achille, qu'il rencontra sur son » chemin, réveillèrent en lui le souvenir de » la trompette achéenne et excitèrent des » mouvemens de jalousie dans l'ame du fier » conquérant. Mais toi (c'est-à-dire don » Zeltner), courbé sous le poids de l'honneur, et non pas sous celui de honteuses » dépouilles, ta félicité ne saurait être troublée de même ; tu n'as point de héros

» à envier :

„ à envier : leur gloire est éclipsée par la „ tienne, etc. (1) „

Et de peur que Soleure, à son retour, refusât des applaudissemens à cet illustre capitaine, ces procureurs du Parnasse ont personnifié cette ville elle-même ; et lui communiquant une étincelle de leurs feux divins, ils l'ont fait chanter en ces termes :

« Oh ! que tu reviens grand ! fils invin- „ cible ! Te voilà riche en honneurs, le front „ ceint d'une auréole d'or ! la clémence et

(1) SONETTO.

Quando Alessandro dal domato Eufrate
Al patrio suo'l carico d'or movea,
In mezzo ai plausi de le schiere armate,
Da l'imo cor mesti sospir traea.

L'ossa d'Achille nel camin mirate
Destato avieno de la tromba achea
L'ingrata rimembranza, onde più fiate
Di bell'invidia il fier campione ardea.

Tu non di spoglie, ma d'onor sol carco
Alcuno temi d'affrontar cimento
Che d'ogni Eroe già superasti il vanto.

Quind' il Ceresio dolce impiendo incarco
D'eletti carmi, un vivo monumento,
A tua virtude offre, e consacra intanto.

„ la justice marchent à ta suite : quels glorieux trophées tu nous rapportes ! jamais „ l'Orient, ni Athènes, ni Sparte, ni les „ autres villes qui les environnent, ne virent „ un triomphe aussi beau que celui qui, dans „ cet heureux jour, offre à mes yeux le rival „ de tant de héros immortels ! C'est ainsi, „ (ajoutent les bardes de *Lugano*), que ta patrie „ célèbre tes vertus, ne sachant quel char „ triomphal peut être digne de toi, ni de „ quelles guirlandes orner ta tête, etc. (1) „

---

(1) SONETTO.

Oh ! qual ritorni ! invitto figlio a tuoi
Ricco d'onori, e d'aurea gloria adorno !
Siegue clemenza e astrea il tuo ritorno,
E teco porti alti trofei a noi.

Non tal vider trionfo i lidi eoi
Ne Atene, o Sparta, o altra cittade intorno,
Come or ti veggo in si felice giorno,
Andar fastosa tra i più degni Eroi.

Cosi la patria dice, e non sa come,
Ne qual, Zeltner illustre, a te prepari
Cocchio a trionfi tuoi, serto alle chiome.

O d'almi Eroi città feconda, e chiari,
Onora pur di si gran figlio il nome;
Figlio, che tanto illustra i patrj lari.

Or, quelles étaient les actions éclatantes de cet ex-baillif, qu'on mettait au-dessus d'Alexandre ? Quels triomphes avait-il mérités qui dussent surpasser ceux d'Athènes et de Sparte ? Il nous a été impossible de le découvrir. Nous apprîmes de quelques-uns de ses co-députés que c'était un respectable capitaine d'artillerie de Soleure, qui, selon toute vraisemblance, n'avait jamais entendu parler des os d'Achille ni de la trompette achéenne.

Soyons justes, cependant. Tous ces vers, à travers leur emphase, célébraient une vertu par-dessus toutes les autres ; le capitaine *Zeltner* avait quitté le gouvernement d'un riche bailliage avec ses coffres vides, ou modestement garnis ; et comme *les Muses empêchent un homme vertueux de mourir* (1), espérons que ces vers perpétueront le souvenir de ce gouverneur désintéressé, et encourageront ses successeurs à l'imiter. Ces Italiens, avec leurs organes tout poétiques, sentent, avec notre immortel Shakespeare, qu'*une bonne*

(1) « *The Muse forbids the virtuous man to die.* »
MASON.

action, mourant sans être célébrée, en tue mille autres qui l'auraient suivie (1). Et faut-il être surpris qu'ils prodiguent leurs louanges à proportion qu'on épargne leurs fortunes (2) !

N'ayant encore vu que cette partie du lac qui forme la baie au fond de laquelle est située la ville, et invités par les beaux environs qu'on découvrait de la terrasse de Saint-Laurent, nous laissâmes tout le monde se complimenter à *Lugano*, pour faire, le long des côtes du lac, une nouvelle promenade en bateau. En descendant vers le Midi, le lac se sépare en deux branches : l'une conduit au village de *Porto* ; l'autre à celui qu'on appelle *Capo-di-Lago* ; c'est vers ce dernier que nous dirigeâmes notre course. C'était le jour de la fête de St.-Laurent, et tout le pays avait un

(1) » *One good deed dying tongueless,*
» *Slaughters a thousand waiting upon that.*

(2) La famille de ce capitaine *Zeltner* ne paraît pas moins distinguée par son patriotisme que par son désintéressement. Ce fut un parent de l'ex-baillif de *Lugano*, de même nom que lui, qui, au passage de *Bonaparte* par Soleure, fit tirer le canon contre l'ordre du sénat, et qui se montre maintenant un des plus chauds défenseurs de la cause populaire. *(Note du traducteur.)*

air animé. Après avoir visité quelques villages et quelques églises de ce voisinage, nous revînmes à *Capo-di-Lago*, où on nous avait apprêté une belle truite que nos bateliers venaient de pêcher. Ces bonnes gens s'étant apperçus que la beauté du site excitait notre admiration, avaient transporté notre table hors de la maison, sous un arbre dont les branches s'étendaient au-dessus de nos têtes et débordaient même le rivage.

Nous avions à peine fini notre frugal repas, que nous entendîmes une musique lointaine dont les sons venaient des bois qui s'étendent le long du lac. Nous vîmes bientôt après, une longue procession de prêtres en vêtemens sacerdotaux, précédés de bannières et suivis par des villageois de tout âge et de tout sexe, en habits de fête, rangés sur deux files, et qui chantaient en chœur les refrains de l'hymne sacré.

C'est sans doute avec raison que les philosophes déclament contre l'oisiveté qu'entraînent les fêtes trop multipliées dans les pays catholiques. Cependant elles plaisent; car nous appercevions dans toutes ces physionomies l'air de la satisfaction, du bonheur;

M 3

et n'est-ce pas-là le grand but, la fin de tous nos travaux? Peut-être, au reste, étions-nous entraînés à oublier notre philosophie et à contempler avec complaisance cet hommage rendu à St.-Laurent, flattés de l'agréable sensation qu'il produisait sur nous. En effet, quel tableau pittoresque que celui de cette procession dont les longues ondulations parsemées de cierges, de bannières, de crucifix, descendaient, en serpentant la montagne! Ce spectacle avait quelque chose de plus sentimental que les utiles occupations de la même classe du peuple de l'autre côté des Alpes. Abattre des sapins, planter du chanvre, cultiver du tabac, sont des emplois du tems infiniment louables, sans doute; mais une procession est bien au-dessus, pour l'imagination, pour le cœur.

Les derniers rayons du soleil couchant avaient déjà doré les eaux du lac et se prolongeaient en longues traces lumineuses sur sa surface que ridait un vent léger, avant que nous nous fussions rembarqués. Le matin nous avions suivi, en venant, la lisière du lac qui est sur la droite; en revenant, nous cotoyâmes celle de la gauche. De ce côté le lac

était bordé de rochers rembrunis et nus, qui sortaient quelquefois immédiatement de l'eau; leurs fronts raboteux étaient couronnés de mélèzes dont les branches se balançaient en l'air ; ils semblaient avoir pris naissance dans les crevasses de ces rochers pour en adoucir la rudesse ; par intervalles, des oliviers, des figuiers, sans être bien gracieux dans leurs contours, contrastaient agréablement avec l'aspect sauvage du lieu.

En passant au-devant de l'église d'un village placé à quelque distance de la rive, entre deux montagnes escarpées, les sons d'une musique sacrée vibrent encore jusqu'à nous. C'était l'office du soir, chanté par des femmes; leurs voix argentines, emportées par le vent qui descendait de cette gorge resserrée, venaient mourir en rasant la surface de l'eau. Nos bateliers ralentirent le mouvement de leurs rames pour les écouter; et une sainte ferveur se communiquant à eux, ils joignirent leurs accords, qui n'étaient point inharmonieux, à ceux du chœur; ils furent imités par des passagers que, pleins de confiance dans notre humeur débonnaire, ils avaient placés dans le même bateau que nous. Mais

ce ne fut pas tout : du bateau, la musique se propagea sur le rivage, et une petite compagnie qui était venue s'y asseoir pour goûter la fraîcheur du soir, continua et prolongea nos chants.

Le crépuscule, par degrés, avait répandu ses ombres sur ces scènes variées; et déjà les objets ne nous offraient plus que des formes douteuses, quand nous arrivâmes à *Lugano*. De nombreuses compagnies étaient assises sur une terrasse ouverte du côté du lac, ou bien dispersées dans des casins où l'on buvait de la limonade. Les uns chantaient, non plus en l'honneur de St.-Laurent, mais de leurs maîtresses ; d'autres avaient formé des danses et des concerts dans les pavillons d'alentour. En vérité, les magnifiques et puissans seigneurs, les bourgeois suisses n'étaient pas plus heureux au-delà de leurs montagnes, que leurs sujets habitans des rives fortunées du lac de *Lugano*.

Cette ville est le siége des affaires aussi bien que des plaisirs. La navigation de son lac l'a rendue le principal entrepôt du commerce qui se fait entre le nord de l'Italie et

les états qui sont au-delà des Alpes. Il s'y trouve aussi une imprimerie, de laquelle sort une gazette qui, sous le nom de *Journal de Lugano*, a la hardiesse de raconter avec fidélité les nouvelles du jour.

Ayant terminé toutes nos excursions dans les environs de ce délicieux endroit, nous retournâmes, en passant de nouveau le mont *Cenere*, mais dans une direction plus méridionale, du côté du *Lac majeur*. La vue dont nous jouîmes du sommet de la montagne, et qui s'étendait sur ce vaste lac jusqu'aux îles Boromées et sur les fertiles plaines de la Lombardie, était magnifique au suprême degré. Des raisons politiques nous empêchèrent de visiter ces îles renommées ; un soupir de regret m'échappa. Si la Suisse, me disais-je, a dépassé les Alpes, qui sont ses bornes naturelles, pourquoi ne s'étend-elle pas un peu plus loin, et pourquoi les îles Boromées appartiennent-elles à l'Empereur ?

Au village de *Meggadino*, qui est au pied de la montagne et au bord du *Lac majeur*, nous prîmes un bateau, nous traversâmes le lac, et, au bout de deux heures, nous arrivâmes à *Locarno*.

Cette ville est située sur le bord occidental du lac, et se présente d'une manière pittoresque au pied de montagnes escarpées. Le bailliage qui a environ quinze milles de long et autant de large, et qui abonde en pâturages, en vins et en fruits, fut cédé aux Suisses, de même que *Lugano*, par le duc de Milan. En débarquant nous trouvâmes les rues désertes ; nous dirigeâmes notre marche à travers la ville en cherchant ses habitans, et nous les trouvâmes enfin assemblés autour et en dedans d'une église située à son extrémité. Ils se préparaient pour un service solennel qui devait avoir lieu le lendemain. Nous nous promenâmes dans la ville dont quelques portions sont assez jolies, mais qui, au total, a un aspect sombre et monastique. A en juger par le nombre des églises, des prêtres et des couvens, comparé avec celui des maisons et des habitans, il n'est pas un endroit dans toutes ces contrées où l'on puisse aussi facilement échapper au fracas de ce monde et trouver autant de ces guides officieux qui vous conduisent dans l'autre. Le nombre des habitans avait été, nous dit-on, accru depuis peu de beaucoup de ces malheureux Français

contre lesquels la fortune se déclarait alors. Nous en vîmes plusieurs errant tristement dans les promenades. Les maux sont relatifs : il me fut impossible d'observer sans compassion ces hommes, autrefois nobles, brillans et gais, traînant maintenant une vie désœuvrée et misérable dans les solitudes de *Locarno*.

CHAPITRE XVIII.

Orage sur le lac de Lugano. — Retour à Bellinzone. — Visite d'un couvent. — Installation du baillif de Bellinzone.

UNE des incommodités auxquelles on est exposé lorsqu'on voyage dans les pays de montagnes, est l'extrême incertitude du tems. C'est le séjour des orages ; mais leur violence n'est jamais si dangereuse que sur les lacs. Les ouragans s'engouffrent entre les monts qui les resserrent et soulèvent leurs eaux avec la plus grande furie. La chaleur étouffante de l'atmosphère nous présageait un de ces orages ; mais quoique nous vissions d'épais nuages s'amonceler autour des sommets lointains, nous ne présumions pas, en nous embarquant sur le lac de Locarno, qu'ils pussent fondre sur nos têtes avant que nous eussions atteint le rivage opposé.

Les bateliers, bien plus expérimentés que nous, nous avaient avertis du danger et s'offraient à revenir nous prendre le lendemain matin ; mais mes compagnons de voyage

étaient trois anglais, et des papiers-nouvelles les attendaient à Bellinzone. On sent bien qu'une tempête ne pouvait être mise en balance avec des papiers-nouvelles, et l'on fit préparer le bateau. Nous étions au beau milieu du lac lorsque les nuages qui se noircissaient de plus en plus, commencèrent à agiter la surface du lac. L'éclair, encore à de grandes distances, sillonnait les nues et les peignait des plus vives couleurs; le tonnerre roulait de montagne en montagne ses sons caverneux : tout cela n'était encore qu'un spectacle, et nous espérions encore en être quittes à bon marché, lorsqu'un coup de vent imprévu fouetta le lac obliquement et remplit d'eau notre barque. Il n'était plus tems de retourner; nous n'étions pas plus éloignés d'un bord que de l'autre, et nous poursuivîmes bravement notre voyage. Mais le vent augmentait à chaque minutes. Nos bateliers essayèrent en vain de nous aborder à l'aterrage le plus prochain : les efforts qu'ils fesaient pour cela réussissaient peu; les avirons se débattaient sans cesse contre les vagues et nous n'avancions pas, tellement que nous craignîmes d'être atteints par la nuit

avant d'avoir touché à aucune côte. Chacun dans le bateau appercevant le danger, se mit à l'ouvrage et prit la rame à son tour.

Après beaucoup de frayeur de mon côté, et après beaucoup de fatigues de la part de nos voyageurs, mêlées peut-être de quelques regrets de n'avoir pas abandonné l'Europe à ses destinées jusqu'au matin du jour suivant, nous atteignîmes le bord, et désormais à l'abri de la fureur du vent, nous cotoyâmes le rivage jusqu'à *Meggadino* où nous arrivâmes à nuit tombante. Nous avions encore neuf ou dix milles à faire pour arriver à *Bellinzone*, et nous étions harassés. Il n'y avait ni logement, ni souper à attendre à Meggadino. De plus, nous savions très-bien qu'il nous fallait suivre le pied du mont *Cenere*, l'asile des brigands et des assassins, et nous n'appercevions rien de bien rassurant dans les regards de ceux qui nous entouraient.

Pendant que nous délibérions sur le parti qu'il fallait prendre, la pluie qui cessa, nous décida à poursuivre notre chemin. Sans connaître la route, et sans avoir voulu demander un guide à notre hôte, dont l'air sournois nous inspirait de la défiance, nous allâmes

en avant. La nuit devenait noire, et nous n'appercevions plus les objets qu'à la clarté subite et éblouissante des éclairs ; le bruit des torrens tombant avec fracas du mont *Cenere*, se joignait au roulement du tonnerre : nous n'étions guère mieux que sur le lac. Notre inquiétude était accrue par la connaissance que nous avions d'un ruisseau considérable qui nous restait à traverser ; et il était possible que l'orage ayant grossi son cours, il nous fermât tout passage. Cependant une lumière que nous apperçûmes de loin, releva notre courage ; elle partait d'un modeste presbytère où nous arrivâmes bientôt, et dont le curé nous fit accueil. Nous lui demandâmes pour toute faveur un guide, qu'il nous procura sans beaucoup de peine, et sous ses auspices nous atteignîmes à minuit passé *Bellinzone* et ses gazettes.

Bellinzone, qui appartient maintenant aux cantons réunis d'Uri, d'Underwald et de Schweitz, était autrefois, comme les autres bailliages italiens, la propriété héréditaire des ducs de Milan. Au quinzième siècle, les barons de *Misax*, dans les Grisons, qui avaient

acquis des Milanais la souveraineté de ce territoire, la vendirent, en même tems que *Bollenz* et *Riviera*, aux cantons d'Uri et d'Underwald, pour une somme de 2400 florins. Le duc de Milan, jaloux de ravoir cette portion de ces états héréditaires, en offrit aux Suisses le prix qu'ils avaient payé ; mais ceux-ci sentant bien qu'ils avaient fait un bon marché, ne voulurent pas le céder. Le duc de Milan, après des négociations inutiles, trouva expédient de prendre ce qu'on ne voulait pas lui vendre ; et s'empara, par surprise, de cette importante clef de ses états. Tous les cantons, Berne excepté, s'armèrent pour tirer vengeance de cet outrage, mais après de sanglans débats, ils furent contraints de renoncer à leurs projets. Il périt beaucoup de Suisses dans ces querelles, et l'on voit encore des piles de leurs os qui ornent la chapelle de Saint-Paul près de *Bellinzone*, lieu de la principale des batailles qui furent livrées à cette occasion. C'est un monument de leur valeur et de leur folie, car il y en avait pour eux à passer la chaîne des montagnes qui marquent leur frontière naturelle.

Après cette sévère leçon, les Suisses convaincus

convaincus qu'il ne pouvait résulter pour eux aucun profit de cette guerre, firent la paix avec le duc de Milan en 1426. Ils abandonnèrent toutes leurs possessions au-delà des Alpes, en échange de quelques avantages exclusifs dans le commerce du Milanais, et d'une somme dix fois plus forte que celle qu'ils avaient payée pour l'acquisition de *Bellinzone*. Mais au commencement du seizième siècle, pendant les fréquentes révolutions de la Lombardie, les habitans de ce bailliage se révoltèrent et se mirent sous la protection des trois cantons. *Sforze*, duc de Milan, et le roi *François I*, cédèrent toutes leurs prétentions sur ce district, qui depuis ce tems-là est toujours resté aux Suisses.

La ville de *Bellinzone* a de belles églises sous l'invocation de Saint-Pierre, de Saint-Etienne, de Saint-Blaise, de Saint-Roch; et beaucoup de couvens d'Augustins, d'Ursulines, de Recollets, etc. Un prêtre émigré très-obligeant et très-instruit nous les fit voir; mais il y avait, dans ces retraites de l'ignorance et de la superstition, peu de choses qui fussent dignes d'attirer l'attention des voyageurs. Cependant un bon-

homme de moine qui nous montrait les trésors de son couvent, voulut absolument que nous nous arrêtassions à une peinture bien précieuse selon lui ; ce n'était pas moins qu'une copie du véritable portrait de la Vierge, exécuté par un des apôtres. Ce tableau avait été perdu en Turquie, puis retrouvé à Rome, sans l'aide d'aucun agent humain. Le moine allait, pour notre édification, entrer dans de plus grands détails sur cette affaire ; mais il comprit, à la rougeur du prêtre qui nous accompagnait, qu'il avait à faire à des hérétiques inconvertissables, et il se tut.

Nous allâmes voir une espèce de séminaire appelé *la Résidence*, dont le supérieur, homme savant, gracieux, et d'une tournure plus agréable qu'il n'est absolument nécessaire pour un religieux, nous reçut avec toute la politesse possible. Il y a dans cette maison des professeurs de langues, de morale, de physique, et une bibliothèque qui, vu le peu de livres qu'on a dans ces contrées, n'est point mal assortie. Cet établissement a été formé tout nouvellement par l'abbaye d'Einsidlen qui y a consacré une partie de son superflu ; on y élève, on y nourrit les

jeunes gens pour environ cent écus de France par an ; ceux de la ville et des environs y sont admis gratuitement. Il serait heureux que les richesses et l'influence monacales eussent toujours été aussi utilement employées.

Le supérieur porte le titre de *Prévôt*; celui qui nous recevait avait fait un livre d'éducation pour les cantons démocratiques, et il nous en offrit un exemplaire. Les femmes ne sont point admises dans cette maison, et ce fut par grande faveur que je pus y entrer ; cependant il y eut telles longues galleries qui me furent poliment interdites. La jurisdiction du *Prévôt* ne s'étendait pas jusques-là. Mais il nous conduisit par-tout où il lui était permis de nous introduire ; et entr'autres endroits dans ses appartemens, où nous trouvâmes une ample nourriture pour l'esprit et pour le corps.

L'administration de cette province est, comme celles de *Lugano* et de *Locarno*, abandonnée tous les deux ans à un nouveau baillif. Comme l'installation de l'un d'eux ne devait pas tarder, nous prolongeâmes notre séjour pour observer si les muses de *Bellinzone* tressaient aussi bien et aussi généreusement

que celles de *Lugano*, des couronnes de laurier pour le front de leurs baillifs. La matinée de ce fameux jour fut employée à disposer, à ranger ceux des habitans et des grands officiers de l'état qui devaient aller à la rencontre du nouveau proconsul, pour l'amener en cérémonie dans son gouvernement. L'après midi nous vîmes arriver l'auguste cortége, monté sur des coursiers fougueux, et précédé par des trompettes ; il arrivait en serpentant dans le vallon. Lorsqu'il fut proche de la ville, il fut salué par le canon des trois châteaux, dont le son successivement répété dans cette longue suite de montagnes, était de beaucoup la partie la plus frappante de la cérémonie.

Le lendemain, après la messe, le nouveau baillif fut installé à-peu-près dans les mêmes formes, mais avec moins d'éclat que celui de *Lugano*. Peu de personnes paraissaient prendre part à l'espèce de sacre, si ce n'est celles qui espéraient recueillir quelques parcelles du pouvoir ou des profits attachés à cette haute dignité ; mais à l'égard des profits, après ce que le nouveau baillif était obligé d'en distribuer à ses confrères-souverains, en re-

connaissance de sa nomination, il en restait peu pour d'autres. La manière ouverte dont tout cela s'arrange dans le lieu de la nomination, est vraiment admirable, et réfléchit peu d'honneur sur ces démocraties helvétiques tant vantées. De telles histoires ne sont point ignorée du peuple du bailliage, et je m'apperçus aisément qu'il commence à considérer ses baillifs plutôt comme des collecteurs de taxes, envoyés pour les piller légalement, que comme les représentans d'un gouvernement équitable, les distributeurs de la justice et les conservateurs de la paix et des propriétés.

Rien encore ne transpirait des vertus du nouveau gouverneur, mais on ne nous laissa dans aucune incertitude relativement à celles de l'ancien, nommé *don Francesco Aloisco Wirsch, de l'illustre république d'Underwald, et premier capitaine du régiment suisse de ce canton, en Espagne.* Les chantres du capitaine Zeltner, l'avaient placé au-dessus d'Alexandre, et en avaient fait l'égal des dieux ; seulement ils avaient comparé les triomphes de Soleure à ceux d'Athènes et de Sparte, ce qui renfermait l'imagination dans l'étroite enceinte

de la Grèce : les bardes de *Bellinzone* allèrent plus loin, et mirent à contribution non-seulement la mythologie des Grecs, mais leur propre religion, l'objet de tous leurs respects. Voici quelques traits d'un de leurs sonnets :

« . . . Que de splendeur environne ton fils » glorieux, ô *Underwald* ! il ne saurait être » comparé à personne qu'à lui-même. . . . . » La Vierge céleste, à qui nous élevons des » temples et des autels, le prend par la main » et lui prodigue les plus tendres caresses.... » Underwald ! envoie-nous des ames célestes » comme la sienne, car ton heureux sol en » produit par milliers, etc. (1) ».

---

(1) SONETTO.

Esulta esulta ; alla tua patria sponda
Fa ritorno Ondervald il tuo gran Figlio ;
Quanta luce immortal l'orna, e circonda !
Solo a se stesso, e a null' altro il somiglio.
. . . .
La santa Diva, che dal Celo nacque,
Cui s' ergano gli altari, e i templi anch' ella
Per mano il prese, e lo baciò più volte.

Deh Ondervald, dopo WIRSCH, che tanto piacque
Un altra pur ne manda anima bella
Mille bell' alme hai nel tuo grembo accolte.

Tels sont les doux accords par lesquels ces adroits Italiens essayent d'adoucir la rudesse de leurs baillifs allemands. Si quelque rimeur satyrique s'était avisé de faire descendre des dieux, M. Zeltner, et de faire caresser M. Wirsch par la Vierge, on aurait pu sourire de ces folles imaginations ; mais que penser de la bassesse des corporations civiles et ecclésiastiques qui offrent sérieusement un pareil encens, et de la vanité qui s'en accommode !

Les historiens nous disent que les Asiatiques donnèrent les premiers l'exemple de cette flatterie outrée et servile ; les Romains qui partaient pour leurs proconsulats en simples citoyens, y devenaient des divinités et y recevaient des sacrifices : on rougit de voir Cicéron demander à son frère Quintus, d'élever un temple en son honneur et de multiplier ses statues. Les habitans de Lugano et de Bellinzone célèbrent leurs vainqueurs à moins de fraix ; mais c'est qu'ils sont moins opprimés ; et quoique la manière dont les Suisses gouvernent ces provinces, soit contraire à tous les principes de liberté, cependant il faut convenir que si leurs proconsuls n'ont

rien qui ressemble à Cicéron, si ce n'est dans sa vanité, au moins ne trouvons-nous parmi eux, et c'est une justice à rendre, aucun imitateur des Verrès.

CHAPITRE XIX.

Histoire d'une Émigrée française.

Ce n'est pas seulement le charme d'un spectacle aussi nouveau que sublime, qui a gravé dans ma mémoire nos excursions dans les environs de *Bellinzone* : un intérêt plus vif les a gravées aussi dans mon cœur. Près de cette ville, le hasard me conduisit dans l'habitation de madame de C... , et je ne puis résister au plaisir de raconter l'incident auquel je dois les trop courts momens que les douceurs de sa société ont embellis.

Je ne nommerai point la vallée dans laquelle je l'ai trouvée : j'exposerais sa chaumière aux recherches d'une vaine et profane curiosité. Mais si je n'indique pas le lieu, je puis au moins le décrire sans risque, car dans ces contrées pittoresques combien de chaumières sont placées, comme celles de madame de C..., sur le bord escarpé d'un torrent, entourées d'une végétation brillante et vigoureuse, tendues de festons de vigne, abrittées par un bois de noirs sapins, tandis

que plus au loin, la vue se porte sur une enceinte de rocs dépouillés ou de glaciers resplendissans.

Nous gravissions une montagne, au sommet de laquelle, nous avait-on dit, la beauté de la vue nous payerait de nos fatigues; le sentier n'était pas fort rapide, mais il était si dégradé que nous avions été obligé de descendre de cheval. Arrivés à moitié chemin, nous trouvâmes la soirée trop avancée pour que nous eussions le tems d'atteindre le haut de la montagne et de la redescendre à pied; nous convînmes donc de rebrousser chemin, et lorsque nous aurions atteint le bas de notre sentier escarpé, de remonter sur nos chevaux et de poursuivre notre promenade le long de la vallée. Les amis qui étaient avec moi conduisirent leurs chevaux par la bride, notre guide se chargea du mien, et moi je suivais seule derrière eux un chemin étroit et ombragé, m'arrêtant, tantôt pour admirer l'aspect sauvage et singulier du site environnant, tantôt cherchant à percer de mes regards l'épais feuillage qui me cachait la vallée; si bien qu'enfin je perdis de vue mes compagnons. Bientôt après j'arrivai à un endroit

où le sentier se partageait en deux. Je ne pus me rappeler celui par lequel j'étais montée, et après avoir hésité quelques tems, je pris le sentier que je devais laisser, hâtant le pas, quoique la descente fût pénible, pour rejoindre ma compagnie. Après avoir long-tems descendu sans rencontrer une seule figure humaine, sans appercevoir une seule habitation, je me trouvai au bas de la montagne. Quelques habitations entourées de treilles occupaient le pied du coteau ; j'entrai dans plusieurs pour demander un guide ; mais les paysans étaient encore au travail dans la vallée ; leurs chaumières étaient désertes.

La soirée se passait ; *Bellinzone* était trop éloigné pour que je pusse y arriver à pied avant la nuit, et je ne trouvais point agréable l'idée d'un voyage solitaire et nocturne, dans un pays souvent infesté de bandits auxquels le mont *Cenere* offre de sures retraites. A une lieue de *Bellinzone*, on nous avait montré la place où un voyageur avait été assassiné huit jours avant notre arrivée, et nous avions remarqué sur les bords charmans du lac de Lugano, un promontoire que déparait le spectacle hideux d'un gibet où deux criminels ve-

naient d'être pendus. Nous avions remarqué quelque chose d'un peu sauvage dans le caractère de la classe inférieure des habitans de ces montagnes ; sous l'abri d'une chaumière suisse, de l'autre côté des monts, je me fusse trouvée parfaitement en sureté ; ici je n'éprouvais pas la même confiance.

Après avoir délibéré quelques instans ; je résolus d'attendre près des chaumières le retour des laboureurs, et de leur demander un cheval et un guide, si avant ce moment mes compagnons de voyage, qui devaient sans doute me chercher, ne paraissaient pas. J'étais assise sur un quartier de rocher, je réfléchissais sur la bizarrerie de ma situation, lorsque j'entendis marcher derrière moi ; je tournai la tête et je vis une dame et un homme bien mis qui venaient de mon côté.

Je me levai sur-le-champ, je m'avançai vers eux et les instruisis de mon aventure, en réclamant leurs avis et leurs secours. La dame, me prenant la main avec un doux sourire et un regard de bienveillance, se félicita de m'avoir rencontrée et de pouvoir me rendre quelque service. Cette émigrée française, car c'en était une, me dit son nom ; il indiquait

une haute noblesse ; elle me pria ensuite de lui accorder la faveur d'entrer dans sa chaumière qui n'était qu'à quelques pas de l'endroit où nous étions ; mais persuadée que mes compagnons de voyage me cherchaient dans les environs, je préférai de ne pas m'éloigner de la route, et je m'informai sans perdre de tems des moyens de retourner à *Bellinzone*.

Il fut convenu qu'un paysan, dont cette dame me garantissait la fidélité, me procurerait un cheval et me conduirait jusqu'à la ville. Celui par qui elle était accompagnée regrettait qu'une indisposition l'empêchât de me servir lui-même de guide ; mais la pâleur de son teint et la maigreur de son visage témoignaient assez qu'il ne prenait point un faux prétexte. Nous réglions ces arrangemens lorsqu'un enfant de trois ans, aux joues fraîches et vermeilles, qui jouait et sautait parmi ces sentiers montueux avec toute la légèreté du chamois, accourut vers sa mère et lui annonça l'approche d'autres étrangers. Quelques minutes après parurent mes compagnons qui m'avaient cherchée long-tems dans différens chemins : les chevaux attendaient à quelque distance. Je pris sans

tarder, congé de mes nouvelles connaissances, mais non pas sans avoir reçu de la dame des adieux qui exprimaient un regret obligeant, et sans lui avoir promis de revenir le lendemain matin déjeûner dans sa chaumière avec mes amis. Pendant notre retour et tout le reste de la soirée, je ne pus penser à autre chose qu'à l'agréable réception de madame de C... ; je ne pus parler que d'elle. Je la mis à l'épreuve de toutes les règles de Lavater. J'étais probablement meilleure physionomiste que de coutume ; car il est certain que dans cette occasion je ne me trompai point, mais aussi j'avais entendu traiter ce sujet par le grand maître peu de tems auparavant.

Le lendemain matin nous partîmes pour aller déjeûner à la chaumière. L'idée de revoir ma nouvelle connaissance me remplissait de joie : j'étais plus sensible encore qu'à l'ordinaire aux beautés de cette vallée que le soleil dorait de ses premiers rayons. Un torrent roulait tumultueusement sur un lit rocailleux à travers des bois, qu'interrompent de tems en tems des pâturages, et que bornent de chaque côté des montagnes et des rocs, tandis que cette chaîne de glaciers où nais-

sent les sources du Rhin, élèvent plus au loin leurs neiges et réfléchissent un air rafraîchissant.

Des fragmens de rochers étaient semés sur les bords de notre sentier. Nous apperçûmes les vestiges d'une avalanche; et des chaumières ruinées et couvertes de débris énormes, augmentaient l'horreur imposante de ce lieu. Bientôt après nous traversâmes le torrent sur un pont dont l'arche légère était couverte de lierre, et nous parvînmes à la montagne au pied de laquelle est située la chaumière de madame de C... Son charmant enfant était devant la porte et guétait notre arrivée; il sauta de joie en nous voyant monter vers lui, et dès qu'il put m'atteindre il me baisa la main avec une grace enfantine, et courut avertir sa maman.

La chaumière était parfaitement propre, les meubles étaient simples et peu nombreux. C'étaient deux peintures, une table couverte de dessins et une petite tablette sur laquelle étaient posés quelques livres. Madame de C... nous reçut avec empressement, et son mari nous témoigna sa satisfaction aussi vivement que le lui permettait sa santé languissante.

Victoire, jeune brune, qu'à son aisance gracieuse et familière, mais contenue par le plus profond respect, j'aurais reconnue pour une femme-de-chambre parisienne, l'eussé-je rencontrée dans un pays plus éloigné et plus retiré encore, *Victoire* préparait le déjeûner avec une légèreté vive et pleine de grâces.

La conversation de madame de C... anima et embellit le repas; il semblait que c'était par quelque enchantement qu'au milieu d'un hameau reculé, au pied de rochers sauvages et sous des glaciers inabordables, nous trouvions les plus aimables qualités d'un esprit cultivé, unies à une raison supérieure; un goût délicat pour tout ce que les arts produisent d'élégant; et l'enthousiasme le plus vif pour tout ce que la nature présente de sublime; ces mœurs animées par la cordialité, cette franchise entraînante qui amène et fait briller notre ame sur nos lèvres, enfin, cette touchante expression de la sensibilité qui exerce sur tous les cœurs une influence irrésistible. Monsieur de C..., homme aimable et poli, paraissait plongé dans un profond abattement; il s'efforçait en vain de le cacher, et sa femme prenait visiblement beaucoup de peines pour

pour l'en distraire. Après déjeûner, elle nous proposa de faire une promenade du côté le plus agreste de cette contrée romantique. Elle n'y avait, disait-elle, que bien rarement rencontré quelque créature humaine ; aussi regardait-elle plus particulièrement cette portion de la vallée comme son domaine.

Avant notre départ, *Victoire*, qui était tourmentée du désir de connaître notre opinion sur les affaires de France, m'interrogea avec une telle volubilité, qu'il m'aurait été difficile de proportionner le nombre de mes réponses à celui de ses questions. L'esprit de *Victoire* était aussi fertile en suppositions qu'en demandes. Les *monstres*, suivant elle, devaient avoir planté toutes les Tuileries en pommes-de-terre, et sappé les fondations de toutes les maisons pour faire du salpêtre ; on devait avoir affublé toutes les femmes du bonnet rouge, comme si ce n'était pas assez de leur faire porter des cocardes ! Elle n'était pas d'humeur à se laisser traîner en prison par des Brutus et des Aristides sans-culottes. Elle était indignée qu'ils osassent se servir de leur insolent tutoyement envers les femmes et les *citoyenniser*. Les impertinens ! ils osaient

l'appeler citoyenne, elle qui avait passé toute sa vie à Versailles à servir des dames de la cour ! *Victoire* n'aurait pas discontinué ses observations, si je ne lui eusse fait remarquer qu'elle devait sans doute se trouver bien heureuse à une si grande distance de Paris et au milieu de si belles montagnes. Quoi ! madame, s'écria *Victoire*, heureuse parmi des sauvages qui n'entendent pas un mot de français ! Oh ! que ne donnerais-je pas quelquefois pour faire un tour de boulevards ! Je suis si lasse de neiges et de rochers ! Si ce n'était le plaisir de servir ma chère maîtresse, je crois que je serais retournée me faire guillotiner ; car je suis trop connue à Paris pour échapper. Cependant, madame, s'il faut vous avouer la vérité, j'ai fait tout ce que j'ai pu pour faire sortir ma maîtresse de France. Car certainement quand toute la haute noblesse était déjà loin, madame n'était pas faite pour rester en arrière ; et, en vérité, ajoutait *Victoire*, j'étais honteuse moi-même que l'on me vît à Paris, car toutes les femmes-de-chambre de ma connaissance avaient émigré depuis un siècle. Je recueillis de la conversation de Victoire, que sa colère et

son indignation contre les jacobins avaient leur grossièreté pour motif bien plus que leur cruauté. S'ils n'avaient été que féroces, ils auraient pu avoir encore des droits à sa miséricorde ; mais faire mourir les gens et être insolens par-dessus le marché, cela lui semblait tout-à-fait impardonnable.

Après avoir agréablement erré dans les détours de cette vallée champêtre, nous nous assîmes sur le gazon, madame de C... et moi, pendant que nos messieurs poussaient plus loin leur promenade. Là, quittant le ton retenu d'une conversation générale, madame de C... m'instruisit des détails de sa situation : elle avait pénétré sans doute mon envie de les connaître, envie dictée par un sentiment d'intérêt et non par une froide curiosité. On ne devra pas s'étonner de ce qu'elle confiait ainsi son histoire à une personne étrangère. Au milieu d'un pays aussi sauvage, parmi des montagnards à demi-civilisés, une anglaise elle-même aurait senti son cœur s'élancer vers tout être capable de l'entendre et de compatir à ses douleurs. Mais pour m'ouvrir le sien, une Française n'avait aucun besoin de tant de solitude et de motifs si puissans.

Les Français sont naturellement communicatifs. Ils ne peuvent ni garder, ni même comprendre cette réserve particulière au caractère anglais, et qui si elle prend sa source quelquefois dans une certaine délicatesse de sentiment, n'est souvent aussi que l'effet de l'orgueil.

Tout ce qu'un Français éprouve de peines ou de plaisir, d'espérance ou de craintes, il en fait part aussitôt au cercle entier de sa société. Il n'hésite pas à publier jusqu'aux infirmités corporelles et aux défauts de l'esprit qu'il lui arrive de découvrir en lui. La pauvreté même que nous cachons en Angleterre avec un si grand soin, ne donne point en France un tel souci, et en général, on ne s'y soumet pas à la moindre privation, pour déguiser une modique fortune ou pour paraître dans le monde avec plus d'éclat.

Mais revenons à madame de C... Elle était la fille d'un noble d'un rang élevé, et fut mariée, à seize ans, à M. de C... qui l'aimait éperduement. Je ne pouvais m'étonner que madame de C... eût excité une forte passion, moi qui admirais les belles qualités de son esprit, l'expression touchante et délicate de ses traits. Les chagrins, et non le tems,

lui avaient fait perdre le premier éclat de la beauté, mais lui avaient donné je ne sais quoi de doux et d'attendrissant.

M. de C..., qui détestait les principes de la révolution aussi cordialement que la plupart des hommes de sa classe, aurait émigré dès les premiers jours, sans les représentations de sa femme; dont l'esprit plus élevé, plus généreux, adoptait avec transport le nouveau systême, sans oser y applaudir ouvertement. Elle avait souvent pleuré sur l'infortune du peuple qu'on opprimait, et son cœur était plus disposé à se réjouir du soulagement apporté à un malheur réel et physique, qu'à déplorer les pertes idéales de la grandeur. Mais enfin, après la mémorable journée du 10 août, elle n'eut plus assez d'empire sur son mari pour le retenir en France.

Elle regardait comme son premier devoir de le suivre par-tout et de partager son sort, mais il désira de partir seul, afin qu'elle pût conserver leurs biens jusqu'à l'époque, prochaine selon lui, de la contre-révolution. M. de C... fit d'abord le tour de la Suisse, et traversa les Alpes avec quelques autres émigrés. Trouvant ensuite que la contre-révolu-

tion n'arrivait pas aussi vîte qu'il le désirait, il résolut de l'attendre à Bellinzone.

A cette époque s'établit en France cette tyrannie féroce, auprès de laquelle les rigueurs du despotisme royal étaient douces et ses abus légers ; la correspondance de madame de C... avec son mari, devint chaque jour plus difficile et plus dangereuse, et à la fin, l'ami auquel leurs lettres étaient adressées, déclara que la continuation de ce commerce conduirait à l'échafaud et lui-même et madame de C...

Privée de toute communication avec son mari, et témoin douloureux de crimes qu'elle abhorrait, de malheurs qu'elle déplorait, elle ne tarda pas à se trouver elle-même enveloppée dans la calamité générale. Tous les biens de M. de C... furent séquestrés; les scellés furent mis sur tous les appartemens de son hôtel, dans lesquels on fit des perquisitions rigoureuses pour trouver madame de C... Mais elle évita d'être arrêtée en se réfugiant avec son enfant dans la maison d'un ami. Celui-ci était un homme vertueux et sensé, qui, détestant le systm e qui prévalait alors, avait cependant, par des circonstances particulières, quelqu'in-

fluence sur un homme qui jouissait d'un grand pouvoir. Il était toujours prêt à employer cette influence pour faire le bien ; ou plutôt pour éloigner le mal ; et madame de C...... lui dut son salut. Elle et Victoire passèrent pour les femmes de deux négocians suisses que des affaires de commerce avaient appelées à Paris; elles obtinrent des passe-ports.

Madame de C... remercia son ami de lui avoir rendu la vie, puisque la vie était renfermée pour elle dans ce précieux passe-port ; et elle partit par la diligence de Bâle, avec son enfant dans ses bras, et Victoire qui l'accompagnait.

Pendant le voyage, madame de C... éprouva bien des alarmes, toujours causées par le peu d'attention qu'avait sa femme-de-chambre à se contraindre. Dès que celle-ci se croyait offensée, elle était prête à tout trahir. Elle s'étonnait qu'on ne s'apperçût pas sur-le-champ qu'elle était la femme-de-chambre de l'épouse d'un cordon rouge. Il fallut plusieurs sermons de madame de C... pour l'engager à garder l'incognito, pour l'empêcher d'éclater contre d'impertinens compagnons de voyage qui la gratifiaient des mots *tu*, *toi* et *citoyenne*.

Elle mourait d'envie de leur dire que leur compagnie n'était pas même bonne pour l'antichambre, et que c'était la première fois qu'elle voyageait dans une diligence.

Madame de C... promit à Victoire qu'une fois la frontière passée, elle pourrait parler à sa fantaisie et faire la duchesse tant qu'il lui plairait; mais elle la conjura, au nom de sa propre existence, de se taire jusqu'à ce moment; Victoire n'en déclara pas moins à un aubergiste dont elle avait apparemment trouvé le ton trop familier, qu'elle aurait soin d'empêcher *monsieur* de s'arrêter jamais chez lui. Ce propos lui attira un bon nombre d'injures au départ de la diligence; et on répondit au mot de *monsieur*, comme on fesait ordinairement dans ce tems-là, en lui disant que *monsieur était à Coblentz.*

Malgré les imprudentes vivacités de sa femme-de-chambre, et quelques questions naïves de son enfant, qui demandait ce qu'était devenu le carrosse à quatre chevaux de son papa, madame de C... arriva sans accident à Bâle. Elle n'eut pas plutôt mis pied à terre dans une auberge, que Victoire voulut se dédommager de la contrainte du voyage

en criant à tous les domestiques de la maison les titres de sa maîtresse, et en racontant avec une admirable volubilité, les indignités qu'elle avait éprouvées en chemin. Mais la pauvre Victoire fut loin de rencontrer les dispositions sympathiques qu'elle attendait; car, très-malheureusement pour l'effet de ses harangues, sa maîtresse était descendue *aux Trois Rois*, auberge fréquentée par les français républicains, au lieu d'aller *à la Cigogne*, que préféraient les français émigrés, et où ses récits auraient excité une juste horreur. . .

Madame de C... écrivit à son mari pour lui annoncer son arrivée et l'engager à venir au devant d'elle jusqu'à Lucerne, et après une nuit de repos, elle partit pour cette ville. Elle y attendit deux jours, avec impatience et sans succès, des nouvelles de M. de C...; pensant ensuite que sa lettre avait été égarée, elle partit sur-le-champ pour Bellinzone, avec l'espoir de causer à son époux une agréable surprise. En approchant de cette ville, son cœur était rempli d'une émotion insurmontable et croissante; tous les objets semblaient prendre pour elle des couleurs plus vives, tant les descriptions détaillées que son mari lui

avait faites du pays dans ses premières lettres, étaient présentes à son esprit !

En passant sur un pont à un mille de Bellinzone, elle apperçut, à quelque distance à droite, le confluent de la Moesa et du Tésin; elle se rappela que c'était-là un des lieux chéris de M. de C..., et qu'il avait souvent passé des heures entières à l'endroit où ces deux rivières mêlent leurs eaux, plongé dans de mélancoliques rêveries.

En approchant de la ville, elle regarda, avec curiosité, les trois châteaux menaçans qui en couronnent les hauteurs, et qui sont la demeure successive des baillifs - souverains de la vallée. M. de C... avait gravi ces rochers, et sa vue, entre ces montagnes, s'était égarée dans la vallée pittoresque qui conduit à la partie italienne des Grisons.

En passant les portes de Bellinzone, le cœur de madame de C... ne pouvait plus contenir ce trouble délicieux que cause l'espérance de revoir, dans peu d'instans, l'objet de notre plus tendre attachement, surtout lorsque la séparation a été marquée par l'infortune et les allarmes. Cette douce émotion animait ses traits, l'espérance brillait

sur son visage, et les larmes de la tendresse et du bonheur baignaient déjà ses yeux. En descendant de voiture devant l'auberge de son mari, madame de C... promenait ses regards autour d'elle, espérant que sa lettre serait enfin arrivée, et que le bruit des chevaux aurait attiré M. de C... vers la porte. Elle jugeait de lui par elle, et savait que si elle l'eût attendu, au moindre bruit qui aurait pu faire soupçonner son approche, elle se serait élancée au-devant de lui pour le serrer dans ses bras.

Où est monsieur de C..., demanda-t-elle avec précipitation, ne le voyant point paraître? — M. de C... a quitté cette auberge depuis trois mois, lui répondit-on. Elle fut près de se trouver mal. — Où est-il? Où est-il allé? s'écriait-elle. — Il était parti pour Constance. Ce n'était pas tout: il avait emmené madame de...... qui trouvait Bellinzone trop triste pour y demeurer plus long-tems. Madame de C..., sans rien ajouter, suivit l'hôte dans la maison, mais avant d'arriver à l'appartement qu'on lui destinait, elle tomba sans connaissance. On la transporta dans sa chambre, on la mit au lit; en revenant à

elle, elle trouva Victoire qui veillait, avec intérêt, à ses côtés; mais cette intéressante femme, en revoyant le jour, renaissait à la souffrance, son sensible cœur ne pouvait supporter l'idée de se sentir abandonnée par un époux qu'elle aimait tendrement.

Volontairement enveloppée dans l'émigration de son mari, elle avait dit un dernier adieu à son pays; à son pays, qui devait sans doute respirer, dans peu, des crises révolutionnaires, et pour lequel elle ressentait vivement cet amour local qu'une philosophie orgueilleuse peut appeler préjugé, mais dont tout esprit délicat est fortement susceptible. Par son dévouement au devoir conjugal, elle perdait tout espoir de conserver des biens immenses, héritage de son fils. Et lorsqu'elle venait avec empressement, malgré ses propres opinions politiques, partager, adoucir le malheur de son mari, lorsqu'une confiance mutuelle, une fidélité inébranlable pouvait être leur seule consolation, quelles angoisses inexprimables n'éprouvait-elle pas, en se voyant délaissée par lui. Son cœur fut déchiré par ces sentimens que Shakespeare exprime si vivement dans son Othello :

« Le ciel m'eût-il éprouvé par le chagrin ;
» eût-il fait pleuvoir sur ma tête nue, toute
» espèce de douleur et d'opprobre ; m'eût-il
» plongé dans la plus profonde misère, livré
» à la captivité, privé de mes dernières es-
» pérances, j'aurais trouvé dans le fond de
» mon ame un reste de patience. Mais être
» chassé de l'endroit où j'ai attaché mon
» cœur, de l'endroit où je dois mourir si je
» n'y puis vivre, être chassé de là !... (1) »

Madame de C... connaissait trop bien le caractère de celle qu'avait suivie son mari, pour qu'elle pût douter de l'infidélité de ce dernier. Madame de .... était une femme d'une haute naissance, remarquée, sous l'ancien

---

(1) *Had it pleased heaven*
To try me with affliction, had he rain'd
All kind of sores and shames on my bare head,
Steeped me in poverty to the very lips,
Given to captivity me, and my utmost hopes;
I should have found in some place of my soul
A drop of patience. . . . .
But there where I have garner'd up my heart,
Where either I must live or bear no life
. . . . To be discarded thence!

Shakespeare.

régime, pour la brillante société qu'elle réunissait chez elle et le nombre de ses adorateurs. Savante dans les arts séducteurs qui soumettent aux femmes les prétendus maîtres de la nature, contre l'aveu de leur raison, et malgré même leurs plus forts penchans, madame de.... avait, en peu d'années, enchaîné plus de captifs à son char qu'elle n'en pouvait compter. Elle avait troublé la paix de bien des familles; elle avait réduit au désespoir plus d'une tendre épouse; elle savait couvrir le vice de ces voiles attrayans qui en cachent les formes hideuses, et font ensuite trouver fades les charmes simples de l'amour vertueux. Madame de..... était enfin par-tout connue pour une femme galante, ce qui ne l'empêchait pas d'avoir été fort bien reçue dans les cercles du plus beau monde où elle avait trouvé bien des émules, mais peu de rivales.

Elle n'était plus jeune, et cependant sa personne était encore attrayante; son esprit, sa gaieté étaient inépuisables. La révolution avait dissous ses cotteries, dispersé ses adorateurs, changé Paris en un pays nouveau où les autels du plaisir étaient remplacés par

ceux d'une déesse plus austère, où son oreille était continuellement poursuivie par les mots, *Droits de l'homme*, *Liberté*, et déchirée par les acclamations d'un peuple qu'elle croyait né pour l'esclavage et le silence.

Le lendemain de la première fédération, excédée de ce spectacle de bonheur, malade du seul souvenir des clameurs joyeuses que poussaient ensemble un million de citoyens, madame de...... prit la poste et partit pour Londres. Son principal amusement dans cette capitale fut de divertir les connaissances qu'elle y retrouva et dont elle fut très-bien accueillie, par de malignes plaisanteries sur le nouvel ordre de choses, des définitions ridicules de la liberté, des peintures grotesques de ces volontaires nationaux qui, depuis, ont cependant franchi les Alpes et changé la face de l'Europe.

Mais tandis que cette *beauté* amusait les sociétés de ses épigrammes, ses amis la pressaient de se rendre en France, pour sauver ses biens de la confiscation, et son nom de la fatale liste des émigrés. Cependant madame de...... pleine de confiance dans son adresse à se tirer de tous les mauvais pas,

et défiant tous les obstacles, resta dans Londres jusques après l'expiration du délai accordé aux fugitifs.

A la fin elle partit et recommença sa carrière dans Paris par des moqueries sur les personnes revêtues de l'autorité, sur sa propre émigration, sur les événemens de la révolution, sur son patriotisme. Mais l'arêne sanglante où le gouvernement révolutionnaire devait traîner la France, était déjà ouverte : les victimes étaient marquées, la mort prête à être déchaînée, attendait l'instant de les dévorer, et les bons mots de madame de .... si bien accueillis dans le quartier de la place de Grovenor (1) pouvaient passer pour de la démence dans le voisinage de la place de la révolution. Un jeune arbrisseau, dans le creux d'un vallon, joue avec sécurité parmi les zéphirs qui viennent carresser son feuillage ; mais il excite un sentiment d'effroi, au bord d'un ravin escarpé, exposé aux fureurs d'un torrent débordé tout prêt à l'engloutir.

Madame de ... trouvant que la crainte de

(1) Place de Londres dans le quartier de la cour.

la

la guillotine rendait les gens insensibles aux traits du bel esprit, et convaincue enfin que ses attraits et ses sortiléges resteraient sans pouvoir devant les juges d'un tribunal révolutionnaire, elle partit pour la Suisse avec un faux passe-port, accompagnée d'un jeune noble qui allait rejoindre l'armée de Condé.

Elle n'avait pu empêcher que l'on ne séquestrât ses biens : sa bourse était peu garnie lorsqu'elle quitta Paris ; mais celle de son compagnon de voyage l'était mieux, et ses enchantemens ordinaires la rendirent commune à tous deux. On oublia, pour un tems, la bannière royale, l'honneur chevaleresque, et la cause glorieuse que l'on devait soutenir ; mais lorsque les deux bourses furent épuisées, madame de..... permit à son ami de la laisser à Bellinzone, et de rejoindre l'armée ; elle lui laissa à peine l'argent nécessaire pour payer son voyage. Ce fut pendant cet interrègne de se ses adorateurs, qu'un hasard fatal conduisit M. de C..... à Bellinzone. Il était silencieux, morne, mélancolique ; ce qui n'était point du goût de madame de....., mais il avait de l'argent ;

cette circonstance n'était pas indifférente, et la belle dissipée devint tout de suite

> Une Nina, pensive, vertueuse,
> Chaste, sévère, et même un peu pieuse.

Pendant long-tems cette ruse n'eut aucun succès. La vanité de madame de....., autant que son intérêt, exigeait qu'elle vînt à bout de cette difficile conquête; enfin après un long siége et des assauts multipliés, M. de C... se rendit. Dès que son nouvel empire fut solidement établi, madame de.... voulut que l'on quittât les solitudes de Bellinzone, où elle s'était si long-tems ennuyée; on alla à Constance, théâtre de dissipation plus assorti à ses goûts, où l'on rivalisait en plaisirs l'ancien Paris, et où la bourse de M. de C... s'épuisa en voluptueuses inutilités.

Pendant qu'il s'oubliait à Constance, sa malheureuse épouse, indifférente aux discours de la fidelle Victoire, insensible au babil innocent, aux douces caresses de son enfant, restait à Bellinzone dans cet état où toutes les facultés, tous les désirs, toutes les pensées sont absorbées par le sentiment de l'infortune. Elle fut tirée de cet affais-

sement par l'approche d'un nouveau mal, qui avait souvent excité sa pitié, mais qu'elle ne croyait pas avoir jamais à craindre. Ce mal était la pauvreté; non cette pauvreté idéale qui ne se fait sentir que dans des besoins artificiels, mais ce complet et terrible dénuement, si poignant, surtout pour le cœur d'une mère qui entend les cris plaintifs de son enfant et qui ne peut soulager ses besoins.

Madame de C... n'avait presque emporté de France que la somme nécessaire pour son voyage; elle croyait rejoindre son mari qui avait plus d'argent qu'il ne fallait pour suffire quelque tems à leur entretien, et pour la suite, elle espérait qu'en France, les efforts de son ami sauveraient quelques débris de sa fortune.

Depuis son arrivée à Bellinzone, l'esprit absorbé par un objet unique, le cœur navré de désespoir, elle n'avait point songé à cette circonstance. Dans l'état où elle se trouvait, les soins, les petits arrangemens de la vie commune, échappent ou inspirent le dégoût, on ne voit le monde que comme un vaste et triste désert, rien de ce qu'il enferme, ex-

cepté l'objet seul que l'on a perdu, ne peut exciter le moindre mouvement de plaisir ou de peine. Victoire tira madame de C... de cette léthargie, en lui rapportant un jour qu'elle avait entendu dire que leur auberge était fort chère. Elle envoya demander sur-le-champ la note de sa dépense sans en être fort en peine, ses repas ayant été trop simples pour qu'elle les pût croire coûteux. Le montant de son mémoire fut cependant si fort au-dessus de son attente, qu'après avoir payé, il ne lui resta, pour toute possession, que quelques francs et quelques bijoux de peu de valeur. Les yeux de madame de C... se portèrent sur son enfant, elle vit qu'il n'y avait plus un moment à perdre. Elle forma le projet de quitter aussitôt la ville; et Victoire, après quelques recherches, lui loua dans les environs une petite chambre où se trouvaient deux mauvais lits. Ce fut dans cet asyle que madame de C..., nourrie jusqu'alors au sein de l'abondance, se réduisait à des alimens grossiers, à peine suffisans pour la soutenir. Elle répandait sur son fils des larmes douloureuses, et son enfant pleurait de la voir pleurer.

Il demandait quelquefois pourquoi sa maman ne dînait pas bien, ou pourquoi on ne lui donnait point de bonbons, à lui qui avait été bien sage. Victoire partageait gaiement le pain noir de sa maîtresse; mais elle ne pouvait lui obéir sur un point: il lui échappait par fois des réflexions malignes sur son maître; reprise alors sur-le-champ par madame de C..., elle quittait la chambre, et se livrait à son chagrin et au babil qui était pour elle un besoin de première nécessité, en racontant toute l'histoire au voisinage en termes peu discrets.

Madame de C... vit avec une douleur inexprimable que, malgré toutes les privations que la tendresse maternelle peut inventer, sa modique somme était presqu'entièrement épuisée. Son dernier recours était une montre et des boucles d'oreilles. Victoire fut obligée de céder à très-bas prix ces marques d'une opulence passée. Dans ces sortes de marchés il existe ordinairement une lutte inégale entre la rapacité et le malheur, et à cette même époque tant de misérables fugitifs avaient été obligés d'en venir aux mêmes expédiens, que le prix de ces bijoux avait beaucoup

baissé dans toute la Suisse. La main de madame de C. .... trembla en recevant le produit de ces dernières ressources : elle entrevit le moment où elle n'aurait plus rien.

Avant même son arrivée, on avait envoyé de Bellinzone à Constance la lettre qu'elle avait écrite de Bâle à son mari. Celui-ci n'avait point répondu ; il ne paraissait que trop certain qu'il était devenu indifférent sur son sort ; qu'il l'avait oubliée. Dans cet état cruel, combien la mort lui aurait semblé douce, si elle n'eût entraîné celle de son enfant ! Elle avait écrit en France ; mais son ami ne pouvait recevoir sa lettre sous peine de la vie, et il fallait que cette lettre prît une route si détournée et qu'elle passât par tant de mains, qu'il était fort incertain qu'elle fût parvenue à sa destination.

Un soir, le corps affaibli par la souffrance et l'ame désolée, madame de C..... était assise chez elle, plongée dans de sombres pensées, lorsque Victoire qui avait été chercher les petites provisions du lendemain, entra rapidement dans la chambre et lui raconta qu'ayant fait visite aux gens de leur première auberge, et leur ayant parlé des malheurs de

madame, un assistant lui avait dit que si sa maîtresse savait broder des gilets, des cravattes, ou dessiner des paysages, il essayerait de les vendre à l'hôtesse de la principale auberge de *Sursée*; que cette femme fesait une espèce de commerce des petits ouvrages de quelques dames émigrées, et que certainement elle se chargerait aussi de ceux de madame, aussitôt qu'elle connaîtrait son histoire.

A peine Victoire avait-elle achevé, que madame de C. . . . . se jeta à genoux en élevant au ciel de ferventes actions de graces et en serrant son enfant contre son sein. Elle envoya sur-le-champ Victoire pour remercier la personne qui lui avait fait cette offre bienfesante. Le lendemain matin, de bonne heure, les choses nécessaires pour le travail étaient déjà achetées, et madame de C. . . . . se mit à sa tâche avec ardeur. Dès qu'un premier ouvrage fut sorti de ses doigts habiles et pleins de graces, elle ne put s'empêcher de le contempler, et des larmes de plaisir, des larmes dont elle n'osait presque se permettre la douceur, tombèrent de ses yeux.

Elle n'avait cultivé ces talens que pour

servir à ses distractions pendant quelques instans de solitude ; avec quelles délices elle y trouva le moyen de conserver la vie à son enfant ! Elle ressentait ce noble plaisir que cause la certitude de remplir un devoir sacré. Sa vertu courageuse portait avec elle-même sa récompense, car elle soulageait son ame ; le travail adoucissait ses chagrins que l'abandon et l'oisiveté avaient aigris ; et l'image de M. de C..... au lieu d'exciter les transports d'une passion méprisée, n'éveillaient plus en elle qu'une douce tristesse et un sentiment de résignation. Les seuls momens que madame de C..... accordait au loisir et aux épanchemens de sa sensibilité, étaient les derniers d'une journée laborieuse. Elle laissait alors son enfant aux soins de Victoire ; elle allait s'enfoncer dans des retraites imposantes et solitaires ; ses pensées errantes et mélancoliques lui retraçaient le bonheur qu'elle avait perdu, et ses pleurs qui coulaient alors en liberté, rétablissaient le calme dans son ame.

Dans une de ses pensives promenades, madame de C..... s'était assise sur un rocher ; près d'elle roulait un torrent dont le

bruit continu et lugubre semblait d'accord avec ses méditations ; le pas d'un homme se fit entendre, et arrêta sur-le-champ le cours de ses réflexions. Elle lève les yeux et voit M. de C...... qui, pâle et tremblant, se jette à ses pieds et presse ses genoux, plein d'une angoisse inexprimable. Laissant enfin échapper des paroles entrecoupées, il lui dit qu'il ne venait point solliciter son pardon, mais expirer devant elle ; que, sentant sa fin approcher, il avait hasardé de la voir encore une fois, non pour atténuer son crime, non pour se faire un titre de ses remords, mais seulement pour expliquer cet abandon barbare dans lequel elle était restée à Bellinzone.

M. de C..... maudissant ensuite son fatal égarement, raconta que la lettre de madame de C..... était arrivée à Constance pendant un voyage qu'il avait fait en Allemagne, et qu'il ne l'avait reçue que deux mois après sa date. Sa lecture le réveilla comme d'un songe funeste, des remords déchirans s'emparèrent de lui ; et l'image des souffrances de celle qu'il avait trahie, ranimant toute sa tendresse pour elle, il déclara à madame de.......

que son intention était de partir sur-le-champ pour Bellinzone. Il s'apperçut bien qu'il ne pouvait annoncer une meilleure nouvelle à cette femme corrompue, et apprit bientôt qu'elle était allée à Vienne avec un comte allemand dont elle avait fait la connaissance pendant leur dernier voyage. M. de C..... ajouta qu'étant parti à pied de Constance pour épargner le peu de louis qui lui restaient encore, les violentes émotions qu'il avait éprouvées, jointes à la fatigue d'un voyage qu'il précipitait trop, lui avaient causé une maladie dangereuse. Étendu sur un lit de douleur, presqu'abandonné, pendant plusieurs semaines, dans l'auberge d'un pauvre village, tant d'amertumes et de souffrances ont peut-être expié, disait-il, une partie du passé..... Il allait poursuivre lorsque madame de C....., se jeta à son cou, arrosa son sein de ses larmes, le conjura de tout oublier comme elle fesait elle-même, et l'assura que la seule espérance de rentrer dans son affection, avait déjà dissipé toutes ses peines.

Lorsque madame de C..... par une douce persuasion, eut un peu réconcilié son mari avec lui-même, et qu'une conversation plus

calme eut remplacé les secousses tumultueuses de leur première entrevue, ils dirigèrent leurs pas vers le petit appartement qui devait dorénavant leur être commun. M. de C..... n'y était pas encore entré. Des voisins lui avaient montré le sentier que madame de C..... avait pris pour sa promenade du soir, et il l'avait suivi sur-le-champ. Lorsqu'ils entrèrent le jeune enfant courut à son père, passa ses petits bras autour de son cou, l'appelant cher papa, et recommençant ses caresses jusqu'à ce que M. de C..... succombant sous la faiblesse, l'agitation, la fatigue, perdit connaissance et tomba sur une chaise. En le secourant madame de C..... observait son visage creusé, sa pâleur, son air égaré, et pleurait. Victoire s'efforçait de verser aussi une larme; mais n'y pouvant réussir, elle se contentait de bien essuyer ses yeux avec son mouchoir; Victoire pensait sans doute davantage au pain sec avec lequel elle avit dîné quelquefois, par la faute de son maître, qu'aux maux qu'il ressentait. Madame de C..... eut beaucoup de peine, dans la soirée, à retenir le bavardage peu délicat de Victoire, qui ne perdait aucune occasion de parler de toutes les privations

auxquelles elle s'était soumise ; d'expliquer comment madame déjeûnait avec de l'eau claire en place de café ; comment elle dînait quelquefois avec de la soupe de lentille, et quelquefois ne dînait point ; comment elle gagnait quarante sous par jour en dessinant et en brodant......

Ce dernier trait allait au-delà de ce que M. de C... pouvait supporter ; il se leva une fois vivement en cachant son visage dans ses mains et marcha dans la chambre d'une manière troublée. Madame imposa silence à Victoire, qui, profitant de l'avertissement, déclara qu'elle était au désespoir d'avoir affligé monsieur, pour qui elle avait le plus profond respect, et sortit de la chambre pour aller entretenir tout le voisinage de la mauvaise conduite de son maître. Elle resta si long-tems dehors, que madame de C..... fut obligée d'aller la chercher. Ses craintes furent vérifiées lorsqu'elle l'entendit qui disait à des voisins : « Certainement je n'oublie point » que monsieur est un cordon rouge, et » qu'après tout il ne doit compte de ses ac- » tions à personne ; mais quand je pense » à ma chère maîtresse !.... » Ici Victoire

fut interrompue dans sa verbeuse harangue.

M. de C..... eut une rechute : il fut malade pendant plusieurs semaines ; et lorsque Victoire crut que son maître avait fait une assez dure pénitence, elle voulut bien lui accorder généreusement son pardon.

Peu de tems après le retour de M. de C..... sa femme reçut une lettre de leur ami de France, annonçant qu'il avait sauvé de leurs biens une somme suffisante pour les mettre au-dessus du besoin, et qu'il l'avait déposée entre les mains d'un banquier suisse. Cette nouvelle les avait déterminés à quitter leur misérable logement ; et ayant vu dans leurs promenades, le long de la vallée qui conduit au pays des Grisons, une jolie chaumiére sans habitans, ils l'avaient louée pour cet été. C'était-là que M. de C..... espérait de rétablir sa santé en respirant l'air salubre et frais des montagnes, et retrouver la paix de l'ame en goûtant cette impression touchante que fait sur nous la beauté calme et douce de la Nature.

On peut penser que nous réitérâmes souvent nos visites à la charmante chaumière ; mais il fallut enfin dire à madame de C.....

un long et pénible adieu. Depuis, j'ai appris avec plaisir qu'elle continuait à jouir de ce bonheur domestique, le premier des biens pour une ame aussi sensible, aussi généreuse. Elle a vu, sans pousser un soupir, s'éloigner d'elle le rang et l'opulence; mais en place elle a retrouvé le bonheur.

CHAPITRE XX.

Excursion dans une vallée dépendante des Grisons. —Discussion sur la révolution des Grisons.

DANS une de nos excursions dans les environs de *Bellinzone*, nous visitâmes une vallée dépendante des Grisons. Arrivés vers le midi à un village, nous cherchâmes un abri contre la chaleur et un soulagement contre la faim. La personne que nous priâmes de nous indiquer une auberge nous invita à entrer dans sa maison, et en effet, nous vîmes au-dessus de sa porte une espèce d'inscription qui semblait annoncer ce que nous cherchions. L'heure du dîner était passée dans toute la vallée; mais on nous servit des fruits et des gâteaux en abondance. Après notre repas, nous trouvâmes une dispute, vivement établie, entre trois ou quatre personnes; les deux principaux disputeurs étaient un gentilhomme de Turin, qui venait de Paris, et un jeune ecclésiastique d'un village voisin. Comme le sujet de la dispute était la révolution qui venait de s'opérer chez les Grisons,

nous fûmes conduits à nous informer de l'état véritable des choses.

Le Turinois nous dit que cet événement n'était qu'une commotion passagère ; que la populace ignorante et tracassière, sur les plus frivoles prétextes, s'était réunie et avait demandé le redressement d'abus qui n'existaient pas ; qu'elle s'était emparée du gouvernement ; qu'elle avait commis de grandes déprédations, et qu'elle était sur le point de rentrer dans sa nullité première, parce que le bon sens du pays se révoltait contre des mesures destructives de la paix et du bon ordre.

L'ecclésiastique écoutait, mais avec beaucoup d'impatience ; enfin il prit la parole, et la chaleur qu'il mit dans son discours, prouvait l'intérêt qu'il prenait à ces événemens. Il parcourut la longue liste des actes de tyrannie exercés sur le peuple Grison, par le gouvernement aristocratique, qu'on venait de renverser. Il certifiait que ce qu'on représentait comme un amas de brigands, était une assemblée régulière, composée des députés de chaque commune, réunis en convention légale, dans l'intention de réformer constitutionnellement les abus. Il nous assura que

loin d'avoir attenté aux propriétés, on pouvait reprocher à cette convention d'avoir ressenti trop faiblement les offenses qui avaient provoqué un changement de gouvernement, puisqu'elle n'avait fait qu'ordonner aux comptables en défaut, de rembourser le trésor public ; et que ces remboursemens étaient poursuivis avec tant de mollesse, que la sentence ressemblait à une invitation à commettre de nouvelles infidélités, plutôt qu'à une punition des anciennes déprédations.

Les réformes dans l'administration, ajoutait-il, ont tenu de ce même esprit de douceur. Le peuple a été déchargé du paiement d'impôts que son ancien gouvernement ne consacrait nullement au service public. Les droits féodaux ont été abolis ; mais, à l'exception de quelques légères taxes auxquelles ils contribuent maintenant pour leur part, et l'abolition de certains priviléges commerciaux, qu'ont les nobles à regretter, si ce n'est un pouvoir usurpé ? On leur laisse toutes les marques de leur ancienne splendeur, leurs décorations, leurs titres héréditaires. Cette assemblée populaire, poursuivait notre jeune ecclésiastique, bien loin d'avoir été réduite

à la nullité, ne s'est ajournée que parce qu'elle avait *terminé* son ouvrage; bien loin d'avoir agi contre le vœu de ses commettans, il croyait, qu'à l'exception des personnes immédiatement intéressées au maintien des anciens abus, il n'y avait, dans tout le pays, qu'une voix en sa faveur; que le peuple montrait un véritable enthousiasme pour la recouvrance de ses droits; que chacun était prêt à les défendre au péril de sa vie, s'ils étaient de nouveau attaqués (1).

La réplique du Piémontais fut spirituelle, pleine de sarcasme, mais il était aisé d'appercevoir dans la contenance des spectateurs que c'était le prêtre qui avait été l'interprète de leurs véritables sentimens. L'hôte se mêla dans la conversation, mais quoiqu'elle

---

(1) Il paraît cependant que le jeune ecclésiastique avait trop bonne opinion de ses nouveaux gouvernans d'au-delà des monts, et il est probable que depuis lors il aura, ainsi que ses concitoyens de la vallée de *Masox*, changé de manière de voir, puisque cette vallée, maintenant la seule possession des Grisons au midi des Alpes, a sollicité, dit-on, sa réunion à la République cisalpine. Et entre ces deux pays sont situés les bailliages italiens !

l'intéressât vivement, il n'en allait pas moins de tems en tems humecter d'une cuillerée de limonade, les lèvres desséchées de son enfant au berceau, couché dans un coin de la chambre, et qui avait la fièvre. Sa sœur, petite fille de six ans, avec son corset bleu et son court jupon rouge, avec ses pieds nus, ses joues brillantes de santé, et son œil vif et gai, formait un contraste frappant avec le regard languissant du pauvre petit malade. Elle se tenait patiemment aux côtés du berceau et agitait autour de son frère une grande branche de vigne pour le préserver des mouches, qui semblent se multiplier dans ces contrées vers le milieu du jour. Il y avait quelque chose de si touchant dans ce groupe domestique, qu'il me fit oublier plus d'une fois la révolution des Grisons.

Deux heures s'étaient écoulées, et nous n'avions pas encore songé à demander nos chevaux, lorsqu'un respectable vieillard de la compagnie, ayant compris par nos discours que nous nous proposions de repasser dans cette vallée, pour traverser les montagnes et voir le pays des Grisons, nous invita de la manière la plus pressante à nous arrêter

quelques jours dans son habitation, lorsque nous passerions par ses montagnes.

Nous ne fûmes pas médiocrement embarrassés, lorsqu'après avoir demandé à payer notre dépense, l'hôte nous répondit que la seule récompense qu'il attendait de nous, était la promesse de choisir sa maison pour nous reposer à notre second passage, et d'y arriver de meilleure heure afin d'accepter un dîner qui ne serait point celui d'une auberge, ainsi que nous l'avions supposé, mais celui d'un ami reconnaissant de cette faveur. En prenant de plus exactes informations nous sûmes que notre prétendu aubergiste était le premier magistrat du district, et que ce que nous avions pris pour une enseigne au-dessus de sa porte, était la marque de sa dignité.

CHAPITRE XXI.

Vallée Calenca ; peinture de ses habitans. — Commencement de la montée du St.-Bernardin. —Déluge produit par les fontes supérieures. —Hospitalité des habitans de la montagne ; leurs occupations pastorales. —Vie des bergers sur la montagne.

En quittant les vallées italiennes nous ne manquâmes pas de passer deux jours chez l'hôte obligeant, dont nous avions pris la maison pour une auberge. Nous fîmes pendant ces deux journées des promenades dans les montagnes, principalement dans celles de la vallée *Calenca* ; un des quatre districts de la haute jurisdiction de la vallée de *Masox*. Un torrent échappé des glaciers du Mont-*Ucello*, court rapidement et avec bruit au bas de cette vallée, et va se jeter dans la *Moesa*. Nous traversâmes plusieurs villages, et nous nous arrêtâmes pour nous reposer à *Santa-Maria*, capitale de la vallée, où nous vîmes une belle église, dédiée à la Vierge. Le dernier village de ce district, celui qui approche le plus des glaciers, est *Val-Bella*, ou la *belle*

vallée; comme on nous assura que le lieu ne répondait nullement à son nom, nous n'allâmes pas plus loin.

Ce district, situé entre les montagnes de la vallée de *Brenna* et de celle de *Masox*, est étendu, mais presque par-tout désert et nu ; il produit cependant un peu de vin. On ne trouverait pas facilement un coin moins fréquenté par le monde, et qui en soit plus ignoré. On dit que le peuple de cette vallée est le plus misérable de l'Europe ; c'est beaucoup dire; et cela dément l'assertion de J. J. Rousseau, qui croit que le peuple le plus heureux est celui dont on parle le moins.

Le sol ingrat de ce district force les habitans à des émigrations périodiques. Ils passent l'été dans la hutte paternelle, et l'hiver ils vont vendre, en Italie, le produit de leur industrie ou de leurs montagnes : des paniers, de la poix, des pierres à aiguiser. Ceux qui ne font pas ce commerce, et les femmes, les enfans de ceux qui le font, cherchent d'autres moyens de gagner leur vie, dont les principaux sont de mendier et de dire la bonne aventure.

Lorsque nous eûmes pris congé de notre

hôte de la vallée de *Masox*, nous continuâmes cette vallée du côté du *Mont-Bernardin* (1). Avec ses dépendances, elle forme un des quatre membres de la *Ligue Grise*; ses anciens habitans sont connus dans l'histoire, sous le nom général de *Lepontii*. Leurs descendans ont été successivement sujets de l'évêque de Côme, des comtes de Saxe, et de la famille des *Trivulce*. Ce fut de cette famille, dans le milieu du seizième siècle, que ce peuple acheta sa liberté pour la somme de vingt-cinq mille florins, et qu'il s'associa aux Grisons, qui lui ont conservé son indépendance, malgré les différentes tentatives qu'on a faites depuis, pour la lui ravir.

Pendant plusieurs milles, la route est parfaitement unie, et suit le cours de la *Moesa*. Dans cet espace la vallée est semée de beaucoup de jolis villages, et sa largeur permet des cultures variées; mais après qu'on a passé le débouché de la vallée de *Calenca*, elle devient si étroite, qu'il ne reste guères entre

(1) Il ne faut pas confondre ce passage avec celui du *St.-Bernard*, qui communique du Valais dans le Piémont.

les deux montagnes que le chemin et la rivière. Dès ce moment nous nous retrouvâmes parmi les rochers à pic, les torrens, les précipices, et tous ces sites de montagnes qui ne nous étaient plus étrangers. Cependant on rencontre ici quelques traits de plus : la grande profondeur de la vallée, la hauteur des montagnes environnantes qui ne laissent pénétrer sur tous les sauvages objets de ce tableau, qu'une clarté obscure, entraînent l'ame dans une sombre mélancolie.

Avant d'arriver au fond de la vallée, où la montagne s'élève droite, haute, et semble interdire tout passage, nous marchâmes longtems sur un chemin entièrement défoncé, rompu, coupé par des amas de gravier, des débris d'arbres et de rochers. C'était l'effet d'un déluge qui avait fondu du haut des montagnes supérieures : une pluie du printemps accompagnée d'un vent chaud, pareil à celui que les Italiens nomment *sirocco*, avait fondu subitement une grande quantité de neiges. Mais celle qui, dans quelques endroits, remplissait le creux des ravins, étant plus abritée, avait fondu moins vîte et avait servi comme de digues, d'écluses, où s'é-

taient amassées les eaux provenant des fontes supérieures ; le poids de ces eaux s'accroissant sans cesse et la force des écluses diminuant, dans la même proportion, il en était résulté la catastrophe dont j'ai parlé.

Si Thompson avait vu les Alpes, il aurait ajouté bien d'autres traits à ses tableaux, déjà si riches ; il ne se serait pas contenté de peindre, dans sa description des montagnes des Grisons : « ces bergers et ces troupeaux ; ces » voyageurs et ces villageois ; et quelquefois » des brigades entières de troupes en marche, » et des hameaux plongés dans le sommeil » et les tenèbres de la nuit, etc. (1) » Instruit par des phénomènes pareils à celui dont nous vîmes les effets, il aurait encore peint ces immenses sapins, habitans indigènes des monts, et profondément cramponnés depuis des siècles dans le sein de la terre, balayés dans un instant par les eaux, comme des brins de paille qu'emportent les torrens; il nous aurait montré ces rochers contempo-

(1) *Herds, and flocks, and travellers, and swains,*
And sometimes whole brigades of marching troops,
Or hamlets sleeping in the dead of night.

rains de la création, et qui semblaient ne devoir finir qu'avec le monde, ébranlés jusque dans leur base, détachés de la montagne qu'ils déchirent en roulant, et descendant par bonds au fond de la vallée, en couvrant ses habitations, ses riches pâturages, de désolation et de débris !

Un étroit sentier, taillé dans un roc bizarre, suspendu au-dessus de la *Moesa*, nous conduisit au pied de la montagne perpendiculaire qui ferme la vallée. Nous entendions le torrent mugir à ses pieds, mais il nous était caché par les inégalités du terrain et les bois épais et sombres qui les couvrent. Nous nous trouvions enfermés entre des hauteurs inaccessibles, et nous n'appercevions point, comme après avoir passé le pont du Diable, de caverne creusée dans le roc, pour en sortir. L'imagination elle-même ne pouvait créer un chemin par lequel on pût gravir ces hauteurs; et cependant les habitans avaient tranché la difficulté. Contre le flanc le moins escarpé de la montagne, est appuyé un chemin latéral, pris en partie dans la montagne même, et en partie soutenu par des pièces de bois, qui offrent en même-tems un parapet au voya-

geur du côté du précipice ; lorsque le chemin ne peut plus se continuer dans la même direction, il tourne, et vous conduit ainsi en zig-zag jusqu'au haut de la montagne.

De même que la vallée d'Urseren, la partie supérieure de celle-ci nous offrit un aspect tout-à-fait différent de la vallée inférieure, et beaucoup plus gai. C'est en général dans les vallées inférieures, qu'on peut considérer comme d'immenses ravins, qu'on rencontre cet amas d'objets pittoresques, variés, qui excitent tour-à-tour des sensations de terreur et d'étonnement. Dans les vallées supérieures la nature revêt un habillement moins sauvage, plus simple et plus majestueux. La scène s'étend et s'éclaircit ; les forêts, moins tourmentées par des ressauts, s'étendent mollement sur des collines qui s'élèvent avec noblesse les unes par-dessus les autres.

Les principaux passages des Alpes, dans cette partie, étant ceux du *St.-Gothard*, et du *Splugen*, il passe si peu de voyageurs dans celui-ci, que la visite des étrangers est pour les habitans un événement considérable. Arrivés près d'un village, qu'entoure un vaste amphithéâtre de verts côteaux, nous vîmes

venir à notre rencontre le vénérable ami qui, dans la vallée inférieure, nous avait offert un gîte pour le tems où nous traverserions ses montagnes. Il tenait d'une main sa petite fille, et de l'autre un gros bâton de chêne, dont, en badinant, il nous menaça de loin, nous reprochant notre lenteur à arriver ; sur l'avis qu'il avait eu que nous étions sur la route, il nous avait attendu pendant trois heures pour dîner avec nous. Au surplus, en entrant chez lui nous trouvâmes un repas abondant, tout préparé, et l'on nous déclara que nous ne repartirions pas que nous n'eussions achevé les provisions qu'avait procurées la chasse des deux jours précédens, faite à notre intention.

La famille du vieillard était composée de sa fille et des deux enfans de sa fille : l'un était un jeune homme de vingt ans, et l'autre cette jolie montagnarde de seize ans, qui était venue au-devant de nous avec son grand papa. Le mari de la mère, qui était allé pour quelques affaires à *Chiavenne*, devait être de retour avant notre départ. Nous passâmes la soirée à nous promener dans cette contrée agreste, et le lendemain nous fîmes la partie

d'aller en famille dîner dans une maisonnette de berger, située sur la montagne, à côté d'une cascade. J'avais laissé pénétrer mon enthousiasme pour ces beautés naturelles, et notre hôte avait voulu me montrer celle-là, en m'assurant qu'elle valait bien la peine de l'aller chercher. Ce torrent, tombant en cascades entre des bordures de gazon, formait en effet un agréable épisode dans un beau paysage; mais la *Reuss* et le *Tésin* avaient laissé dans notre imagination peu de place pour la surprise.

La fraîche verdure de ces collines attestait une excellente culture. Le sol n'en était pas assez élevé pour que les rayons du soleil y arrivassent dépourvus de leur vigueur, et d'industrieuses saignées distribuaient, à différentes hauteurs, dans les pâturages, les eaux de l'inutile et fastueux torrent. Le foin était coupé presque par-tout; mais ce qui en restait sur terre, mélangé de fleurs et de plantes de montagnes, embaumait l'air des plus doux parfums. Pendant que les moissons mûrissent sur quelques parties de ces collines; les bergers remontent les Alpes supérieures avec leurs troupeaux qui paissent

l'herbe à mesure que la neige, en se fondant, la découvre. Ils passent ainsi solitairement le court été de ces régions élevées ; ils construisent leurs huttes de quartiers de rochers, et la pluie, le vent y pénètrent sans peine. Leur nourriture est presqu'uniquement du gruau d'avoine et de l'eau; le pain est un luxe dont on ne jouit pas là-haut. Ils sont ainsi privés des douceurs les plus communes de la vie; et lorsque l'automne est venu, ils redescendent eux et leurs bestiaux et rentrent chez eux. Cette vie d'un berger des Alpes, n'est pas si voluptueuse que celle d'un berger d'Arcadie; sa société se borne presqu'uniquement à celle de ses moutons, et ses besoins à ceux que lui a donnés la nature. Endurci par cette vie agreste, l'intempérie de l'hiver n'a rien qui l'épouvante ; et lorsqu'il s'apperçoit que ses provisions s'en vont plus vîte que la belle saison ne vient, il la devance, et son impatience hâte le moment où il doit ravir aux neiges la nourriture de ses troupeaux.

Les pâturages au milieu desquels nous étions n'ont pas à redouter les avalanches ; mais, plus haut, leur chute a occasionné des mal-

heurs. D'autrefois des tourbillons de neige, emportés par les vents, ont enveloppé pour quelques instans, bergers, chiens, maisonnettes et troupeaux.

Toutes les beautés champêtres de cette vallée me fesaient bien concevoir comment ce séjour pouvait avoir des charmes en été; mais l'hiver, lorsque les passages sont interceptés, comment peut-on vivre séquestré du genre-humain, et parmi ces frimats nébuleux! Ma jeune amie répondit à mes questions à ce sujet, que revenue de *Bellinzone*, où elle avait été en pension l'été précédent, elle avait passé l'hiver à filer, à préparer un bon nombre de chemises pour son grand-papa; qu'elle avait brodé pour elle une robe à fleur; qu'elle avait lu la moitié d'un abrégé des guerres d'Italie par Guichardin, et deux ou trois volumes des comédies de Goldoni.

A regret nous dîmes adieu à cette famille patriarchale; j'aurais voulu m'arrêter plus long-tems dans sa demeure hospitalière. Qu'il était doux de contempler ce bonheur pur et tranquille et ces occupations pastorales, au sortir des tempêtes politiques, des calamités de la guerre et des excès de la tyrannie!

Un peu plus loin, dans un village où toute la famille nous accompagna, nous passâmes encore une heure dans son aimable société, et lui disant un dernier adieu, non sans emporter d'agréables souvenir de l'accueil que nous en avions reçu, nous commençâmes à gravir le sommet des montagnes, qui séparent ces vallées du pays des Grisons.

CHAPITRE XXII.

CHAPITRE XXII.

Ce que les habitans des Alpes entendent par le mot Alpes.—Sommet du mont St.-Bernardin. —Prêtre émigré. —Première vue du Rhin.

Lorsque les habitans de ces montagnes parlent des Alpes, ils n'entendent pas par ce mot ces longues chaînes de monts dépouillés ou couverts de glaces, auxquels nous donnons ce nom. Dans leur dialecte, la dénomination d'*Alpes* ne réveille pas l'idée de l'élévation, mais celle de la fertilité ; ils entendent toujours par-là des hauteurs propres au pâturage. I es mots de *Gletscher*, de *Horn*, de *Stock*, sont ceux par lesquels ils distinguent les diverses parties de leurs montagnes ; les Alpes couvertes de neiges éternelles ou de glaciers, seraient pour eux un langage inintelligible.

Ayant gravi jusqu'au village de *St.-Bernardin*, et nous trouvant voisins d'un glacier qui s'étendait au loin devant nous, nous conclûmes que nous avions à-peu-près atteint le sommet. Nous nous trompions : nous

avions encore à parcourir une lieue de pénible montée, avant de commencer à descendre de l'autre côté. Nous fîmes une halte à ce village, si l'on peut appeler ainsi deux ou trois maisons, dont l'une est une auberge et dont l'autre est décorée du nom de chapelle. Comme on peut bien le supposer, les environs en sont tristes et déserts. Nous n'étions pas encore à une hauteur où cesse la végétation, mais quelle misérable végétation !

Nous trouvâmes cependant à ces hauteurs un habitant de mœurs polies et d'un esprit cultivé. C'était un grand-vicaire expulsé d'un des principaux diocèses de France. Il traînait sa pénible existence sous ce ciel inhospitalier, privé de toute communication avec le monde, pendant la majeure partie de l'année, et n'ayant pour vivre que le maigre revenu de cette chapelle qui n'excédait pas six ou sept louis par an, et quelques charités de ces rudes montagnards, qui formaient son unique société. Il nous dit que son bréviaire, sa bible et un Ovide, étaient ses seules consolations ; que les premiers de ces livres lui enseignaient la résignation aux volontés du ciel,

et que son cœur sympathisait avec l'auteur du dernier, exilé comme lui, et ayant échangé les délices d'une cour polie, contre les déserts de la Scythie. Mais ces déserts n'étaient pas aussi horribles que le sommet du *St.-Bernardin*. Le bruit de la chute de Robespierre et de l'adoption d'un systême plus doux avait vaguement pénétré jusqu'à lui, et il demanda avec une si vive sollicitude s'il ne lui serait jamais permis de revoir son pays, qu'il y aurait eu de la cruauté à le priver de l'illusion de cet espoir. Nous laissâmes cet étranger, et notre cœur était affligé de ne pouvoir le tirer d'une position qui nous paraissait insupportable.

Nous achevâmes de monter, et quoique nous fussions exposés aux vents gelés des glaciers du voisinage, néanmoins nous échappâmes au froid, à cause de la nécessité de marcher dans les endroits où la route était trop roide ou trop dangereuse pour que nous restassions sur nos chevaux. Nous avions un beau soleil, mais il était plus brillant que réchauffant. A cette hauteur la raréfaction de l'air est trop considérable pour qu'on puisse y éprouver de la chaleur. On nous

avait dit à Bellinzone, que pendant deux lieues le sommet est constamment couvert de neige ; mais nous le passâmes entièrement sans en avoir apperçu.

Ce sommet n'offre rien de remarquable qu'une sèche uniformité : point de rochers gigantesques et escarpés, point de précipices, rien de pittoresque ou d'imposant. Le tems a dépouillé la montagne de sa terre végétale, et il a usé ou abattu les rochers, si jamais il y en a eu, qui variaient la monotonie de ce désert. Les montagnes qui s'élèvent sur la droite cachent les glaciers qui séparent les Grisons de la Valteline ; et sur la gauche, l'œil s'égare au loin sur ces régions d'éternels frimats qui couronnent la chaîne de monts que les anciens nommaient *Adula*. En face la vue s'étend, par dessus la vallée du Rhin, jusqu'aux glaciers qui la séparent des autres vallées des Grisons ; il nous semblait que nous allions toucher à ces glaciers qui étendaient, sur le flanc des montagnes, leurs voiles brillans, bien au-dessous de la hauteur où nous nous trouvions ; mais il n'y avait point de communications directes entre eux et nous.

Après nous être reposés dans ce site sauvage, nous commençâmes à redescendre la montagne du côté du nord. Un superbe tableau s'ouvrit alors devant nous ; les hautes collines couvertes de pins, qui enferment la vallée du Rhin, se déployèrent devant nous ; nos regards plongeaïent en même tems dans les vastes profondeurs ouvertes sous nos pieds ; après avoir long-tems descendu par un chemin escarpé, mais sûr, nous apperçûmes le Rhin que nous avions vu naguères roulant vers la mer la masse imposante et tumultueuse de ses eaux : maintenant modeste, à peine échappé de sa source, il coulait presqu'inconnu au fond d'une vallée solitaire, doux comme le sommeil d'un enfant qui vient d'éclore à la vie.

CHAPITRE XXIII.

Visite aux Glaciers de la vallée du Rhin. — Description de quelques aspects de montagnes. —Hymne composé au milieu des Alpes.

Nous désirions depuis long-tems de visiter des glaciers, et nous trouvant à portée de ceux où le Rhin prend sa source, nous partîmes d'un petit village situé au fond du vallon, pour escalader les montagnes qui devaient nous conduire à ces immenses magasins de frimats; nous suivions un torrent qui fait tourner le moulin du hameau et qui en arrose les jardins. Les habitans de cette vallée communiquent principalement avec celle de *Ragantz*, en traversant ces glaciers. Pour y parvenir, ils suivent un sentier qui les conduit au haut de la montagne. Comme toutes les montagnes de moyenne grandeur que nous avions trouvées au sud du St.-Bernardin, celle-ci est couverte d'une belle verdure; et tandis que nous passions, les paysans étaient occupés à étendre leurs foins parfumés au soleil dont ils recueillent, avec soin, les faveurs passagères. Sur toutes les

pentes qui nous entouraient en forme d'amphithéâtre, ils étaient suspendus comme autant de chèvres, dans les endroits les plus escarpés, actifs à retourner des tas de foin; mais il avait été plus difficile encore de le faucher, et nous ne concevions pas qu'on eût pu y parvenir.

Les *Chalets*, ou maisonnettes de montagnes, qui leurs servent d'habitations, sont d'un ordre d'architecture dont on ne trouve point la description dans *Palladio*, mais qui est très-bien approprié aux lieux et à leur destination. Ils sont ordinairement de bois de sapin ou de mélèze, et, loin du voisinage des forêts, ils sont construits en pierres. Le plus souvent, la montagne elle-même fait les frais de leur mur principal, car ils sont en général adossés à des escarpemens, dans la vue d'éviter le ravage des avalanches, qui, descendant des hauteurs supérieures avec leur vélocité ordinaire, passent alors au-dessus de la cabane sans la toucher, et poursuivent au-delà leur marche ravageante.

Nous étions montés à notre aise et en nous amusant à chercher des plantes et des fleurs alpines, dont la grace et la nouveauté nous

invitaient sans cesse à les cueillir ; cependant le chemin que nous avions fait et l'air vif du matin nous avaient donné un excellent appétit. Nous nous arrêtâmes en conséquence au dernier de ces châlets, et assis devant la porte, nous fîmes notre repas avec des fruits secs et du café, afin de nous donner les forces nécessaires pour venir à bout de notre entreprise.

La montée aux glaciers, du côté opposé du vallon, nous parut si pittoresque, que nous regrettâmes un moment de ne lui avoir pas donné la préférence ; nous la jugions non-seulement plus agréable, mais plus courte. Notre guide, qui en savait plus long que nous là-dessus, nous assura le contraire. Nos yeux nous avaient si souvent trompés sur les distances, dans ces pays montueux où l'on ne peu les évaluer si l'on n'a pas l'œil montagnard, que nous soumîmes notre jugement au sien, et que nous fondâmes nos espérances sur quelqu'un de ces miracles imprévus qui, dans les Alpes, changent, par fois, en un clin-d'œil, l'aspect de la scène.

La dernière partie de ce voyage fut très-fatigante. A quelque distance de la cîme,

le mulet qui jusqu'alors m'avait portée, fut attaché à un rocher, et nos guides me soutinrent pour m'aider à gravir un pénible et raboteux chemin; mes compagnons de voyage, qui s'étaient pourvus de crampons attachés sous leurs pieds, achetèrent, par une lassitude excessive, la sécurité qu'ils en retirèrent.

La chaleur ne nous incommodait pas moins que la fatigue ; nous nous arrêtions à chaque instant pour nous désaltérer dans le torrent que le glacier laissait échapper. Nos conducteurs nous assuraient que ce breuvage n'entraînait aucun danger, et quoiqu'ils prêchassent d'exemple, nous n'étions pas trop convaincus, mais nous ne laissions pas de goûter souvent à ce nectar ; semblables à notre premier père qui, séduit, mais non pas trompé, toucha au fruit défendu, sans ignorer qu'il commettait un péché.

Arrivés au bord de la vallée de glace, excédés, sans haleine, épuisés de lassitude et de chaleur, nous nous jetâmes de notre long sur l'herbe, où nous ramassâmes quelques glaçons pour étancher notre soif. Elle ne provenait certainement pas uniquement de

l'exercice que nous venions de faire, puisque dans le creux des vallons italiens, exposés aux rayons concentrés du soleil de midi, et après des marches aussi pénibles, nous n'avions jamais éprouvé une soif pareille. Après un peu de repos, nous nous trouvâmes dans cet état délicieusement tranquille que les auteurs qui ont écrit sur la nature des Hautes-Alpes, attribuent à la pureté de l'atmosphère dans ces régions élevées, et que Rousseau décrit avec son style animé, dans une des lettres de sa nouvelle Héloïse.

Pendant que mes compagnons erraient çà et là sur cette mer de glace, et tentaient des promenades qui n'étaient pas sans difficultés et sans dangers, je restai assise sur les confins du glacier, d'où je pus jouir à mon aise de ce spectacle sublime et neuf. Sur ma droite, des rochers et des montagnes de glace s'élevaient graduellement en une immense et triste perspective. Devant moi, le *St.-Bernardin* levait sa tête nue, et à-peu-près dans la même direction, l'œil se promenait sur une chaîne de glaciers et de montagnes de neige qui séparent la vallée du Rhin de la *Valteline* et du comté de *Bormio*,

pays sujets des Grisons. C'étaient là les glaciers vers lesquels nous regrettions de ne nous être pas dirigés ; maintenant nous commencions à nous appercevoir que nos conducteurs avaient eu raison. Ces glaciers semblaient n'être point séparés de ceux près desquels nous étions ; nous aurions cru qu'en descendant un peu , nous pouvions remonter bientôt jusqu'à eux. Le renflement de la montagne qui nous portait, nous empêchait d'appercevoir le vallon qui nous en séparait et qu'on ne pouvait traverser sans faire un voyage de plusieurs milles. A ma gauche, mes regards se promenaient sur une suite de montagnes vertes de pâturages , jusqu'à la lisière des glaces qui s'étaient emparées de leur sommet, et qui peut-être empiétaient journellement sur le domaine de la végétation. Des bestiaux paissaient sur leurs pentes, tandis que des chamois agiles bondissaient de rochers en rochers , sur les confins des glaciers. J'employai ces momens de méditation à me retracer les diverses impressions qu'avaient produites sur moi les différentes vues des Alpes, et j'en composai un hymne à l'Auteur de la nature : ces magnifiques objets

me paraissaient, sur la terre, la plus imposante de ses œuvres.

Les ombres du mur de glace au pied duquel j'étais assise, en m'environnant, m'avertirent que le jour s'avançait, et me tirèrent de mes rêveries; et lorsque les glaciers opposés se montrèrent à moi, sous cette couleur rosâtre dont les colore le soleil couchant, je commençai à m'inquiéter de l'absence prolongée de mes amis. Je n'avais encore vu que de fort loin ce bel effet produit par le crépuscule, mais quelles faibles impressions il m'avait laissées, en comparaison de l'émotion que j'en ressentis à cet instant, où ce grand spectacle se déployait à mes yeux dans toute son immense splendeur. Les nuages, teints des plus vives couleurs, et qui se succédaient au loin au-dessus de la vallée, et à mes pieds, en vagues resplendissantes, ajoutaient encore à la beauté de ce tableau.

Mon attention en fut distraite par la voix de mes compagnons qui m'appelèrent d'une partie de la montagne, sur laquelle ils étaient descendus en quittant le glacier. J'aurais de bon cœur écouté toutes les relations qu'ils

avaient à me faire, si nos guides ne nous avaient avertis que, tandis que sur le haut des montagnes, nous jouissions encore de la clarté du jour, la nuit s'emparait déjà du vallon.

Les nuages se multipliaient à mesure que le jour fuyait : après avoir descendu un des étages de la montagne, nous nous arrêtâmes un peu pour considérer ces vapeurs dont les vagues roulantes, mais silencieuses, renfermées entre les deux côtés du vallon, nous présentaient l'image d'un golfe resserré par deux chaînes de glaciers. Bientôt le soleil prit congé des dernières cîmes des rochers.

Lorsque nous fûmes revenus à l'endroit où nous avions laissé notre mulet, nous trouvâmes bien la bride tenant au rocher où nous l'avions attachée, mais nous nous apperçûmes que nous avions trop compté sur la réputation de patience que se sont faite ces animaux, ou bien que celui-ci avait jugé mieux que nous de l'heure où il fallait se retirer, car il avait dégagé sa tête de la bride, et il était parti. J'avais été jusqu'ici plutôt portée que soutenue par deux de nos guides. Marcher jusqu'au village,

n'était pas en mon pouvoir ; chercher le mulet dans ces montagnes, à l'heure qu'il était, eût été une peine superflue ; en aller prendre un autre, aurait retardé notre retour jusqu'à minuit. Dans cet embarras, notre conducteur grison, qui s'était écarté pendant quelques instans, pour essayer de découvrir le déserteur, revint avec des branchages qu'il lia avec les courroies de la bride, et qu'il attacha en travers sur les deux longs bâtons dont on se pourvoit toujours quand on va visiter les glaciers. Cela forma une espèce de chaise à porteurs, sur laquelle on me descendit en toute sureté, mais non sans quelque appréhension de ma part, jusqu'à la chaumière où nous avions déjeûné le matin. Nous y retrouvâmes notre mulet qu'on avait surpris s'en retournant à son aise, et avant qu'il fût tard, du côté de son écurie, et qu'on avait arrêté. Ces bonnes-gens s'étaient douté du tour qu'il nous avait joué ; ils connaissaient les lieux et le caractère de cet animal ; mais quel n'aurait pas été l'effroi d'une mère, d'un ami, qui nous auraient attendus dans cette chaumière, et qui l'auraient vu revenir sans ses maîtres !

Lorsque nous fûmes arrivés, mes compagnons continuèrent, jusqu'au milieu de la nuit, à raconter les merveilles qu'ils avaient vues; moi-même, je m'occupai à rédiger, à ordonner ce qui m'avait frappée; mais depuis, lorsque j'ai lu la belle description que le citoyen *Ramond* a donnée de ces étonnantes opérations de la nature, dans ses additions à son excellente traduction des voyages de M. Coxe, j'ai cru que le lecteur anglais lirait avec plus de plaisir ce morceau achevé, que les faibles esquisses que j'ai tracées des mêmes objets (1). Laissant

(1) Dans l'anglais, Miss Williams donne à la fin de son ouvrage une traduction anglaise de cet extrait des additions du citoyen Ramond. J'ai cru que celle-ci ne serait pas complette, si je n'y joignais pas le texte de ce même morceau. C'est un hommage rendu à un traducteur qui s'est tellement approprié le voyage de Coxe, non-seulement par les grâces de style dont il l'a revêtu mais par les additions importantes dont il l'a enrichi, qu'il est impossible maintenant de donner, en Angleterre même, une bonne édition du voyage de Coxe, sans retraduire, pour ainsi dire, la traduction française de ce même ouvrage. Le morceau que j'annonce fera la matière d'un *Appendix* à la fin du second volume. *(Note du traducteur.)*

à cet estimable auteur la tâche des discussions savantes et philosophiques, je me bornerai à transcrire ici l'hymne que je composai dans ces régions inspirantes, mais je sens moi-même que les couleurs en sont pâles, en comparaison de la réalité, et qu'il n'est pas au pouvoir du langage d'exprimer les sensations que l'amant de la nature éprouve dans des lieux où elle étale toute sa magnificence.

HYMNE

COMPOSÉ AU MILIEU DES ALPES.

Dieu de la création ! d'une ame enivrée je vois ta main divine empreinte dans des objets où tout est grand, où tout est plein de toi.

Du sommet revêtu de neige de ces puissantes montagnes je vois rouler les orages. . . . bien loin sous mes pas.

Sur l'arète d'un rocher inaccessible, l'aiglè se repose solitaire ; et bientôt déployant ses vastes ailes, il se retire dans des réduits. . . . . où l'œil même ne saurait le suivre.

Sur la roche aiguë ou sur le penchant glacé des monts, le chamois bondit d'un pied assuré, et

le Grèbe

le Grèbe ouvre au zéphir glacé son plumage argentin.

L'aube du matin bleuit ces neiges éclatantes ; et les vives couleurs du crépuscule enflamment, vers le soir, le front de ces rochers.

Et lorsque le soleil s'enfuit, l'ombre de la montagne s'allonge et étend au loin son crêpe sur le vallon, tandis que le jour règne encore sur le reste de la terre.

Mais souvent le creux des vallons n'apperçoit que le soleil de midi ; il en est même qui, depuis la création, n'ont jamais été visités de ses rayons.

Au sommet de ces monts, un ciel sans nuage répand dans l'ame, la sérénité et l'oubli des chagrins. Il chasse les désirs effrénés et purifie la volonté même.

Au sein du vaste espace des airs, l'esprit agrandi oublie la terre qu'il vient de quitter, et n'aspire qu'après les célestes demeures.

La vie n'habite point ces régions que n'ont jamais troublées le cri d'un animal ; et si l'avalanche tombe, son fracas n'est point entendu.

Plus loin le torrent, échappé de ses cavernes glacées, précipite sa chute à grand bruit, et sème le flanc des montagnes de son écume blanchâtre et de ses lames panachées.

Ailleurs les traits de la lumière et de l'ombre glissent rapidement sur le miroir d'un lac, ou bien les vents pénètrent dans son sein et soulèvent ses vagues verdâtres.

Loin, sur le penchant d'un mont, semblable à une petite tache, on apperçoit à peine la vache et le bœuf devenus des cirons; et près de-là se découvre le Chalet, la plus haute habitation de l'homme.

Dans des lieux où la brebis tremblante refuse de hasarder ses pas, le hardi villageois, appuyé sur son genou, fauche l'herbe qui tombe au pied de l'escarpement.

Souvent un dangereux sentier, suspendu sur l'abîme, vous conduit de rochers en rochers; l'œil effrayé se détourne avec effroi du précipice, et ne sait où se reposer.

Tantôt le frêne est adossé contre un roc debout comme lui; tantôt le noir sapin élève fièrement sa tête inabritée et brave la tempête.

Ici la moisson jaunit à côté des glaces; là, dans le vallon, la treille voit mûrir ses raisins au pied des neiges éternelles.

Les métaux étalent sur ces monts leurs fragmens colorés, où réfléchissent les rayons éblouissans du soleil.

Et sur les hautes sommités où le pied de l'Homme ne s'est jamais posé, ou la mousse même ne saurait gravir, une neige éternelle presse la terre, et l'année ne change point de couleur.

Par-tout, à chaque instant, dans ces spectacles gracieux ou terribles, grand Dieu! je reconnais ta puissance.

HYMN

WRITTEN AMONG THE ALPS.

Creation's God! with thought elate
Thy hand divine I see
Impressed on scenes, where all is great,
Where all is full of thee!

Where stern the Alpine mountains raise
Their heads of massive snow,
Whence on the rolling storm I gaze
That hangs — how far below!

Where on some bold, stupendous height
The Eagle sits alone;
Or soaring wings his sullen flight
To haunts still more his own:

Where the sharp rock the Chamois treads,
Or slippery summit scales;
Or where the whitening Snow-bird spreads
Her plumes to icy gales:

Where the rude cliff's steep column glows
With mornings tint of blue;
Or evening on the glacier throws
The rose's blushing hue:

Or where by twilight's softer light
The mountain shadow bends;
And sudden casts a partial night
As black its form descends:

Where the full ray of noon alone
Down the deep valley falls;
Or where the sun-beam never shone
Between its rifted walls:

Where cloudless regions calm the soul,
Bid mortal cares be still,
Can passion's way-ward wish controul,
And rectify the will:

Where 'midst some vast expanse the mind,
Which swelling virtue fires,
Forgets that earth it leaves behind,
And to it's heaven aspires:

Where far along the desart air
Is heard no creature's call;
And undisturbing mortal ear
The avalanches fall:

Where rushing from their snowy source,
The daring torrents urge
Their loud-toned waters headlong course,
And lift their feathered surge:

Where swift the lines of light and shade
Flit over the lucid lake ;
Or the shrill winds its breast invade
And its green billows wake :

Where on the slope , with speckled dye
The pigmy herds I scan ;
Or soothed , the scattered *Chalets* spy,
The last abode of man:

Or where the flocks refuse to pass ,
And the lone peasant mows ,
Fixed on his knees , the pendent grass ,
Which down the steep he throws :

Or where the dangerous pathway leads
High over the gulph profound ,
From whence the shrinking eye recedes,
Nor finds repose around :

Where red the mountain-ash reclines
Along the clifted rock ;
Where firm the dark unbending pines
The howling tempests mock:

Where level with the ice-ribbed bound
The yellow harvests glow ;
Or vales with purple vines are crowned
Beneath impending snow :

Where the rich minerals catch the ray
With varying lustre bright ;
And glittering fragments strew the way
With sparks of liquid light :

Or where the moss forbears to creep,
Where loftier summits rear
Their untrod snows, and frozen sleep
Locks all the uncoloured year:

In every scene, where every hour
Sheds some terrific grace,
In nature's vast overwhelming power,
THEE, THEE, my GOD, I trace!

FIN DU PREMIER TOME.

TABLE
DES CHAPITRES
Contenus dans ce Volume.

Fin de la table du premier tome.

CHEZ LE MÊME LIBRAIRE,

on s'abonne pour la *Décade philosophique*, *littéraire et politique*. On sait que ce journal est actuellement le meilleur et le plus répandu des ouvrages périodiques, littéraires, et qu'il a depuis long-tems obtenu les suffrages des gens de goût par le choix de ses matériaux, le nombre et le mérite de ses collaborateurs, et surtout par sa piquante variété.

Son objet principal est de tenir le lecteur au courant de tout ce qui se passe de nouveau dans la littérature, les sciences et les arts. Chaque cahier contient donc non-seulement des analyses faites avec soin, et des jugemens sévères et impartiaux des principaux livres, mais il contient encore des mémoires sur les nouvelles découvertes dans les sciences, la description des procédés nouveaux dans les arts et l'agriculture, et la notice des inventions importantes. On y trouve, de plus, les nouvelles littéraires, les anecdotes curieuses et les faits remarquables qu'offrent chaque jour la France et l'étranger.

Sous le titre de *Mélanges*, la *Décade philosophique* renferme des articles où la morale la plus aimable se reproduit sous la forme séduisante d'une allégorie, d'un apologue, d'un dialogue ou d'un conte.

La partie consacrée à la *Poësie*, offre constamment les morceaux qui coulent de la plume de nos meilleurs poëtes. Tous les recueils de poésie viennent y puiser la majeure partie de leurs matériaux.

L'article *Spectacles* renferme l'analyse et le jugement de toutes les pièces données sur les théâtres de la capitale.

Enfin, on y trouve deux chapitres : l'un pour la politique étrangère, l'antre pour la politique intérieure, qui contiennent un précis des principaux événemens politiques ; précis nécessaire à tous ceux qui veulent conserver l'histoire du siècle, et dont la collection devient de jour en jour plus précieuse ; il ne saurait être remplacé par des recueils de gazettes dont la lecture n'est plus supportable lorsque leur nouveauté est passée.

Enfin, cet ouvrage périodique est destiné à procurer un délassement à-la-fois utile et agréable à toutes les personnes à qui une éducation soignée, un esprit cultivé et une fortune honnête, permettent de consacrer quelques instans à leur instruction et à leur agrément.

Le prix est de 11 francs pour trois mois ; 21 francs pour six mois, et 40 francs pour une année. Il faut affranchir les lettres et l'argent ; on reçoit ce journal (qui paraît par cahier in-8°. tous les dix jours) franc de port jusqu'aux frontières de France.





